

LA
BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants



QUARANTE-QUATRIÈME ANNÉE

1904



VEVEY
F. GUIGNARD, RUE DE LA POSTE, 13

Vevey — Imprimerie Alph. Bocardon

LA BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants

QUARANTE-QUATRIÈME ANNÉE

Aux lecteurs de la Bonne Nouvelle

1^{er} janvier 1904

Mes chers jeunes amis,

Au seuil de cette nouvelle année dans laquelle le Seigneur vous fait la grâce d'entrer, le rédacteur de la *Bonne Nouvelle* désire vous exprimer les vœux sincères et affectueux qu'il forme pour vous et les vôtres.

Aux yeux de Dieu, une date comme celle du 1^{er} janvier n'a pas plus d'importance qu'une autre. « Un jour est devant le Seigneur comme mille ans, et mille ans comme un jour. » (2 Pierre III, 8.) Cependant nous avons l'habitude de donner un relief spécial à ce moment, parce qu'il marque, pour ainsi dire, une nouvelle étape dans notre existence ; c'est un pas de plus fait sur le chemin de l'éternité. De même que le voyageur s'arrête de temps à autre pour mesurer du regard le chemin qu'il a parcouru, nous aussi nous avons à jeter les yeux en arrière pour voir ce que nous avons fait, pour juger aussi, hélas ! très souvent, bien des fautes commises, bien des occasions où nous avons contristé le cœur du Seigneur.

Si vous passez en revue les douze mois, si vite écoulés, de l'année dernière, vous éprouvez sans doute une vive reconnaissance envers Dieu qui, dans

sa bonté infinie, vous a entourés de ses soins et de sa protection. Avez-vous songé aux bénédictions multiples dont vous avez été comblés, à la tendresse de vos parents, à l'atmosphère d'affection qui vous environne ? Et si vous avez toujours eu ce qu'il vous fallait : du pain pour vous nourrir, des vêtements pour vous couvrir, vous savez encore, n'est-ce pas, à qui vous êtes redevables de toutes ces faveurs ?

Béni soit le Seigneur, notre Dieu, notre Père,
Qui de mille bienfaits nous comble chaque jour.

Mais aussi que de manquements accumulés dans cette courte période ! Que d'actes de désobéissance, que de plaintes, que de murmures, que de mouvements de mauvaise humeur, pour n'en pas dire davantage ! Ne trouvez-vous pas là de quoi remplir vos cœurs d'une profonde humiliation en vous disant combien peu vous vous montrez dignes de tout ce que le Seigneur fait pour vous et vous donne ? S'il s'agissait d'une personne qui vous touchât de près, de votre père ou de votre mère, par exemple, et que vous fussiez remplis du désir de lui témoigner votre gratitude pour toute la bonté dont elle aurait usé à votre égard, votre première préoccupation serait de lui être agréable. En faites-vous de même vis-à-vis du Seigneur ? L'apôtre Paul exhortait les Colossiens à « marcher d'une manière digne du Seigneur *pour lui plaire à tous égards*, portant du fruit en toute bonne œuvre, et croissant par la connaissance de Dieu. » (Colossiens I, 10.)

Seulement, pour Lui plaire, vous avez à connaître sa volonté, et, dans ce but, à vous familiariser de plus en plus avec sa Parole. « Comment un jeune homme rendra-t-il pure sa voie ? Ce sera en y prenant garde, *selon la parole*. » (Psaume CXIX, 9.) Vous avez non seulement à la lire, à en acquérir une con-

naissance plus ou moins approfondie qui ne toucherait que vos intelligences ; vous devez aussi vous en nourrir. « Tes paroles se sont-elles trouvées, je les ai mangées. » (Jérémie XV, 16.) De la sorte, avec le secours de l'Esprit de Dieu, vous pourrez discerner la volonté du Seigneur, et, en vous adressant à Lui par des prières offertes avec foi pour obtenir son puissant secours, vous pourrez aussi réaliser en quelque mesure ce qu'il attend de ceux qui Lui appartiennent.

Tout ce qu'il vous demande, c'est de sentir votre impuissance et d'implorer son appui « au moment opportun. » (Hébreux IV, 16.) La parole de Dieu renferme une foule d'exhortations relatives à la prière. « Priez sans cesse, » écrit Paul aux Thessaloniciens. (1 Thessaloniciens V, 17.) « Persévérez dans la prière, » lisons-nous en Colossiens IV, 2. Dieu désire que vous lui présentiez vos besoins ; il se plaît à y répondre non selon la faiblesse avec laquelle vous les lui présentez, mais selon tous ses trésors de grâce et d'amour. Rien ne Lui est impossible ; il aime à faire pour vous de grandes choses. Ne craignez pas de lasser sa patience ou de l'importuner par vos supplications. Le Seigneur a compassion de vous. Il sait que vous êtes faibles et chétifs, exposés à toutes sortes de tentations que l'Ennemi place sur votre chemin pour détourner vos cœurs de Celui qui seul est la Vérité et la Vie. Écoutez plutôt ce précieux encouragement : « Et moi, je vous dis : Demandez, et il vous sera donné ; cherchez, et vous trouverez ; heurtez, et il vous sera ouvert ; car *quiconque demande, reçoit* ; et celui qui cherche, trouve ; et à celui qui heurte, il sera ouvert. » (Luc XI, 9, 10.)

Je souhaite de tout cœur que la *Bonne Nouvelle* contribue à vous rendre de plus en plus familiers

avec les précieuses vérités que Dieu nous révèle dans sa bonne Parole. J'espère aussi que vous vous donnerez la peine de répondre aux questions qui vous sont posées chaque mois. J'ai été frappé de voir, pendant l'année qui vient de se clore, que bien peu de mes jeunes lecteurs paraissent prendre la chose à cœur. C'est pourtant un moyen qui vous est offert pour vous habituer à sonder les Écritures, afin de vous les rendre toujours plus familières. Puissez-vous en profiter davantage pendant l'année qui s'ouvre devant vous, si le Seigneur tarde !

Ceux qui connaissent Jésus comme leur Sauveur, ne peuvent avoir d'autre désir que celui de le voir venir promptement pour prendre auprès de Lui ceux qui lui appartiennent. Mais puisse aussi cette année être une année de délivrance pour tous ceux qui sont encore esclaves du péché et qu'ils viennent, pendant qu'il en est temps, se jeter dans les bras du bon Berger !

Et que le Seigneur vous fasse la grâce à tous de le prendre Lui pour objet constant de vos pensées et de vos affections ! Qu'il occupe, en toutes choses, la première place ! Voici le verset que je mets sur vos cœurs, afin qu'il vous accompagne sans cesse et vous serve, pour ainsi dire, de devise. Vous le trouverez en Colossiens III, 23 :

QUOI QUE VOUS FASSIEZ, FAITES-LE DE CŒUR
COMME POUR LE SEIGNEUR ET NON
POUR LES HOMMES.

Votre bien affectionné

ED. RECORDON, professeur.

Bénis, Seigneur, l'an nouveau qui commence
Pour les petits ; soutiens-les par ton bras ;
Fais-leur goûter ta douce bienveillance ;
Garde-les tous et dirige leurs pas.

Bénis, Seigneur, les pères et les mères
Dans les enfants que tu leur as donnés ;
Veuille exaucer leurs ardentes prières
En amenant à Toi leurs bien-aimés.

Bénis, Seigneur, de la *Bonne Nouvelle*
Les abonnés, les collaborateurs,
Et que toujours ils prennent pour modèle
Ton Livre saint ! Qu'il pénètre leurs cœurs !

Bénis-nous tous, ô Dieu de toute grâce !
Garde nos pas toi-même en ton chemin.
Ah ! puissions-nous toujours suivre ta trace,
Divin Sauveur qui nous tiens par la main !

Un ami vous adresse la lettre suivante :

Mes chers enfants,

Avec l'année 1904, votre petit journal, *La Bonne Nouvelle*, entrera dans la quarante-quatrième année de son existence. C'est une longue carrière pour un journal tel que celui que vous recevez. Ceux que le Seigneur a laissés sur la terre et qui, dans leur enfance, ont lu les premiers numéros de notre feuille périodique, sont devenus des hommes et des femmes de l'âge mûr, des pères et des mères de famille, dont la plupart, espérons-le, connaissent Jésus comme leur Sauveur, et élèvent leurs enfants « dans la discipline et sous les avertissements du Seigneur. »

Mais le plus grand nombre des premiers lecteurs de la *Bonne Nouvelle* ont été retirés de ce monde, les uns (et, nous en sommes certains, la majeure partie d'entre eux) pour entrer dans le paradis où ils se trouvent avec leur Sauveur (Luc XXIII, 42), en attendant la première résurrection ; — les autres, hélas ! — faut-il le dire — dans le hadès, le lieu

invisible où vont les âmes des hommes après la mort, attendant la seconde résurrection, qui sera suivie du jugement devant le grand trône blanc. (Apocalypse XX, 12-15.)

Celui qui vous écrit, chers enfants, est le dernier survivant des amis chrétiens qui ont fondé votre petite feuille périodique. Il a vu disparaître de la scène de ce monde, les uns après les autres, ceux avec lesquels il collaborait. Ils sont entrés dans le repos, mais leurs œuvres les suivent ; ils attendent ainsi que nous, la venue du Seigneur Jésus qui ressuscitera leurs corps mortels pour revêtir l'immortalité et qui les ravira avec nous les vivants à sa rencontre en l'air ; « et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. » (1 Thessaloniens IV, 17.)

Mais malgré ces départs successifs, Dieu, dans sa grâce, a toujours pourvu à ce que la *Bonne Nouvelle* pût continuer son utile carrière, en suscitant de nouveaux ouvriers désireux de travailler pour Sa gloire en cherchant l'édification des jeunes lecteurs auxquels ils s'adressent. Puisse leur travail ne pas rester vain ! La part que l'écrivain de ces lignes prend à ce travail est modeste et se borne à la partie matérielle du journal. Mais il l'a acceptée avec reconnaissance comme lui ayant été départie par le grand Dispensateur de toutes choses, heureux de pouvoir collaborer à cette œuvre, et souhaitant de le faire toujours à la gloire du beau Nom de Celui qui nous a tant aimés.

En terminant, chers enfants, le désir que je vous exprime est que vous appreniez de bonne heure à connaître le Bon Berger qui a laissé sa vie pour ses brebis, et que l'année 1904 soit réellement pour vous un an de grâce et de bienveillance, dans lequel vous puissiez célébrer votre nouvelle naissance. Et pour ceux qui ont le privilège d'appartenir déjà à Jésus,

« que votre esprit, et votre âme, et votre corps tout entiers, soient conservés sans reproche en la venue de notre Seigneur Jésus-Christ. Celui qui vous appelle est fidèle, qui aussi le fera. » (1 Thessaloniens V, 23, 24.)

C'est là la prière pour les uns et pour les autres de votre vieil ami

A. R.



Histoire du royaume de Juda

RÈGNE D'ÉZÉCHIAS

(2 Rois XVIII-XX; 2 Chroniques XXIX-XXXII)

LA MÈRE. — Nous sommes heureuses d'arriver à l'histoire si intéressante du pieux Ézéchias, le fils et le successeur d'Achaz.

SOPHIE. — C'est remarquable de le voir succéder au roi le plus impie qu'il y ait eu ; et pourtant Achaz n'avait pas enseigné à son fils la crainte de l'Éternel.

LA MÈRE. — Assurément pas ; nous ignorons même si sa mère Abija marchait dans les voies de la piété. Quoi qu'il en soit, Dieu usa d'une grâce touchante à l'égard d'Ézéchias et envers son peuple, en inclinant le cœur de ce roi à la crainte de Son nom. De cette façon, le jugement inévitable qui serait tombé sur les descendants d'Achaz, s'ils eussent continué à suivre son chemin, fut différé pour un temps. Tu le vois, Dieu est toujours la source unique de tout bien, quel qu'il soit (1).

SOPHIE. — Ézéchias était-il jeune, lorsqu'il commença de régner ?

(1) Jacques I, 16, 17.

LA MÈRE. — Il avait vingt-cinq ans et régna vingt-neuf ans. Dès son avènement, il rassembla les sacrificateurs et les lévites et leur ordonna de se sanctifier et de sanctifier la maison de l'Éternel.

SOPHIE. — Comment les sacrificateurs pouvaient-ils sanctifier le temple et se sanctifier eux-mêmes ? Le mot « sanctifier » ne veut-il pas dire « rendre saint ? »

LA MÈRE. — Sanctifier signifie séparer du mal et mettre à part pour Dieu. Le temple avait été rendu impur par l'idolâtrie et les choses étrangères que l'on y avait introduites. Pour le sanctifier, il était nécessaire de faire disparaître toutes ces choses, qui étaient incompatibles avec la présence du Dieu saint, et d'offrir un sacrifice comme purification. Les sacrificateurs avaient aussi à se séparer eux-mêmes du mal, quel qu'il fût, et à se purifier (1).

SOPHIE. — Les croyants maintenant sont aussi appelés « saints, » n'est-ce pas ? Le sont-ils seulement lorsqu'ils marchent séparés du mal en pratique ?

LA MÈRE. — C'est le péché qui nous souille, nous rendant impropres pour la présence de Dieu ; et le croyant, si jeune qu'il soit, doit être séparé du mal pratiquement. La chose a lieu parce qu'il est saint, mis à part pour Dieu à sa conversion, et cela grâce à l'œuvre de Christ sur la croix, par laquelle il a été réconcilié avec Dieu. Toutefois le croyant est tenu de ne rien tolérer dans sa vie et sa conduite qui puisse déplaire à Dieu, en la présence duquel il a été amené, pour jouir de sa communion (2). Quelqu'un a dit : « C'est Dieu qui nous a donné libre accès auprès de Lui, par le sang de Jésus, et il veut que notre état pratique corresponde à cette présence. »

(1) Exode XXX, 20-21 ; Lévitique VIII, 5-6.

(2) 1 Jean I, 7.

SOPHIE. — Je pense que les sacrificateurs et les lévites furent heureux d'accomplir ce service.

LA MÈRE. — Assurément, et Ézéchiàs, en les y invitant, leur rappela l'infidélité de leurs pères, comment ils avaient tourné le dos à l'Éternel, fermé les portes de sa maison et éteint les lampes, ne lui ayant pas offert non plus l'holocauste continu, de sorte que les châtimens de Dieu étaient tombés sur eux. Le roi avait à cœur de faire alliance avec l'Éternel, afin de détourner sa colère de dessus son peuple, et il dit aux sacrificateurs : « Maintenant, mes fils, ne soyez pas négligens, car c'est vous que l'Éternel a choisis, pour que vous vous teniez devant lui pour le servir, et pour être ses serviteurs et ceux qui lui offrent ce qui se brûle sur l'autel (1). »

SOPHIE. — Cette manière de les appeler au devoir est touchante. On comprend qu'ils ne purent faire autrement que de se mettre à l'œuvre.

LA MÈRE. — Plusieurs se levèrent donc pour rassembler leurs frères et les purifier. Dieu a voulu que nous connussions leurs noms, montrant ainsi combien l'obéissance et le dévouement lui sont agréables. (Voir 2 Chroniques XXIX, 12-15.) Les sacrificateurs pénétrèrent dans le temple et jetèrent dehors, dans le parvis (la cour intérieure) toutes les souillures ; les lévites les emportèrent de là dans le torrent du Cédron. Ils mirent seize jours à achever la purification, puis ils en informèrent Ézéchiàs.

SOPHIE. — C'est bien affligeant de voir qu'un tel travail ait dû avoir lieu dans cette maison si glorieuse, la demeure de l'Éternel.

LA MÈRE. — En effet, et cela fait ressortir la patience et la grâce de Dieu qui a bien voulu accepter de nouveau le service qui y était accompli. Ézéchiàs

(1) 2 Chroniques XXIX, 11.

avait compris ce qui convenait à la présence de Dieu, en purifiant sa maison : il ne suffisait pas d'en ôter les impuretés ; il fallait encore la purifier par un sacrifice. A cet effet, le roi rassembla les chefs de la ville et monta au temple. On y amena sept taureaux, sept béliers, sept agneaux et sept boucs en sacrifice pour le péché, afin de purifier le sanctuaire et le peuple. Le roi et toute la congrégation mirent leurs mains sur la tête des boucs, et le sang fut répandu pour faire propitiation pour eux.

SOPHIE. — Je me souviens que tu m'as déjà parlé de cela. Poser les mains sur la tête est un signe d'identification avec la victime qui meurt à la place des coupables, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie, le roi et le peuple, dans la personne des chefs, reconnaissaient, par ce fait, leur culpabilité qui était transférée sur les victimes. Dieu voulait bien accepter ainsi qu'un autre que le coupable subit le jugement mérité.

SOPHIE. — Cela me fait penser au Seigneur Jésus qui s'est offert en sacrifice à Dieu, afin que nous coupables, qui avons cru en Lui, fussions délivrés du jugement. Nous pouvons bien chanter maintenant :

« Seigneur Jésus ! ne t'aimerions-nous pas ?
Toi qui donnas pour nous ta vie... »

LA MÈRE. — Non seulement il est doux de chanter cela, mais aussi, en obéissant à sa volonté, nous lui montrons la réalité de notre amour pour Lui. — Mais revenons à Ézéchias. Sur son ordre, au moment où l'on offrit l'holocauste, les lévites et les chanteurs entonnèrent le chant de louange accompagné des instruments de musique, et le roi et les chefs se prosternèrent devant l'Éternel. Le service du temple étant rétabli, Ézéchias, ainsi que tous

ceux qui avaient un esprit libéral, firent amener des holocaustes en si grand nombre, que les sacrificateurs durent se faire aider par les lévites pour les écorcher. (2 Chroniques XXIX, 32-33.)

SOPHIE. — La joie du peuple, dans la présence de Dieu, dut être grande, après avoir traversé un temps si obscur, loin de Lui.

LA MÈRE. — Jusqu'ici il n'est pas question de tout le peuple ; seuls le roi et les chefs, ainsi que les sacrificateurs et les lévites, avaient eu à cœur de se purifier et de purifier le temple. Mais Ézéchias, voulant que tout le peuple participât à ce relèvement, envoya des lettres non seulement en Juda, mais en Israël, afin que tous vissent à la maison de l'Éternel. Il reconnaissait que l'Éternel était le Dieu de tout Israël, quoi qu'il en fût de l'état des dix tribus. Le temple, le lieu de la présence de l'Éternel, à Jérusalem, était le centre du rassemblement. C'est là que tous pouvaient venir chercher la bénédiction en célébrant la Pâque à Jérusalem.

SOPHIE. — Je me souviens, maman, que tu m'as raconté cela, lorsque nous nous occupions du royaume d'Israël. Plusieurs se moquèrent, mais un certain nombre répondirent à l'appel du roi (1).

LA MÈRE. — Une grande multitude, tant de Juda que d'Israël, se rassembla donc pour célébrer la fête des pains sans levain, au second mois (2), le premier mois ayant été employé à purifier le temple et à rétablir le service. L'Éternel permettait cette dérogation à la règle en cas d'empêchement majeur.

SOPHIE. — On voit en cela encore la bonté de Dieu envers son peuple.

LA MÈRE. — En effet, et nous voyons aussi l'exer-

(1) Voir « Bonne Nouvelle, » année 1901, pages 121 à 127.

(2) Nombres IX, 10-12.

cice de la miséricorde de Dieu à son égard, en réponse à la requête du roi, car beaucoup d'entre eux, surtout de ceux des tribus d'Israël, ne s'étaient pas purifiés. Ézéchias intercédâ en leur faveur, comme tu peux le lire aux versets 18-20 du chap. XXX.

SOPHIE. — Pourquoi est-il écrit que l'Éternel guérit le peuple ?

LA MÈRE. — Dieu ne peut tolérer aucune souillure chez ceux qui s'approchent de Lui, car il dit : « Je serai sanctifié en ceux qui s'approchent de moi (1). » C'est en vertu de l'intercession d'un plus grand qu'Ézéchias, le Seigneur Jésus, que nous pouvons nous tenir maintenant en la présence de Dieu, comme tu le sais.

SOPHIE. — Le peuple dut être dans la crainte en voyant cela, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Sans doute, mais la grâce dont tous étaient les objets, les rendit si heureux qu'ils décidèrent de célébrer la fête encore sept jours. Le roi et les chefs donnèrent au peuple des milliers de taureaux et de moutons, pour les sacrifices ; et il y eut une grande joie, car depuis les jours de Salomon rien de semblable n'avait été fait à Jérusalem. Puis il est dit que les sacrificateurs et les lévites se levèrent et bénirent le peuple ; et leur voix fut écoutée, et leur prière parvint à Sa demeure sainte dans les cieux.

SOPHIE. — Cela me fait penser à ces paroles que l'on rencontre souvent dans les Psaumes : « Célébrez l'Éternel ! car il est bon ; car sa bonté demeure à toujours (2). »

LA MÈRE. — Après cela le peuple s'en alla et détruisit en tout Israël et Juda les hauts lieux et les autels consacrés aux idoles. Puis Ézéchias établit

(1) Lévitique X, 3. -- (2) Psaume CVI, 1 ; CVII, 1.

les classes de sacrificateurs et de lévites, chacun à son service, et afin de les entretenir, eux et leurs familles, il invita aussi le peuple à apporter à l'Éternel la dîme des récoltes. Il y eut une telle abondance qu'il fallut préparer des chambres, dans le temple, pour y serrer le surplus. Tout étant ainsi établi selon l'ordonnance de l'Éternel, la bénédiction de Dieu fut très grande sur le peuple.

SOPHIE. — Nous voyons en cela quelle bénédiction résulte de l'obéissance à la parole de Dieu, à laquelle nous avons toujours à revenir, si nous l'avons négligée, n'est-ce pas, maman ?

LA MÈRE. — Certainement. Pour finir, je te ferai remarquer que toute cette activité d'Ézéchiass peut se décomposer comme suit :

- 1^o La purification du temple et des sacrificateurs.
- 2^o Le rétablissement du service dans le temple.
- 3^o La convocation du peuple pour célébrer la Pâque.
- 4^o La célébration de la Pâque pendant quatorze jours.
- 5^o Le rétablissement des classes de sacrificateurs et de lévites, ainsi que la levée et la distribution des dîmes pour les lévites et leurs familles.



Martin Luther

CHAPITRE I

Années d'enfance et de jeunesse

Le grand réformateur allemand, Martin Luther, naquit à Eisleben en Saxe, le 10 novembre 1483, mais il avait à peine six mois quand ses parents allèrent habiter Mansfeld, dans le Harz.

Son père était un pauvre mineur qui gagnait pé-

niblement sa vie en travaillant avec acharnement du matin au soir. Malgré un extérieur assez rude, il avait beaucoup de cœur et menait une vie irréprochable. Marguerite, sa femme, ne méritait pas moins l'estime de son entourage ; on la citait comme le modèle des épouses et des mères, à cause de sa piété et de sa modestie. Souvent elle se rendait dans les forêts des environs pour y ramasser du bois mort qu'elle rapportait chez elle sur ses épaules.

Martin Luther avait six frères et sœurs dont il était l'aîné. Leurs parents les élevaient avec une sévérité extrême, les battant jusqu'au sang pour la moindre faute. Le futur réformateur fut un jour rigoureusement fouetté pour avoir pris sans permission une noix au grenier ; aussi son caractère, naturellement doux et bienveillant, devint-il craintif, comme celui d'un enfant qui n'aurait jamais connu l'affection. Il eut aussi fort à souffrir des privations que l'on considérait à cette époque comme un excellent système d'éducation. Il ne regretta point, plus tard, d'avoir passé par cette dure existence, estimant au contraire que Dieu avait employé ces moyens à son égard pour le préparer à son service et le mettre mieux à même de s'en acquitter.

Son père voulait faire de lui un savant et s'était même fréquemment privé du nécessaire pour acheter quelques livres propres à développer son fils. De bonne heure il l'envoya à l'école. Le pauvre garçon ne dut pas garder de son maître une impression très favorable. Ici encore le bâton jouait le premier rôle ; dans une seule journée, raconte-t-il, il fut battu quinze fois de suite. Il apprit l'écriture, la lecture, le calcul et les éléments du latin, mais rien n'attirait son cœur vers le Seigneur. Au contraire : le seul sentiment qui remplissait son âme à la pensée des choses de Dieu, c'était un effroi intense. On ne

lui avait jamais représenté Christ que comme un juge courroucé; aussi chaque fois qu'il entendait prononcer son nom, pâlisait-il de terreur.

Lorsqu'il eut quatorze ans, son père l'envoya continuer ses études à Magdebourg. Vous représentez-vous ce jeune garçon, qui n'avait jamais encore quitté la maison paternelle, jeté ainsi subitement dans le tourbillon du monde, sans amis, sans protecteurs, sans ressources? C'était un dur apprentissage; Martin Luther nous a raconté comment avec ses camarades, aussi pauvres que lui, ils passaient leurs heures de récréation à aller chanter de maison en maison pour mendier et tâcher de trouver quelque chose à manger. « Un jour, » dit-il, « aux environs de Noël, nous chantions les cantiques habituels concernant la naissance de Jésus à Bethléhem. Nous nous arrêtâmes devant une maison isolée à l'extrémité d'un village. Entendant nos chants, un paysan sortit pour nous apporter quelque nourriture, tout en criant d'une voix rude, sans intention malveillante : « Où êtes-vous, gamins? » Nous nous enfuîmes épouvantés, quoique cet homme ne nous voulût que du bien. Nos cœurs étaient devenus peureux à l'extrême, par suite des menaces et des méthodes tyranniques dont les maîtres usaient vis-à-vis des écoliers. »

Déjà alors Luther se sentait oppressé par la pensée de son état de péché, mais ne sachant où se tourner pour trouver du soulagement dans l'angoisse qui l'étreignait si douloureusement, il cherchait sans cesse à apaiser la colère de Dieu par toutes sortes de bonnes œuvres. Se trouvant chez des moines franciscains, il était par là même astreint à mille pratiques humiliantes. Toutefois il ne se plaignait pas quand il voyait un grand seigneur revêtu d'une robe de bure mendier dans les rues plei-

nes de monde, avec un sac sur les épaules, comme une bête de somme, presque courbé en deux. Ce pauvre prince jeûna et veilla à tel point et se mortifia tellement la chair, qu'il n'avait plus que la peau et les os ; aussi mourut-il peu après.

De Magdebourg, où il séjourna une année, Luther se rendit à Eisenach. Sa famille y avait des parents sur l'appui desquels il avait compté, mais il fut cruellement déçu et, n'obtenant rien de leur part, il dut continuer à chanter dans les rues pour obtenir quelque nourriture. Mais Dieu eut pitié de lui dans sa détresse et lui fit faire la connaissance d'une personne bonne et pieuse, Ursule Cotta, qui appartenait à l'une des meilleures familles de la ville. Les chroniques d'Eisenach l'appellent la Sunamite, en souvenir de celle qui pria le prophète Élisée de partager son pain (1). Avec quelques autres étudiants, Martin Luther était venu chanter devant la porte de la bonne dame. Personne ne leur avait encore rien donné : ils avaient l'air affamés et consternés. Mais Ursule Cotta s'empressa de leur ouvrir sa porte ; elle leur distribua à tous des vivres et, frappée par la voix fraîche et claire de Martin, elle le retint pour le questionner. Émue de compassion au récit des privations qu'il avait à endurer, elle en parla à son mari, et ils invitèrent le jeune homme à vivre chez eux aussi longtemps qu'il serait à Eisenach. C'est ainsi que Dieu l'introduisit dans une famille chrétienne, quoique bien ignorante sans doute sur beaucoup de vérités élémentaires, et lui procura des ressources au moment même où, rempli de désespoir, il ne savait plus ce qu'il allait devenir.

Jamais encore Luther n'avait eu une existence aussi paisible et agréable. A l'abri des soucis maté-

(1) 2 Rois IV, 8-37.

riels de la vie, il reprit sa gaieté d'autrefois, se montra plein d'enjouement, bien que toujours calme et réservé. Ses prières devenaient plus ardentes encore ; il sentait dans son cœur un vide angoissant, indéfinissable, se rendant bien compte de l'inutilité de ses efforts, mais ne connaissant toujours aucun moyen pour trouver la paix après laquelle il soupirait. Son goût pour l'étude aussi ne faisait que s'accroître, et grâce à sa haute intelligence, il réalisa des progrès rapides qui remplissaient ses professeurs d'étonnement et d'admiration. Personne ne l'égalait dans l'école qu'il fréquentait ; sa supériorité éclatait dans toutes les branches, dans la musique surtout, pour laquelle il montra toujours un talent très prononcé.

Luther garda toute sa vie un souvenir de profonde reconnaissance à l'égard de la famille qui l'avait ainsi accueilli et mis en mesure de poursuivre sa carrière. Bien des années plus tard, lorsque Dieu l'eut éclairé et lui eut fait trouver la foi en Jésus, il pensait avec émotion à ses années de jeunesse où privations et joies s'étaient suivies de si près. Il comprit mieux alors aussi les voies du Seigneur à son égard et put Lui rendre grâces de ce que sa main paternelle avait été sur lui, dirigeant chacun de ses pas, le faisant passer sans doute par des luttes terribles, mais le préparant aussi d'une façon admirable pour l'œuvre si grande et si merveilleuse dont il voulait lui confier la réalisation.

(A suivre)



Réponses aux questions du mois de décembre

1° Les grenouilles, les moustiques, les mouches venimeuses. (Exode VIII.) Les sauterelles. (Exode IX.) Les serpents brûlants. (Nombres XXI, 6.) Les ourses. (2 Rois II, 24.) Les lions. (1 Rois XIII, 24, etc.)

2° Les corbeaux. (1 Rois XVII, 4-6.)

3° Le poisson. (Jonas II.)

4° Une ânesse. (Nombres XXII, 28-30.)

Questions pour le mois de janvier

1° Combien de fois dans l'Ancien Testament trouvons-nous le récit de la célébration de la Pâque ?

2° Que rappelait la Pâque aux Israélites ?

3° Qui est *notre* Pâque ?

4° Quelle fête suivait immédiatement la Pâque et combien de jours durait-elle ?

5° Quel prophète nous parle d'Ézéchiass ?

6° Trouvez dans les épîtres de Paul six passages qui nous exhortent à la sainteté ?

7° Quels motifs l'apôtre Pierre nous donne-t-il pour que nous soyons saints dans toute notre conduite ?



Notre Dieu, notre Père, une nouvelle année
Par ta grande bonté nous est encor donnée.
Donne-nous donc aussi d'y vivre par la foi,
Et de la consacrer uniquement pour toi.



MARIUS

Rome, la ville éternelle, comme dans son orgueil elle aime à se nommer, s'étale encore fièrement sur ses sept collines. Dans ses murs habite le roi dont la domination s'étend sur l'Italie entière et, de son palais du Vatican, le pape prétend régir les cœurs et les consciences de millions d'hommes et de femmes, dans toutes les contrées du globe.

Nous parcourons les rues de la Rome moderne et contemplons ses palais splendides édifiés avec les pierres mêmes de la ville d'où autrefois les papes tout-puissants faisaient la loi aux souverains de l'Europe. A son tour cette Rome papale s'était élevée sur les ruines de la Rome impériale, la cité des Césars qui avaient conquis la terre habitée tout entière. Je ne puis vous dire combien de fois cette ville merveilleuse a été détruite et rebâtie, ou combien de fois elle fut saccagée par de barbares envahisseurs, qui transformèrent ses rues en ruisseaux de sang et ses palais en monceaux de décombres.

Si nous sortons de la ville, nous nous trouvons sur la Voie Appienne, une route très ancienne que l'on utilisait déjà il y a plus de deux mille ans et qui nous conduit à l'ancien cimetière des Romains. Là, autrefois, de nombreux groupes de cyprès indiquaient le lieu où, dans des tombeaux splendides, les Romains déposaient les urnes funéraires renfermant les cendres de leurs parents et de leurs amis. Tout près se trouve l'entrée des Catacombes. On donne ce nom à des galeries souterraines longues et tortueuses, larges de deux mètres et hautes de trois, qui ont été creusées sous la ville de Rome ; elles s'étendent dans toutes les directions sur un parcours de plusieurs kilomètres, et forment un véritable labyrinthe de corridors et de couloirs enchevêtrés au milieu desquels il serait facile de s'égarer.

Nous descendons quelques marches et nous nous trouvons à l'extrémité d'une de ces sombres et humides galeries. A la lueur vacillante d'une torche, nous apercevons que des cellules sont creusées dans les parois rocheuses du couloir, et notre guide nous informe que chacune de ces cellules est une tombe. Les Catacombes n'étaient autre chose qu'un vaste cimetière souterrain où les citoyens peu fortunés de

la Rome impériale avaient coutume de déposer leurs morts.

Nous jetons un regard distrait aux inscriptions latines qui marquent chaque tombeau. Elles rappellent les vertus et la piété du défunt, et se terminent par une invocation à quelque dieu du paganisme. Mais, arrêtez ! Que voyons-nous ici ? Sur une pierre brute quelques mots ont été gravés grossièrement. Nous déchiffrons les premières lettres du nom de Jésus ; au-dessous une palme, puis ces mots : « Ici repose en paix Marius, un jeune centurion romain. Sa vie fut assez longue, puisqu'il lui fut accordé de donner sa vie avec son sang pour le nom de Christ. Au temps de l'empereur Adrien. » Quelle histoire que celle-là ! Une histoire merveilleuse évoquée par ces quelques mots à demi-effacés.

Reportons-nous à dix-huit siècles en arrière, et nous nous trouverons de nouveau dans les rues de Rome, de la Rome puissante de César.

C'est un jour de fête ; les routes regorgent de promeneurs appartenant à toutes les classes de la société ; ils se hâtent et tous paraissent se diriger du même côté. Leur but est le Colisée, cet immense édifice à gradins superposés, s'élevant en amphithéâtre au centre de la ville. C'est un merveilleux coup d'œil que celui qu'offre le cirque gigantesque, rempli de milliers de spectateurs ; pas une des stalles qui le composent ne reste vide. A la place d'honneur, entouré des officiers de sa maison, siège l'empereur Adrien. Sur les gradins se mêlent les magistrats et les courtisans, les sénateurs et les juges, les nobles matrones et les patriciens illustres, puis, tout en haut, un ramassis confus de gens du peuple, artisans et campagnards, avides eux aussi d'assister au spectacle.

L'arène, ou centre du théâtre, est la scène où les

jeûtes vont avoir lieu. L'empereur donne le signal ; la représentation commence. Voyez ces hommes robustes et bien musclés, à l'air hardi et féroce, qui viennent de pénétrer dans l'arène. Le soleil fait étinceler leurs casques d'airain et brille sur leurs armures et leurs courtes épées.

Ils saluent l'empereur, jettent un regard circulaire sur l'imposante assemblée, puis chacun d'eux choisissant son adversaire, ils en viennent aux mains. Le combat est terrible ; les coups sont portés avec furie ; le sang jaillit ; des gémissements et des blasphèmes remplissent l'air. Les moins heureux parmi les combattants mordent la poussière, et les femmes applaudissent en frappant des mains. Peu leur importe que ces hommes souffrent et meurent à leurs pieds. Il ne s'agit là que de gladiateurs, gens dont le métier est de se faire tuer pour l'amusement du peuple romain.

Mais regardons de nouveau l'arène. Les jeux ont duré longtemps ; le sol est jonché de cadavres. Des esclaves les tirent à l'écart ; ils répandent sur le sol du sable frais pour cacher les traces de sang ; le silence se fait. Chacun attend avec impatience la seconde partie du spectacle. Cette fois un homme seul est introduit ; il est jeune et ne porte aucune arme ; calme et noble, il se tient debout, supportant sans broncher les regards de la multitude hostile. Une clameur s'élève : « A mort le chrétien ; au lion, au lion ! » Le cri est répété par des milliers de voix : « Au lion, au lion, donnez-le au lion ! » Mais le front du chrétien ne pâlit pas ; il s'avance d'un pas ferme et tranquille, comme au temps où il prenait sa place dans la légion romaine à la tête des guerriers dont il avait le commandement. Son visage est paisible ; ses yeux se lèvent vers le ciel et de ses lèvres s'échappe une prière ; il ne s'adresse pas à l'empereur

tout-puissant qui a décrété sa mort, mais au Dieu et Père du Seigneur Jésus-Christ. A ce moment, un rugissement terrible se fait entendre ; le lion sentant sa proie se démène derrière les barreaux de fer de sa prison. Marius n'a pas tremblé.

Il ne voit pas la foule houleuse qui s'agite autour de lui ; il n'entend pas les cris de dérision et les injures qui pleuvent de tous côtés ; il ne pense pas à la mort affreuse qui le guette. Non, devant ses yeux une autre scène se déroule. Il voit son Sauveur en butte aux moqueries et aux coups ; il voit la couronne d'épines entourant son front béni ; il le voit conduit comme un agneau à la boucherie par des soldats grossiers et sans pitié. Il voit le Fils de Dieu cloué sur une croix infâme ; il lui semble entendre le cri d'angoisse qui s'échappe de ses lèvres durant les trois heures de ténèbres : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Puis cette parole sublime : « Tout est accompli. » Un éclair de joie passe sur le visage de Marius. Il est heureux de mourir pour Celui qui a donné sa vie pour lui. Il doit supporter la colère de l'empereur, mais Christ a supporté tout le poids du courroux de Dieu, parce qu'il aimait Marius et voulait le sauver.

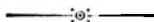
Un rugissement plus effrayant que les autres retentit ; la grille de fer tourne en grinçant sur ses gonds rouillés, et un énorme lion se précipite dans l'arène. La foule en délire trépigne et pousse des cris d'admiration en voyant le terrible animal s'arrêter un instant, fouetter l'air de sa queue, secouer sa crinière, puis se replier sur lui-même avant de prendre son élan. Un instant encore et le fauve a bondi sur sa victime. Le pauvre corps roule à terre lacéré par les griffes cruelles du lion furieux, mais l'âme de Marius s'en est allée auprès du Seigneur Jésus.

Une dernière scène, et je termine. C'est la nuit, une nuit sombre dans les Catacombes de Rome. A travers ces galeries souterraines, un petit groupe de chrétiens se dirige vers le lieu où un tombeau a été creusé dans le roc. Ils portent la dépouille mortelle du jeune Marius qu'ils déposent dans le sépulcre en attendant le jour de la résurrection. Leurs cœurs sont déchirés par la douleur, et cependant ils peuvent adresser des actions de grâce à Celui qui a donné la victoire au combattant. Ensuite les doux accents d'un cantique chrétien s'élèvent sous ces voûtes sombres où jusqu'alors n'avaient retenti que les accents de la douleur sans espoir des pauvres païens. Puis les chrétiens se dispersent à la hâte et regagnent furtivement leurs demeures. Les routes ne sont pas sûres pour eux.

Chers garçons qui lisez ces lignes, aurez-vous jamais le courage de souffrir comme le fit Marius, pour le nom du Seigneur Jésus ? Sans doute, vous ne serez jamais appelés à rencontrer un lion affamé, mais osez-vous surmonter un danger ou une difficulté pour l'amour de Celui qui a donné sa vie pour vous ? Je parle à ceux qui connaissent Jésus pour leur Sauveur. Il est dur, n'est-ce pas, de supporter les moqueries et les sarcasmes, de voir vos amis se détourner de vous, de vous entendre appeler « saint » ou « hypocrite » ? Si votre courage faiblit, si vous vous sentez près de céder, venez à Jésus ; dites-lui votre lâcheté, confessez-lui vos craintes. Vous n'avez point de force, mais Lui est puissant. N'a-t-il pas dit : « Sans moi, vous ne pouvez rien faire » ? Puis, vient la réponse bénie : « Je puis *toutes choses* en celui qui me fortifie. »

Mais peut-être y en a-t-il parmi vous qui vous sentez tristes et découragés en lisant ces pages. Vous aimeriez ressembler à Marius, Vous ne crain-

driez rien, vous semble-t-il, non, pas même la mort, si seulement vous pouviez dire avec une ferme assurance : « Christ m'a aimé et s'est livré lui-même pour moi » Chers jeunes amis, que dit l'Écriture ? « Que celui qui veut prenne gratuitement de l'eau de la vie. » (Apocalypse XXII, 17.) « Car Christ, alors que nous étions encore sans force, au temps convenable, est mort pour des impies. » (Romains V, 6.) « Le Christ Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs, dont moi je suis le premier. » (1^{re} Timothée I, 15.) Avez-vous besoin d'un Sauveur ? Avez-vous soif ? Alors approchez ; pour vous, coule la fontaine de l'eau de la vie. Voyez ce que Jésus a fait, voyez ce qu'il est pour vous, pour tout pauvre pécheur qui soupire après la paix et le pardon. Êtes-vous un pécheur ? Alors le Sauveur est pour vous. Êtes-vous sans force pour opérer votre propre salut ? Alors vous êtes un de ceux pour lesquels Christ a donné sa vie. Que voulez-vous de plus ? Venez à Jésus aujourd'hui même. Dites-lui ce que vous êtes, votre méchanceté, votre incrédulité, mais reconnaissez aussi la perfection de Son œuvre à la croix ; rendez-lui grâce pour Son amour merveilleux, et vous trouverez à ses pieds le salut et la vie éternelle.



Histoire du royaume de Juda

RÈGNE D'ÉZÉCHIAS (suite)

(2 Rois XVIII, 13-XX; 2 Chroniques XXXII;

Ésaïe XXXVI-XXXIX)

SOPHIE. — Tu as encore quelque chose à me raconter sur le règne d'Ézéchias, n'est-ce pas, maman ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Après toute la fidélité et le zèle qu'il montra pour l'Éternel, il fut

éprouvé ; car, Dieu veut que nous le glorifions, non seulement dans notre activité pour son service, mais aussi dans l'épreuve. C'est ce que l'on voit dans l'histoire de la plupart des hommes de Dieu.

SOPHIE. — C'est ainsi, n'est-ce pas, que Dieu demanda à Abraham son fils en sacrifice ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; mais l'épreuve d'Ézéchias fut d'un autre genre. La quatorzième année de son règne, dix ans après la prise de Samarie, Sankhêrib, roi d'Assyrie, entra en Juda pour faire la guerre. Il assiégea et prit les villes fortes, se proposant de monter aussi contre Jérusalem pour lui faire subir le même sort.

SOPHIE. — Ézéchias ne fut-il pas effrayé en songeant que ce roi avait aussi soumis les Israélites ?

LA MÈRE. — Assurément ; aussi il proposa au roi d'Assyrie qui assiégeait Lakis, ville située à l'ouest du royaume, de se retirer, offrant de lui payer le tribut qu'il lui imposerait. Sankhêrib exigea trente talents d'argent (300,000 francs), et trente talents d'or (4 millions et demi). Puis, dans l'éventualité d'un siège, il fit entrer dans Jérusalem, par un canal souterrain, les eaux du torrent de Guihon, qui coulaient à l'ouest de la ville, afin que les Assyriens ne les trouvassent point. Cependant ce n'est pas dans les mesures prises pour résister à l'armée de Sankhêrib, qu'Ézéchias se confiait. Lis 2 Chroniques XXXII, 7-8, où tu verras ce qu'il dit au peuple.

SOPHIE (*après avoir lu*) (1). — Quelles belles paroles, maman ! Seulement, une chose m'étonne.

LA MÈRE. — Laquelle, mon enfant ?

SOPHIE. — Puisque Ézéchias avait une telle con-

(1) Nous comptons que nos lecteurs cherchent soigneusement dans leur Bible les passages que la place limitée dont nous disposons nous empêche de citer tout au long.

fiance en l'Éternel, pourquoi envoya-t-il ce grand tribut à Sankhérîb et fit-il tous ces préparatifs ?

LA MÈRE. — Ah ! Sophie, il faut être bien près du Seigneur, lorsque l'épreuve nous surprend, pour ne pas mettre aussitôt la main sur les ressources que l'on a à sa portée, avant de s'adresser à Lui et même tout en s'adressant à Lui. Ne t'arrive-t-il pas souvent, lorsque tu as quelque difficulté, de penser premièrement à tes ressources, de t'appuyer sur les connaissances, sur ton intelligence, et de ne compter sur le Seigneur qu'après avoir fait l'expérience de leur inutilité sans Lui ? Salomon a dit : « Confie-toi de tout ton cœur à l'Éternel, et ne t'appuie pas sur ton intelligence ; dans toutes les voies connais-le, et il dirigera tes sentiers (1). » Il est dit aussi : « Ne vous inquiétez de rien, mais, en toutes choses, exposez vos requêtes à Dieu par des prières et des supplications avec des actions de grâces ; et la paix de Dieu, laquelle surpasse toute intelligence, gardera vos cœurs et vos pensées dans le Christ Jésus (2). »

SOPHIE. — En effet, maman, bien souvent je ne m'adresse au Seigneur qu'après avoir essayé d'agir seule.

LA MÈRE. — Nous devrions toujours être assez près du Seigneur pour le faire intervenir immédiatement lorsque les difficultés nous surprennent. Si nous ne le faisons pas, c'est qu'il y a une raison quelconque qui nous empêche de nous fier spontanément à Dieu et qu'il faut juger.

SOPHIE. — Crois-tu que c'était le cas pour Ézéchiàs ?

LA MÈRE. — Il est dit, en parlant de toutes ses actions, qu'il se révolta contre le roi d'Assyrie et ne

(1) Proverbes III, 5-6. -- (2) Philippiens IV, 6.

le servit pas. C'était l'infidélité d'Achaz, son père, qui avait placé Juda sous la servitude de l'Assyrie. Aurait-il peut-être dû se soumettre aux conséquences des fautes d'Achaz, et attendre que l'Éternel le délivrât s'il le trouvait à propos ? En offrant à Sankhérib de lui payer tribut, Ézéchias lui dit : « J'ai péché, retire-toi de moi. » Ceci ferait supposer qu'il pensait avoir manqué en secouant le joug de l'Assyrie avant que Dieu n'intervint. Il est dit : « Humiliez-vous donc sous la puissante main de Dieu, afin qu'il vous élève quand le temps sera venu, rejetant sur lui tout votre souci, car il a soin de vous (1). »

SOPHIE. — Le roi d'Assyrie accepta-t-il l'offre d'Ézéchias ?

LA MÈRE. — Le méchant ne tient pas compte de la délicatesse de conscience des justes. Le fait qu'Ézéchias lui confessait son péché le touchait fort peu et ne lui offrait qu'une facile occasion d'assouvir les besoins de son cœur, lui dont Ésaïe dit : « Il a au cœur de dévaster et de retrancher des nations, pas en petit nombre. » Celui qui disait : « Ma main a trouvé comme un nid les richesses des peuples (2), » ne se faisait pas scrupule de prendre la somme énorme qu'Ézéchias lui envoyait et de monter ensuite pour assiéger Jérusalem.

SOPHIE. — Quelle méchanceté et quelle perfidie !

LA MÈRE. — C'est précisément ce que l'Éternel lui reproche dans une prophétie d'Ésaïe : « Malheur à toi qui détruis, et tu n'as pas été détruit, et à toi qui agis perfidement, et on n'a pas agi perfidement avec toi (3) ! » Pendant que Sankhérib assiégeait Lakis, il expédia contre Jérusalem une nombreuse armée sous la conduite de trois de ses principaux

(1) 1 Pierre V, 6-7. — (2) Ésaïe X, 7 et 14.

(3) Ésaïe XXXIII, 1.

officiers. Ces chefs s'approchèrent des murailles pour parler à Ézéchias qui leur envoya Éliakim, préposé sur la maison du roi, Shebna, le scribe, et Joakh, rédacteur des chroniques. Le Rab-Shaké (général en chef de l'armée assyrienne) s'approcha assez près de la muraille pour que tout le peuple entendit son discours blasphématoire, dans lequel il se moqua de la confiance qu'avait Ézéchias en l'Éternel, disant que c'était Dieu qui l'avait envoyé pour détruire Jérusalem. Lis Ésaïe XXXVI, 14-20.

SOPHIE (*après avoir lu*). — Quel orgueil ! Quelle audace épouvantable ! Il met Dieu au niveau des idoles des nations.

LA MÈRE. — C'est effrayant, en effet. Aussi, comme le dit Ésaïe de la part de l'Éternel : « Je visiterai le fruit de l'arrogance du cœur du roi d'Assyrie et la gloire de la fierté de ses yeux (1). »

SOPHIE. — Que dit le peuple en entendant cela ?

LA MÈRE. — Le roi avait donné ordre de ne pas répondre un mot. Mais les officiers d'Ézéchias allèrent vers lui, leurs vêtements déchirés, lui rapporter les paroles du Rab-Shaké. Lorsqu'il entendit ces paroles, le roi déchira aussi ses vêtements, mit un sac sur sa tête et entra dans le temple. Puis il envoya Éliakim, Shebna et les anciens des sacrificateurs, couverts de sacs, vers Ésaïe, lui dire : « Ce jour est un jour d'angoisse, et de châtement, et d'opprobre... Peut-être l'Éternel, ton Dieu, entendra-t-il les paroles du Rab-Shaké, que le roi d'Assyrie, son seigneur, a envoyé pour outrager le Dieu vivant, et punira-t-il les paroles que l'Éternel, ton Dieu, a entendues ? Fais donc monter une prière pour le résidu qui se trouve encore. »

SOPHIE. — Quelle attitude touchante et humble !

(1) Lire Ésaïe X, 12-18

LA MÈRE. — Oui, Sophie, et c'est là que Dieu veut nous amener par l'épreuve, dans cette place de l'humiliation, la seule qui convienne en Sa présence, afin que, dans la conscience de notre impuissance et de notre indignité, nous regardions à Lui seul pour jouir de sa grâce et de son secours. — Mais nous verrons la suite de cette histoire, Dieu voulant, une autre fois.



Martin Luther (suite)

CHAPITRE II

Luther à l'Université d'Erfurt

A l'âge de dix-huit ans, Martin Luther entra à l'université d'Erfurt. Son père, de pauvre mineur qu'il était, avait pu, grâce à son travail acharné, devenir propriétaire d'une petite usine, et maintenant que les ressources matérielles ne lui faisaient plus défaut, toute son ambition était de voir son fils aîné poursuivre des études de droit. Le jeune homme se mit au travail avec son ardeur habituelle. Doué d'une mémoire excellente et d'une imagination très vive, il retenait tout ce qu'il avait vu et entendu ; même ses lectures lui laissaient des impressions si nettes qu'il semblait avoir assisté personnellement aux scènes dont il lisait la description. Toute l'université admirait son génie.

Mais il ne se bornait pas à cultiver la science. Son âme ne cessait d'être tourmentée par la pensée de ses péchés, de son impuissance absolue à les expier lui-même, et par l'angoisse qu'il éprouvait à l'idée d'avoir à comparaître un jour devant Dieu. La crainte de la mort l'obsédait. Il cherchait à calmer l'inquiétude qui l'étreignait en redoublant de zèle

dans les pratiques religieuses. Chaque jour il assistait à la messe et ne sortait jamais de chez lui le matin avant d'avoir adressé à Dieu une ardente prière. « Celui qui prie bien, disait-il, a déjà fait, par cela même, la meilleure moitié de ses études. » Dieu devait le faire passer encore par bien des épreuves avant qu'il ne trouvât enfin le seul moyen qui ait été donné aux hommes, par lequel ils puissent être sauvés.

Un jour, Martin Luther était parti d'Erfurt de grand matin avec un ami pour se rendre à Mansfeld et y visiter sa famille. Les jeunes gens avaient à peine parcouru une lieue quand Luther se perça le pied de l'épée qu'il portait à son côté, selon la coutume des étudiants d'alors. Le sang jaillit à gros bouillons. L'endroit était solitaire. Son ami le coucha au bord du chemin et courut chercher du secours. Mais pendant son absence l'état du blessé empira rapidement. On le ramena à grand'peine, presque sans connaissance, à Erfurt, où les médecins bandèrent la blessure ; mais elle était si profonde que, la nuit suivante, elle se rouvrit et le sang se remit à couler. Le danger était imminent ; Martin croyait sa dernière heure venue. Mais Dieu veillait sur lui et permit, qu'après plusieurs jours de lutte entre la vie et la mort, la robuste constitution du jeune homme eût le dessus.

Quelques mois plus tard, Luther tomba de nouveau très gravement malade à la suite de fatigues excessives qu'il s'était occasionnées en préparant des examens fort difficiles. De nouveau la mort semblait imminente, quand il reçut la visite d'un vieux prêtre dont les paroles de douce consolation furent comme un baume appliqué sur son cœur angoissé. « L'inquiétude dans le cœur d'un homme l'abat, mais une bonne parole le réjouit. » (Proverbes XII, 25.)

« Prends courage, mon frère, » lui dit le vieillard, « tu ne mourras pas à présent. Dieu fera de toi un grand homme ; tu seras en consolation à plusieurs. Dieu charge de bonne heure la croix sur les épaules de celui qu'il aime ; celui qui s'instruit avec patience à son école apprend beaucoup. »

Luther se rétablit en effet et, dès qu'il fut sorti de sa longue convalescence, il se remit à l'étude avec une ardeur nouvelle. Distinctions et dignités ne lui firent pas défaut. Il passa brillamment tous ses examens et, lorsqu'il eut acquis le titre de maître-ès-arts, ses camarades organisèrent en son honneur un splendide cortège aux flambeaux. Dieu le garda pourtant de l'orgueil qui aurait facilement pu, à ce moment-là, envahir son cœur. Au contraire, il continua à se distinguer par une profonde et sincère humilité au milieu même des manifestations les mieux faites pour flatter son amour-propre. Il sentait que par-dessus tout il devait songer au salut de son âme et, avec son caractère prompt et décidé, sa force de volonté peu commune, il résolut de s'occuper davantage qu'il ne l'avait fait jusque-là des choses de Dieu, dût-il pour cela compromettre la carrière à laquelle son père le destinait.

A ce moment même, un nouveau coup vint le frapper. Un de ses amis les plus intimes, nommé Alexis, fut assassiné. Luther demeura comme atterré en apprenant la sinistre nouvelle. Puis la pensée qui toujours le poursuivait se présenta à lui, plus poignante que jamais : « Qu'en serait-il de moi, si j'étais ainsi brusquement rappelé de la scène de ce monde ? » Et il s'écriait dans sa détresse : « Que faire pour obtenir la faveur de Dieu ? »

C'est alors que Luther fit, à la bibliothèque de l'université, une découverte qui remplit son cœur de joie. Un jour qu'il passait en revue les titres de

différents ouvrages qui paraissaient devoir lui offrir de l'intérêt, ses yeux tombèrent sur un livre qu'il n'avait encore jamais vu de sa vie : c'était une Bible ! Il l'ouvrit avec empressement et y trouva un récit qui l'impressionna fortement, l'histoire du jeune Samuel. « Je la lus très rapidement, » raconta-t-il, « mais avec joie et bonheur. Tout cela était nouveau pour moi. Mon désir le plus ardent était que Dieu me permit d'obtenir la propriété de ce précieux volume. » Ce qui frappait particulièrement Luther, c'était de trouver dans la Bible beaucoup plus de choses que n'en contenaient les fragments des évangiles et des épîtres qu'on lisait au peuple les dimanches et jours de fêtes. Il s'était imaginé que ces quelques passages constituaient toute la parole de Dieu. On comprend sans peine qu'après les luttes si pénibles qu'il venait de traverser, il dût éprouver un rafraîchissement merveilleux en se trouvant ainsi en présence de toute la révélation des voies de grâce et d'amour du Seigneur envers les pécheurs. Mais le moment n'était pas venu encore pour lui de trouver l'affranchissement complet. Tout au moins se plongea-t-il avec transports dans la lecture du Livre divin, le lisant et le relisant sans cesse.

Pendant l'été de 1505, comme il rentrait d'un séjour à Mansfeld, il fut assailli près d'Erfurt par un orage épouvantable. Des éclairs aveuglants déchiraient les nuages noirs comme encre, et le tonnerre grondait sans relâche d'une manière effroyable. Soudain la foudre frappa un arbre à ses côtés. Saisi de terreur, Luther tomba à genoux, croyant sa dernière heure venue. Il voyait devant lui la mort, le jugement, l'éternité. Environné de tous côtés par le danger, il fit vœu que, si Dieu le délivrait du péril, il abandonnerait le monde et entrerait dans un couvent, afin d'assurer par là, comme il croyait, son

salut éternel. Il parvint à Erfurt sain et sauf et s'occupa immédiatement des moyens d'exécuter sa résolution.

Quelques années auparavant, il avait vu un tableau dont le souvenir le poursuivait et qu'il décrit en ces termes : « Un grand vaisseau représente l'Église. On n'y voit aucun laïque, non pas même un roi ou un prince. A la proue, on remarque le pape avec ses cardinaux et ses évêques, le Saint-Esprit plane sur eux ; les prêtres et les moines tiennent les rames de chaque côté, et ils naviguent vers le ciel. L'humanité nage tout autour du vaisseau ; les uns se noient, d'autres se tiennent au vaisseau au moyen de cordes que les moines, émus de pitié et s'appuyant sur leurs bonnes œuvres, leur lancent pour les empêcher de se noyer ; par ce moyen, ils peuvent s'attacher au vaisseau et aller au ciel avec eux ; naturellement aucun homme d'Église ne se trouve dans l'eau, mais seulement les laïques. » Pauvre Luther ! il s'imaginait qu'en pénétrant lui-même dans le vaisseau, il s'ouvrirait ainsi le chemin du ciel ! Mais Dieu devait employer ce moyen-là même pour lui faire voir dans quel abîme d'erreur l'Église soi-disant chrétienne était plongée et pour lui faire trouver enfin le salut par la foi en Jésus.

Un soir donc, Luther invita ses amis à passer la soirée avec lui. Il paraissait d'excellente humeur ; plusieurs fois sa voix mélodieuse et sonore égaya les convives en leur disant quelques-uns de ces chants que les étudiants aiment à répéter. Mais à peine la dernière note du dernier chœur avait-elle retenti, que Luther se leva pour faire ses adieux à ses invités et les informer qu'il allait entrer dans un couvent d'Augustins. On crut d'abord à une plaisanterie, mais le ton et l'attitude de Martin étaient tels que ses camarades durent se laisser convaincre. Ils

essayèrent en vain de le dissuader : il réfuta affectueusement tous leurs arguments, sans laisser paraître la moindre émotion, sauf lorsque quelqu'un parla du chagrin qu'éprouverait certainement son père en apprenant sa décision. Tout fut inutile. « Aujourd'hui, » dit Luther à ses amis, « vous me voyez encore, mais demain vous ne me verrez plus. »

La même nuit, le jeune homme se rendit au couvent. Les lourdes portes s'ouvrirent pour le laisser entrer, puis se refermèrent sur lui. Il croyait être mort à la vie de ce monde et s'imaginait voir devant lui le chemin du ciel et la certitude du salut. Fatal aveuglement qui devait bien vite se dissiper !

(*A suivre*)

Les Arabes de l'Oranie

*A mes anciens élèves de l'École du dimanche
de Montpellier*

« Et l'Ange de l'Éternel dit à Agar : Tu enfanteras un fils, et tu appelleras son nom Ismaël, car l'Éternel a entendu ton affliction. Et lui, sera un âne sauvage ; sa main sera contre tous, et la main de tous sera contre lui ; et il habitera à la vue de tous ses frères. » (Genèse XVI, 11-12.)

« Lève-toi, Agar, prends l'enfant, car je le ferai devenir une grande nation... Et Dieu fut avec l'enfant, et il grandit, et habita dans le désert de Paran, et devint un tireur d'arc ; et sa mère lui prit une femme du pays d'Égypte. » (Genèse XXI, 18-21.)

« Abraham mourut... Et Isaac et Ismaël, ses fils, l'enterrèrent dans la caverne de Macpéla... Et après la mort d'Abraham, Dieu bénit Isaac, son fils... Et ce sont ici les générations d'Ismaël, fils d'Abraham,

qu'Agar, l'Égyptienne, servante de Sara, avait enfanté à Abraham... douze princes de leurs tribus. » (Genèse XXV, 7-18.)

Telle est, mes chers enfants, l'origine de la race arabe, qui compte encore de nos jours plusieurs millions d'âmes, réparties entre les immenses déserts de l'Asie occidentale et de l'Afrique du nord.

La parole de Dieu en a défini le caractère, il y a 4500 ans, avec une précision telle que, malgré les siècles écoulés et les changements accomplis dans le monde, l'on retrouve encore aujourd'hui les descendants d'Ismaël en tous points semblables à leur ancêtre.

Au cours de mes voyages dans le Sud algérien, j'ai eu l'occasion de voir les fils du désert chez eux. J'ai été vivement impressionné en constatant la similitude qui existe entre la destinée du fils de la servante d'Abraham, énoncée dans les écrits inspirés, et ces nomades modernes. C'est que, mes chers enfants, tout ce que Dieu a dit a son accomplissement. Pour Lui, le temps et les distances ne sont rien ; il semble que l'histoire d'Ismaël est d'hier, tant ses traits sont fidèlement reproduits dans ses descendants.

C'est dans le but de vous donner un témoignage de cette vérité que j'ai écrit à votre intention mes impressions de voyage dans ces pays qui ressemblent si peu aux nôtres.

Comme le fils d'Agar, les Arabes du XX^e siècle habitent le désert. Ils ont le teint clair ou légèrement bronzé ; leurs traits sont empreints de noblesse et de charme ; beaucoup de tribus ont conservé la grâce, la finesse et la pureté du type, l'élasticité de la marche et la précision élégante des mouvements. Ils ont grand air dans leurs riches burnous blancs

ou rouges brodés d'or, sous leurs turbans entourés de soie. Qu'ils soient riches ou pauvres, ils sont fiers, dédaigneux et contemplatifs. Dans certaines circonstances ils savent exercer noblement l'hospitalité, mais ils sont aussi superstitieux et fanatiques. Notre civilisation les éblouit ; ils ne se lassent pas d'admirer avec une naïveté d'enfant un train de chemin de fer, une machine, une boîte à musique. Malgré cela ils conservent toujours leur individualité. On ne les civilisera jamais.

Dans les pays non soumis à la domination européenne, ils habitent avec leurs familles et leurs troupeaux sous la tente, par groupes de parenté ; leur campement s'appelle un *douar* ; plusieurs douars ayant des intérêts communs forment une *tribu* qui a un chef à sa tête appelé *caïd*. Celui-ci est souvent un prince ou *émir*.

Dans les régions cultivées, l'on trouve toujours, à côté de la ville européenne, la ville arabe, le *Ksar*, *Ksour* ou *Kasbah*. Rien de plus pittoresque et de plus misérable en même temps que ces villages entourés de murs en pisé ou de palissades de cactus, donnant accès dans l'intérieur par des portes en bois de cèdre ornées de ferronneries élégantes. Les rues, très étroites — deux mètres au plus — décrivent des méandres capricieux et, la plupart du temps, l'on ne peut pas y circuler à cause de l'habitude qu'ont les habitants de se coucher en travers pour y faire de longues siestes.

Tous les *ksars* que j'ai visités dans la région d'Aïn-Sefra, aux portes mêmes du Sahara, présentent le même aspect. On en rapporte une impression de tristesse mêlée de compassion pour ces pauvres déshérités.

(A suivre)



Réponses aux questions du mois de janvier

1° Six fois (Exode XII. Nombres IX, 4. Josué V, 10. 2 Chroniques XXX. 2 Chroniques XXXV. Esdras VI, 19.)

2° Exode XII, 27.

3° Christ. (1 Corinthiens V, 7.)

4° La fête des pains sans levain, qui durait sept jours. (Exode XII, 15.)

5° Ésaïe XXXVI-XXXIX.

6° 1 Corinthiens III, 17. 2 Corinthiens VI, 16-18. 2 Corinthiens VII, 1. 1 Thessaloniens IV, 3 et 7. Hébreux XII, 14.

7° « Comme celui qui vous a appelés est saint, vous aussi soyez saints.... Soyez saints, car moi je suis saint;.... sachant que vous avez été rachetés... par le sang précieux de Christ, comme d'un agneau sans défaut et sans tache. » (1 Pierre I, 15-19.)

Questions pour le mois de février

1° Trouvez dans le Nouveau Testament deux allusions au sacrifice d'Isaac.

2° Indiquez d'après ces passages où Abraham puisa la force pour accomplir cet acte.

3° D'où vient la foi ?

4° A quoi est destinée l'épreuve de la foi ?

5° Nommez un homme de Dieu chez lequel la foi produisit : 1° la séparation d'avec le monde ; 2° le mépris d'une position brillante ici-bas ; 3° l'appréciation de ce qu'est l'opprobre de Christ ; 4° le courage ; 5° la fermeté.

6° Qui est-ce qui, par la foi : 1° subjuga des royaumes ; 2° obtint les choses promises ; 3° ferma la gueule des lions ; 4° éteignit la force du feu ; 5° de faible qu'il était fut rendu vigoureux ; 6° devint fort dans la bataille ; 7° fit plier les armées des étrangers ?



Les Arabes de l'Oranie

*A mes anciens élèves de l'École du dimanche
de Montpellier*

(Suite)

Impossible de donner une idée de la malpropreté des rues, aussi bien que de l'indolence des habitants. S'ils permettent aux étrangers de circuler librement dans leurs rues, ils ne supportent

pas que l'on pénètre dans leurs *gourbis*. C'est ainsi qu'ils nomment leurs habitations, sortes de constructions carrées, de 2 mètres 50 de haut, couronnées de terrasses et édifiées sans art. L'entrée en est basse et oblique ; un épais rideau cache aux regards indiscrets les secrets de l'intérieur. Là dedans, grouillent pêle-mêle femmes, enfants, ânes ou chèvres. Ces habitudes engendrent de terribles maladies, notamment le typhus et la variole. On rencontre aussi beaucoup d'aveugles.

Autour des *douars* nomades ou des *ksars* sédentaires, c'est-à-dire près des sources, se trouvent les terrains cultivés, ordinairement ombragés par des arbres au clair feuillage, comme les palmiers, les oliviers ou les amandiers. L'Arabe cultivateur est outillé d'une façon bien primitive : un morceau de bois durci au feu et recourbé en forme de crochet compose sa charrue ; celle-ci est attelée à une bête de somme au moyen de bouts de cordages assemblés tant bien que mal. C'est avec cet engin qu'il égratigne plutôt qu'il ne laboure le sol en vue des prochaines semailles.

Il n'est pas ambitieux, bien au contraire ; ce qu'il méprise chez l'Européen, c'est son activité, son âpreté au gain. Un Arabe répondait un jour à un Français qui le réprimandait sur son indolence : « Toi, tu demeures dans des palais ; il te faut de beaux meubles, de beaux habits, beaucoup de choses : voilà pourquoi tu n'as jamais assez d'argent... tandis que moi, je suis content avec cinq sous par jour ; pourquoi me fatiguer sans nécessité quand j'ai gagné ce dont j'ai besoin ? »

Mais les Arabes sont plus volontiers pasteurs et nomades. Les horizons sans fin des plateaux telliens leur conviennent. Ils mènent là leurs troupeaux de chameaux, de chevaux, de petits hœufs, de moutons

ou d'ânes. Tout ce bétail a du terrain à volonté où il peut s'ébattre, mais peu ou pas d'herbages et quelquefois peu d'eau. Souvent, les puits tarissent sous un ciel de feu ; les animaux périssent ; leurs cadavres abandonnés à la hâte sillonnent la piste ; ils sont, en quelques heures, réduits à l'état de squelettes par les fauves, et ces squelettes eux-mêmes sont entièrement détruits par le soleil en quelques années. Je ne connais rien de plus triste que la traversée des hauts plateaux du Tell, précurseurs du désert plus triste encore. Rien de plus captivant aussi. On ne saurait décrire la transparence du ciel pendant la nuit, la clarté que répandent les étoiles sur ces mornes solitudes, troublées seulement par les hurlements des hyènes ou les glapissements des chacals. L'atmosphère est d'une pureté infinie ; il semble que l'on va saisir les étoiles avec la main, tant elles semblent rapprochées ! Quand la lune brille dans son plein, le ciel est plus clair encore, et l'horizon est brillamment illuminé.

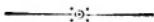
Pendant le jour, sous les rayons d'un soleil ardent, l'air surchauffé produit de merveilleux effets de mirage qui donnent l'illusion absolue de lacs aux eaux pures entourés de forêts. Cependant, même en chemin de fer, on parcourt des espaces immenses sans que l'on aperçoive un arbre, une tente, ou même une créature humaine, en dehors des pauvres cantonniers de la voie faisant la sieste sous leurs tentes à tour de rôle. Les stations, très éloignées les unes des autres, ont l'aspect de tours carrées crénelées, entourées de quelques maigres plantations. De loin en loin une touffe d'alfa, un buisson de mimosas, un squelette blanchi, ou dans les montagnes lointaines, la sombre verdure des térébinthes...

Puisque je vous ai parlé du mirage, laissez-moi vous décrire celui que l'on peut contempler tous les

jours, entre dix et onze heures du matin, quand on suit la route entre Mécheria et Aïn-Sefra. Cette dernière localité, toute moderne, est un centre militaire important. La ville est bâtie sur le versant méridional à pente très douce des hauts plateaux, au seuil même du Sahara. On y remarque de grandes casernes et quelques belles constructions. Elle est adossée à une dune de sable rouge de vingt kilomètres de long sur deux cents mètres de haut, qui est dominée elle-même par une montagne dénudée d'une altitude de 2100 mètres environ. Le voyageur arrivant sur la crête du plateau aperçoit tout à coup la ville comme bâtie dans des flots d'une pureté idéale. Longtemps il croit avoir sous les yeux une cité lacustre mirant ses constructions agrandies en tous sens, ses forêts et ses montagnes, dans des eaux bleues ondulant sous la brise. Dans l'éblouissement de cette vision, il éprouve un sentiment indéfinissable de bien-être à la pensée de goûter bientôt dans un site aussi verdoyant un repos dont le besoin se fait sentir. Hélas ! c'est l'illusion du mirage.

A mesure qu'il approche, la ville semble s'éloigner avec ses eaux mouvantes, et le voyageur lassé ne trouve en y entrant qu'une cité du désert où le sable règne en maître. Si c'est un jour où le vent du sud, nommé *sirocco*, souffle, il trouve la ville noyée dans un brouillard de sable très fin, couleur de brique, qui s'infiltré partout, jusque dans les habitations les mieux closes.

(A suivre)



Histoire du royaume de Juda

RÈGNE D'ÉZÉCHIAS (suite)

(2 Rois XVIII-XX; 2 Chroniques XXXII;

Ésaïe XXXVI-XXXIX)

SOPHIE. — Dans notre dernier entretien, nous en étions restées à la réponse d'Ésaïe à Ézéchias. Je suppose qu'elle a été encourageante pour le roi.

LA MÈRE. — Oui, Sophie, car ceux qui se confient en l'Éternel ne sont jamais confus (1). Le prophète dit aux envoyés d'Ézéchias : « Vous direz ainsi à votre seigneur : Ainsi dit l'Éternel : Ne crains pas à cause des paroles que tu as entendues, par lesquelles les serviteurs du roi d'Assyrie m'ont blasphémé. Voici, je vais mettre en lui un esprit, et il entendra une nouvelle, et retournera dans son pays ; et je le ferai tomber par l'épée dans son pays. » Précieux encouragement pour Ézéchias, mais solennel avertissement pour l'orgueilleux roi d'Assyrie!

SOPHIE. — Cette parole se réalisa-t-elle promptement ?

LA MÈRE. — L'Éternel voulait éprouver encore plus profondément la foi d'Ézéchias pour manifester ensuite d'une manière éclatante Sa puissance dans la défaite de Sankhérib. Le Rab-Shaké, après avoir fait entendre son audacieux message, retourna vers son maître qui assiégeait Libna, autre ville de Juda au nord de Lakis. Là, Sankhérib entendit la nouvelle que l'Éternel faisait monter à son oreille, savoir que le roi d'Éthiopie était sorti pour lui faire la guerre. Au lieu de retirer ses troupes de la Judée pour aller combattre son nouvel adversaire, il envoya une seconde fois des messagers à Ézéchias avec une lettre

(1) Psaume XXV, 2.

de sa part, disant entre autres choses : « Que ton Dieu, en qui tu te confies, ne te trompe point, disant : Jérusalem ne sera pas livrée en la main du roi d'Assyrie... Est-ce que les dieux des nations les ont délivrés ? » Ézéchias lut la lettre, puis monta au temple et la déploya devant l'Éternel Tu peux lire, en 2 Rois XIX, 15-19, la prière qu'il fit à cette occasion.

SOPHIE (*après avoir lu*). — Quelle touchante prière ! Le roi se contente d'exposer la situation où il se trouve et de faire ressortir l'outrage causé à l'Éternel par les paroles de Sankhérîb, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — C'est ainsi que devraient être toutes nos prières : un simple exposé de notre état, de nos besoins ; nous survient-il une difficulté, confions-la aussitôt au Seigneur et comptons sur Lui. Dieu écoute les enfants qui Lui présentent leurs faibles requêtes. Il est nécessaire qu'ils s'exercent de bonne heure à placer leurs petites difficultés devant Lui ; ils feront l'expérience de son secours, et lorsque, plus tard, ils en rencontreront de plus grandes, ils ne seront pas pris au dépourvu, pouvant dire comme le jeune David en présence de Goliath : « L'Éternel qui m'a délivré de la patte du lion et de la patte de lours, lui me délivrera de la main de ce Philistin » (1).

SOPHIE. — Je remarque aussi que la première fois, Ézéchias envoya demander à Ésaïe d'intercéder pour lui ; mais cette fois-ci, c'est lui-même qui s'adresse directement à l'Éternel.

LA MÈRE. — La réponse que le roi reçut par Ésaïe lui fit comprendre de quelle grâce il était l'objet de la part de l'Éternel ; elle avait rempli son cœur de confiance en Lui, de sorte qu'il alla librement à Lui dans la jouissance de sa faveur. Cette précieuse

(1) 1 Samuel XVII, 37.

grâce est la part de chaque croyant, maintenant que Dieu est révélé comme Père en Jésus (1).

SOPHIE. — Nous sommes bien heureux de pouvoir adresser nos requêtes directement à Dieu au nom du Seigneur Jésus, et recevoir ensuite les réponses de son amour. Je pense qu'Ézéchias fut tout à fait tranquillisé.

LA MÈRE. — La réponse de l'Éternel lui vint par Ésaïe ; mais comme elle est longue et contient toute une prophétie, lis-en les passages suivants qui sont les moins difficiles à comprendre : 2 Rois XIX, 20 à 22 ; 27 à 28 ; 32 à 34.

SOPHIE (*lit*). — « Ainsi dit l'Éternel, le Dieu d'Israël : Quant à la prière que tu m'as faite au sujet de Sankhêrib, roi d'Assyrie, je l'ai entendue. C'est ici la parole que l'Éternel a prononcée contre lui : La vierge, fille de Sion, te méprise, elle se moque de toi ; la fille de Jérusalem secoue la tête après toi. Qui as-tu outragé et blasphémé ? Et contre qui as-tu élevé la voix ? C'est contre le Saint d'Israël que tu as levé les yeux en haut... Mais je sais ta sortie et ton entrée, et la rage contre moi. Parce que tu es plein de rage contre moi, et que ton insolence est montée à mes oreilles, je mettrai mon anneau à ton nez et mon frein entre tes lèvres, et je te ferai retourner par le chemin par lequel tu es venu... C'est pourquoi, ainsi dit l'Éternel touchant le roi d'Assyrie : Il n'entrera pas dans cette ville, et il n'y lancera point de flèche ; il ne lui présentera pas le bouclier, et il n'élèvera point de terrasse contre elle. Il s'en retournera par le chemin par lequel il est venu, et il n'entrera pas dans cette ville, dit l'Éternel. Et je protégerai cette ville, afin de la sauver, à cause de moi, et à cause de David, mon serviteur. »

(1) Jean XVI, 23-24.

LA MÈRE. — Le misérable Sankhérîb ne savait guère quel était Celui qu'il combattait et dont il allait subir le jugement. Il croyait sans doute avoir affaire à un homme comme Ézéchiâs, qui s'était occupé bien plus à rétablir le culte dû à son Dieu qu'à s'exercer à la guerre. Mais quelle différence entre ces deux rois ! L'un ne prend conseil que de lui-même, ne connaissant que sa propre force ; l'autre, sentant sa faiblesse, éprouve le besoin de s'adresser à l'Éternel ; mais qui était le « bienheureux, » dont parle le roi David, celui « dont la force est en Dieu » (1) ?

SOPHIE. — Veux-tu me dire maintenant comment Dieu accomplit sa parole à l'égard du roi d'Assyrie ?

LA MÈRE. — Le jugement ne se fit pas attendre ; la même nuit, l'Éternel envoya dans le camp des Assyriens un ange qui frappa cent quatre-vingt mille hommes. Au matin on ne vit que des corps morts.

SOPHIE. — Ézéchiâs avait bien eu raison lorsqu'il disait au peuple : « Avec nous il y a plus qu'avec lui : avec lui est un bras de chair, mais avec nous est l'Éternel, notre Dieu, pour nous aider et pour combattre nos combats. » Sankhérîb ne fut pas au nombre des morts, n'est-ce pas, puisque l'Éternel avait dit : « Il retournera dans son pays ; et je le ferai tomber par l'épée dans son pays » ?

LA MÈRE. — Cela s'accomplit à la lettre ; l'orgueilleux roi devait avoir l'humiliation de rentrer chez lui en laissant une armée détruite, sans avoir eu l'honneur de combattre. Comme il se prosternait dans la maison de son dieu Nisroc, deux de ses fils le mirent à mort. Telle fut la fin de ce redoutable ennemi du peuple d'Israël, que le Saint-Esprit, par les prophètes, a pris comme type d'un terrible ad-

(1) Psaume LXXXIV, 5.

versaïre avec lequel les Juifs auront à faire aux derniers jours.

SOPHIE. — Quel repos durent éprouver Ézéchias et le peuple, après un temps de si grande angoisse !

LA MÈRE. — L'Éternel avait encore quelque chose à apprendre à son fidèle serviteur Ézéchias ; car, tant que nous sommes ici-bas, Dieu s'occupe de nous pour nous faire jouir de sa grâce et nous bénir ; à cet effet, il permet que nous passions par des circonstances bien diverses. « En ces jours-là, » lisons-nous, « Ézéchias fut malade à la mort, » et l'Éternel lui fit dire par Ésaïe : « Donne des ordres pour ta maison, car tu vas mourir et tu ne vivras pas. »

SOPHIE — Combien cela me paraît étrange ! Que fit Ézéchias ?

LA MÈRE. — Il eut recours au même moyen qu'il avait employé dans sa précédente épreuve. Il pria l'Éternel avec larmes, disant : « Souviens-toi, je te prie, que j'ai marché devant toi en vérité et avec un cœur parfait, et que j'ai fait ce qui est bon à tes yeux. » Dieu exauça sa prière et lui envoya dire par Ésaïe qu'il ajouterait quinze années à sa vie ; pour l'en assurer, il fit rétrograder le soleil de dix degrés sur le cadran d'Achaz (1). Puis Ésaïe ordonna que l'on mit un emplâtre de figes sur l'ulcère dont le roi souffrait, et il guérit.

Dans notre prochain entretien nous terminerons, Dieu voulant, cette intéressante histoire d'Ézéchias.

(1) Il s'agit ici d'un cadran solaire. On appelle ainsi une surface sur laquelle sont tracées un certain nombre de lignes. Le soleil indique l'heure en projetant sur elles, les unes après les autres, l'ombre d'une espèce d'aiguille.

Martin Luther (suite)

CHAPITRE III

Luther au couvent

Grande fut la joie des moines en voyant Luther entrer au couvent. Ce n'était pas peu de chose en effet que de compter parmi eux l'étudiant si brillant, dont la réputation s'était répandue dans toute la ville d'Erfurt. Mais ils résolurent en même temps d'abattre l'orgueil dont ils supposaient son cœur rempli, en lui imposant les besognes les plus grossières et les plus humiliantes. Ils l'investirent de la fonction de portier; il avait en outre à remonter l'horloge du couvent, à balayer l'église et à maintenir propres les chambres. Puis, ces différents devoirs accomplis, on le chargeait d'une mauvaise besace avec laquelle il devait parcourir la ville et mendier des aliments de porte en porte. Bien qu'il eût des livres avec lui, jamais on ne lui laissait un instant pour les consulter; cependant sa patience ne se démentit pas, jusqu'à ce qu'enfin, ses amis ayant intercédé en sa faveur, le prieur consentit à le traiter avec moins de sévérité et à lui accorder quelques moments chaque jour pour l'étude.

Luther ne trouva pas dans le couvent la paix après laquelle il soupirait. La lecture qu'il avait faite de la Bible lui avait permis de comprendre ce qu'exige la sainteté de Dieu, et il se désespérait en constatant combien ses efforts personnels étaient inutiles pour lui donner la moindre assurance de salut. Quand les moines l'engageaient à redoubler de bonnes œuvres, il répondait avec raison: « Quelles bonnes œuvres puis-je produire avec un cœur comme le mien, sans cesse enclin à pécher? Y a-t-il en moi

le moindre mérite qui puisse apaiser la colère de Dieu? »

Mais le Seigneur veillait sur Martin Luther, et il plaça sur son chemin, au moment où son découragement atteignait son apogée, un homme pieux et instruit dans la Parole : Jean Staupitz, vicaire-général de l'ordre des Augustins.

« C'est en vain, » lui dit le jeune moine, « que je fais des promesses à Dieu : le péché l'emporte toujours sur moi.

— Mon cher ami, » répondit Staupitz, « j'ai promis à Dieu plus de mille fois que je mènerais une vie de sainteté, et jamais je n'ai tenu mon vœu ; aussi n'en ferai-je plus désormais. Si Dieu n'a pas compassion de moi pour l'amour de Jésus, jamais, malgré tous mes engagements et toutes mes bonnes œuvres, je ne pourrai me tenir devant Lui. Mais pourquoi te tourmenter de la sorte? Regarde à Christ sur la croix ; vois son sang versé pour toi ; c'est là que tu trouveras la grâce de Dieu. Dieu ne s'éloigne pas de toi ; c'est toi qui l'éloignes de lui. Prête l'oreille à ces paroles du Fils de Dieu : « Mes brebis écoutent ma voix, et moi je les connais, et elles me suivent, et moi je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront jamais ; et personne ne les ravira de ma main (1). »

À ces exhortations, Staupitz joignit un conseil excellent. « Applique-toi avec ardeur, » dit-il à son jeune ami, « à l'étude des Écritures. » Et il lui fit don d'une Bible. Jamais cadeau ne fut plus apprécié et jamais non plus conseil ne fut mieux suivi. Laisant de côté les Pères de l'Église et la philosophie, qui jusque-là avaient eu pour lui tant d'attraits, Luther se plongea avec délices dans la lecture de son

(1) Jean X, 27-28.

nouveau trésor. Les épîtres de Paul firent sur lui une impression profonde ; sa merveilleuse intelligence, éclairée par la grâce de Dieu, lui permettait de s'assimiler, avec une facilité étonnante, toutes les précieuses vérités qu'il y trouvait.

Les luttes pourtant n'étaient pas encore à leur terme. Après le départ de Staupitz, Luther, épuisé par le travail acharné auquel il se livrait et par les privations auxquelles il s'était astreint, tomba si gravement malade que la mort semblait imminente. De nouveau des doutes poignants l'assaillirent ; il paraissait avoir perdu l'assurance du salut. Sur ces entrefaites, tandis que, couché sur son lit de douleurs, il ne pouvait trouver de repos pour son corps et encore moins pour son âme, il reçut la visite d'un vieux moine, fort ignorant, il est vrai, mais dont le cœur débordait de sympathie pour les affligés. Luther lui révéla les angoisses qui l'étreignaient. Le vieillard ne pouvait, comme Staupitz, entrer en plein dans le combat qui se livrait dans l'esprit du jeune homme, mais il lui rappela cette phrase du *Credo* : « Je crois à la rémission des péchés. »

« J'y crois, » s'écria Luther, « oui, j'y crois. »

« Fort bien, » répondit le vieux moine, « mais souviens-toi que tu n'as pas à croire seulement que les péchés *en général* sont pardonnés. Dieu veut que nous sachions que *nos propres* péchés sont pardonnés, si nous croyons au Christ Jésus. Le Seigneur n'a-t-il pas dit lui-même à celle qui oignait de parfum ses pieds : Tes péchés sont pardonnés (1) » ?

Ces paroles allèrent droit au cœur de Luther, et depuis ce jour-là, il mit toute sa confiance en la grâce de Dieu, révélée à la croix où Jésus a souffert.

(1) Luc VII, 48.

Son âme ayant trouvé la paix, son corps reçut du soulagement et il ne tarda pas à être sur pied de nouveau.

Après deux ans de séjour au couvent, Martin Luther reçut la prêtrise. Son père avait eu grand'peine à se résigner à le voir abandonner ses études, mais enfin réconcilié avec lui, il vint assister à la cérémonie qui eut lieu avec grand appareil. Le vieillard ne put s'empêcher néanmoins d'intervenir une fois de plus auprès de son fils pour chercher à le faire revenir de sa décision ; comme toujours il se heurta à une volonté inébranlable. Il parut se résigner ; comme cependant, au repas qui suivit, les convives vantaient la décision prise par le jeune moine, Jean Luther leur posa cette question : « Vous autres savants, n'avez-vous pas lu ces mots dans les Saintes Écritures : Honore ton père et ta mère (1) » ?

(A suivre)

Un épi moissonné

Un ami nous transmet le récit suivant concernant une jeune fille que le Seigneur a reprise à Lui dans sa vingtième année. Il désire qu'il puisse servir au bien de nos chers jeunes lecteurs.

Fanny était l'aînée de cinq enfants. De bonne heure elle se montra douce, soumise à ses parents, et ayant la crainte de Dieu dans son cœur. Un jour, elle avait alors huit ans et demi, sa mère, la croyant déjà partie pour l'école, la trouva cachée dans un coin du vestibule avec son frère Jean, âgé de sept ans.

(1) Exode XX, 12; Deutéronome V, 16; Matthieu XIX, 19.

« Que faites-vous là, mes enfants ? » demanda la mère.

« Oh ! maman, nous demandons à Dieu qu'il nous donne d'être sages à l'école, » répondit Fanny.

N'est-ce pas un bon exemple à suivre, chers enfants qui lisez ces lignes ? Le Seigneur entend le plus faible enfant qui s'adresse à Lui en toute simplicité, et il exauce sa prière. « Demandez, » a-t-il dit, « et il vous sera donné. » Fanny en fit plus d'une fois l'expérience.

À l'âge de dix-sept ans, elle fut mise en service et resta deux ans dans sa place. Elle n'avait pas encore confessé Jésus comme son Sauveur, mais Lui, le bon Berger qui cherche sa brebis jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée, ne la perdait pas de vue, et voulait l'attirer près de Lui et la sauver. L'automne qui précéda son retour à la maison, elle écrivait à ses parents : « J'ai assisté à une réunion, où j'ai entendu une méditation sur Zacharie III, 1-8. Priez pour moi, car je sens ma faiblesse et je vois Satan toujours à mes côtés. » Vous savez, mes enfants, que dans ces versets, la parole de Dieu nous montre Joshua, le grand sacrificateur, couvert d'habits sales, se tenant devant l'Éternel, et Satan se trouvant aussi là pour l'accuser. Mais l'Éternel dit : « Otez-lui les vêtements sales et revêtez-le d'habits de fête. » Vous comprenez ce que cela veut dire, n'est-ce pas ? Joshua représente un pauvre pécheur couvert de ses péchés, et que Satan réclame comme sa proie. Mais à cause de Jésus, mort pour nos péchés, Dieu pardonne au pécheur qui croit au Sauveur, et le purifie de tous ses péchés.

Fanny n'en était pas encore là, elle ne jouissait pas du pardon et Satan la tourmentait ; c'est pourquoi elle demandait à ses parents de prier pour elle. En novembre, elle revint à la maison. Rien n'indi-

quait alors que sa fin fût prochaine. Le dimanche soir et dans la semaine, au culte de famille, elle prenait plaisir à unir sa voix à celle de ses parents ; il semblait alors que son cœur était plein de reconnaissance, mais rien n'était manifesté de son réel état d'âme.

C'est au mois de janvier qu'elle commença à aller mal. Elle fut prise de violents maux de tête et d'estomac ; bientôt son état s'aggrava ; une fièvre ardente la dévorait, et elle dut garder le lit. Dès le début de sa maladie, elle eut la pensée qu'elle ne se remettrait pas ; aussi commença-t-elle à distribuer à ses frères et sœurs les objets qui lui appartenaient.

Le Seigneur cependant accomplissait son œuvre en elle et l'amenait à se reposer sur Lui. Un dimanche soir, comme elle allait plus mal, son père voulut rester avec elle. « Que désires-tu que je te lise dans la Parole ? » lui demanda-t-il. « Lis où tu voudras, cher papa, » répondit-elle, pensant sans doute que le Seigneur dirigerait son père à choisir l'endroit convenable dans cette Écriture tout entière divinement inspirée. Après la lecture, son père lui dit encore : « Que demanderons-nous au Seigneur pour toi ? » « Oh ! cher papa, » répondit-elle, « rends grâce au Seigneur. Je n'ai pas peur de mourir. Si je m'en vais, c'est afin d'être pour toujours avec Lui. Jésus est mort pour moi ; je n'avais jamais compris la parole de Dieu comme à présent. Je pensais rester avec vous pour vous soigner, mais le Seigneur en a décidé autrement. »

Elle avait enfin saisi pour elle-même la grâce du salut par Jésus-Christ. Elle s'entretint ainsi longtemps avec son père qui, profondément ému, ne put que remercier le Seigneur de ce qu'il avait accordé à sa chère enfant de se reposer sur Celui qui a dit :

« Je suis la résurrection et la vie : celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, vivra. » (Jean XI, 25.)

Sa mère avec ses frères et sœurs étant revenus de la réunion, elle les pria de chanter quelques cantiques, joignant sa faible voix aux leurs. Elle avait indiqué entre autres celui-ci :

« Ta gloire, ô notre Dieu, brille dans ta Parole;
Elle est pour les enfants un trésor précieux :
C'est la voix d'un ami qui soutient et console,
C'est la lettre d'amour écrite dans les cieux. »

Le mal s'aggravait, et sa faiblesse augmentait de plus en plus. Entendant un jour qu'on parlait de consulter le médecin, elle dit : « Que veut-on qu'il fasse ? Il faut s'en remettre à Dieu. » Mais deux jours après, elle commença à divaguer, bien qu'ayant toujours des moments de lucidité ; ainsi, une nuit que nous la croyions endormie, elle se mit à chanter ce verset de cantique qu'une amie chrétienne lui avait cité quelques jours auparavant :

« Heureux celui qui n'aspire
Qu'à suivre en paix le Seigneur ;
Jésus l'attire
Avec douceur,
Et tout conspire
A son bonheur.

Sa mère lui lisait un jour le beau Psaume XXIII qui commence ainsi : « L'Éternel est mon berger ; je ne manquerai de rien. » — « Relis-moi le dernier verset, » demanda-t-elle. Et la mère lut : « Et mon habitation sera dans la maison de l'Éternel pour de longs jours. » — « Pour toujours ! » ajouta Fanny.

On ne pouvait que louer le Seigneur en voyant combien ses pensées étaient occupées de Lui dans ses jours de solitude et d'inactivité forcée. Un jour,

une jeune fille du village était venue la voir : « Non, ce n'est pas mourir que d'aller vers son Dieu, » lui dit Fanny. « Le Seigneur nous prépare de si belles places près de Lui ! » Quelques jours après, une amie chrétienne lui faisant visite, comme elle ne pouvait parler, elle leva sa main amaigrie et lui montra le ciel où bientôt son esprit allait prendre son vol.

Le jour de son délogement était arrivé. Elle ne pouvait plus ni remuer, ni parler, mais ses yeux suivaient sans cesse sa mère qui ne la quittait pas. Celle-ci lui lut dans le chapitre VIII de l'épître aux Romains, depuis le verset 24 jusqu'à la fin. Là se trouvent ces paroles si consolantes : « Qui est-ce qui nous séparera de l'amour du Christ?... Je suis assuré que ni mort, ni vie... ni aucune créature, ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu, qui est dans le Christ Jésus, notre Seigneur. » Combien cette certitude de l'amour de Dieu devait être douce au cœur de la jeune malade si proche de l'éternité ! Elle lut aussi la fin du chapitre XI de la même épître, depuis le verset 33, passage où sont exaltées les richesses de la sagesse et de la connaissance de Dieu qui fait miséricorde à tous, passage qui se termine par ces paroles : « A Lui soit la gloire éternellement ! »

Fanny allait bientôt être auprès de Celui qui avait déployé à son égard les richesses de sa grâce. Après la lecture, sa mère pria ; il semblait que la jeune fille retenait sa respiration pour mieux écouter et comprendre, et ses yeux disaient ce qu'elle éprouvait. Une de ses tantes était venue prendre de ses nouvelles ; alors Fanny commença à regarder ceux qui étaient autour d'elle, puis à porter ses regards en haut et cela sans interruption pendant environ une demi-heure, comme si elle eût voulu dire : « Je

vais de la terre au ciel ; de vous au Sauveur. » Ses frères et sœurs arrivèrent et purent encore voir ce regard comme empreint d'un bonheur céleste et fixé en haut. Puis son esprit, quittant sa demeure terrestre, s'en alla vers Jésus qui l'avait aimée et sauvée, attendant auprès de Lui la résurrection de vie.

Chers jeunes amis, ne tardez pas à répondre à l'appel du Sauveur qui vous invite à venir à Lui et à le suivre. Votre vie peut aussi être de courte durée comme celle de Fanny, et de plus, le Seigneur dit : « Je viens bientôt ! » Que serait-ce, si vous étiez laissés quand il viendra, laissés pour le jugement ? C'est pourquoi, aujourd'hui que la voix de sa grâce se fait entendre et vous invite, venez à Lui.



En souvenir de C. R., morte à l'âge de 18 mois

Dans le sein de Jésus, bien plus près que les anges,
Celle enfant, que son Dieu a prise auprès de Lui,
Écoute maintenant les célestes louanges ;
L'aube du jour sans fin sur son front a relui.

Elle a quitté la vie avant les jours d'orage,
Jésus l'a doucement fait arriver au port ;
Nous, pauvres voyageurs, exposés au naufrage,
Nous la suivons des yeux jusqu'au céleste bord.

Son séjour ici-bas n'a point eu de jour sombre ;
Entre ses mains, la croix, pour elle, était de fleurs.
Son sentier lui donna plus de rayons que d'ombre,
Sa coupe, plus de lait, plus de miel que de pleurs.

Elle a touché le but avant que le jour tombe,
Jésus l'y conduisait, la tenant par la main.
Elle a quitté le nid, douce et blanche colombe,
Sans déchirer son aile aux ronces du chemin.

Oui, près de son Sauveur, bien plus près que les anges,
 Cette enfant, que son Dieu a prise auprès de Lui,
 Écoute maintenant les célestes louanges ;
 L'aube du jour sans fin sur son front a relui.

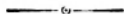
Non, ne la cherchez plus dans ce monde où tout passe ;
 Ce trésor si chéri que vos cœurs ont perdu
 Est dans le paradis, et c'est Dieu, dans sa grâce,
 C'est Dieu qui l'a voulu.

Dans ce lieu bienheureux, à l'abri des orages
 Dont notre frêle esquif est toujours ballotté,
 Elle est en pleine paix sur les calmes rivages
 Du port d'éternité.

Là, vous la reverrez quand Jésus, dans sa gloire,
 Viendra pour réveiller ceux qui sont endormis,
 Et nous réunir tous en ce jour de victoire
 Dans le repos promis.

Consolés à jamais, exultant d'allégresse,
 Nos cœurs l'adoreront, saint Agneau mis à mort,
 Auteur de tous nos biens, Toi qui, dans ta tendresse,
 Nous recueillis au port !

Courage donc, amis, levons en haut la tête !
 Jésus est près ; Il vient essuyer tous nos pleurs.
 Dans la gloire de Dieu pour nous la place est prête
 Loin de toutes douleurs.



Réponses aux questions du mois de février

- 1^o Hébreux XI, 17-19. Jacques II, 20-22.
- 2^o Par la foi.
- 3^o Romains X, 17.
- 4^o Moïse. (Hébreux XI, 24-27.)
- 5^o 1 Pierre I, 7.

6^o 1^o Josué III. 2^o Anne. (1 Samuel I.) 3^o Daniel VI.
 4^o Les trois jeunes gens. (Daniel III.) 5^o Gédéon.
 (Juges VI, 14.) 6^o David. (1 Samuel XVII.) 7^o Jonathan.
 (1 Samuel XIV, 13.)

Questions pour le mois de mars

1^o Combien de fois trouvons-nous l'histoire d'Ézéchias dans la Bible ?

2^o Que savez-vous du serpent d'airain mentionné dans 2 Rois XVIII, 4 ?

3^o Indiquez un verset des évangiles s'y rapportant.

4^o Combien de fois voyons-nous Ézéchias « en prière » ?

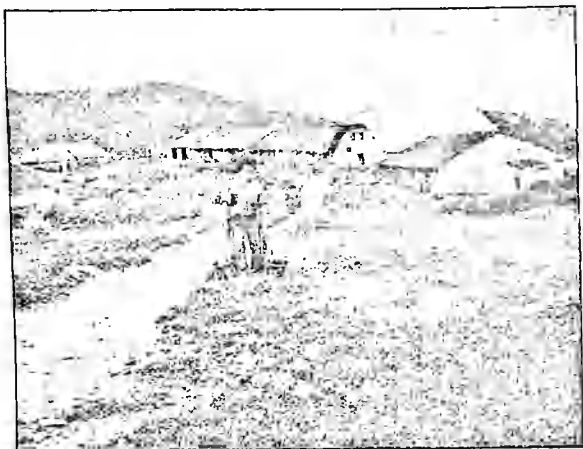
5^o Cherchez dans le Nouveau Testament cinq passages qui exhortent à prier.

6^o Qu'est-ce qui peut empêcher la prière d'être efficace ?

7^o Trois conditions pour que la prière soit exaucée.

8^o Trouvez dans la Parole la réponse aux prières suivantes : Psaume LI, 7 ; Psaume XXV, 4 ; Psaume XVII, 8.

Nous donnerons à l'avenir deux séries de questions, laissant à nos lecteurs toute latitude pour répondre soit à l'une ou à l'autre série, soit à toutes les deux, selon leur degré de connaissance. Nous tenons compte de toute réponse, si imparfaite soit-elle, *pourvu qu'elle soit appuyée par un verset de la parole de Dieu.*



« J'élève mes yeux vers les montagnes. »

Ceux de mes jeunes lecteurs qui habitent la Suisse n'ont pas besoin que je leur décrive les montagnes. Ils connaissent tous, pour l'avoir admirée de près ou de loin, la haute chaîne des Alpes dont les cimes neigeuses semblent toucher le ciel. Peut-être même, durant les longs jours de l'été, auront-ils tenté l'ascension de quelque sommet ; et alors, quelle moisson de charmants souvenirs n'auront-ils pas rapportée de leur excursion !

Mais pour ceux d'entre vous qui résidez en un pays de plaines, je voudrais savoir dire quelque chose de la grandeur de cette merveilleuse nature

alpestre qui, mieux que toute autre, nous parle de la puissance du Créateur. C'est une palette richement garnie et un pinceau exercé qu'il me faudrait pour vous donner une idée, si faible fût-elle, de ce qu'est la montagne. La plume, et notre vocabulaire restreint, sont des instruments bien imparfaits pour essayer de peindre ce qu'il y a de plus grand sur cette terre. Cependant, si vous voulez bien me suivre, nous tenterons ensemble une expédition qui peut-être vous fera connaître quelque chose des beautés des hautes Alpes. Ensuite, nous parlerons d'autres montagnes bien différentes des nôtres, mais qui n'en ont pas moins pour vous un intérêt tout spécial.

Transportons-nous donc en imagination dans une vallée sauvage, enserrée de tous côtés par des rochers escarpés ; tout au fond, dans une gorge étroite et profonde, mugit un torrent que l'on aperçoit à peine, mais dont la grande voix monte jusqu'à nous et noie tout autre son. Notre sentier serpente le long des rochers et dans les éboulis ; profitant de chaque aspérité, de chaque accident de terrain, il semble parfois suspendu sur l'abîme ; il escalade les pentes, montant par saccades, jusqu'à ce qu'enfin il nous conduise bien loin au-dessus du torrent dont le grondement ne nous arrive plus qu'assourdi par la distance. Nous avons atteint le premier épaulement de la montagne, un plateau boisé. La montée est moins abrupte ; nous pénétrons dans une forêt de sapins, des sapins de montagne, dont les troncs élancés ne portent qu'un bouquet de branches vertes tout près de leur sommet ; le reste a été détruit par la neige ou par les tempêtes. A leurs pieds aucun fouillis de broussailles, mais un tapis de mousses délicates, de fin gazon, que les rayons du soleil, tamisés à travers le feuillage, sèment de paillettes

d'or. Tout est tranquille ; seul, le vent glisse dans la ramée, et répète une plainte monotone en balançant la cime des grands arbres. Qu'il ferait bon s'arrêter ici, mais notre but est plus haut encore. Montons ! L'air se fait plus léger ; la marche devient plus aisée ; la forêt s'éclaircit peu à peu. Encore un effort et nous voici sur le pâturage. Quel spectacle merveilleux s'offre à nos regards ! La vaste prairie, à l'herbe courte et fine, nous apparaît baignée de lumière ; partout des fleurs, inconnues à la plaine ; l'air est saturé de l'acre arôme des vigoureuses plantes alpestres. La brise, que rien n'arrête, agite les tiges des grandes anémones dorées et les têtes mignonnes des orchis au parfum délicieux ; elle caresse au passage les rhododendrons pourprés ; plus loin elle rencontre les gentianes aux corolles d'azur foncé, des tapis d'auricules roses, d'androsaces aux pétales neigeux et tant d'autres encore ; on dirait que Dieu s'est plu à rassembler en ce seul coin de terre tout ce que la nature peut produire de gracieux et d'enchanteur.

Un son de clochettes annonce le voisinage du troupeau qui vient de quitter le chalet hospitalier caché là-bas dans un repli de terrain. Les vaches et les chèvres, heureuses de se retrouver à l'air libre, agitent leurs clochettes et s'en vont de tous côtés brouter l'herbe parfumée de la montagne.

Mais montons encore ; nous atteignons enfin l'extrême limite du pâturage ; l'herbe fine fait place au rocher. Arrêtons-nous maintenant et regardons autour de nous. De hautes cimes neigeuses surgissent de toutes parts et semblent nous emprisonner dans un cercle magique. Les rochers, inaccessibles en apparence, se dressent menaçants, bravant l'effort de l'homme assez hardi pour en tenter la conquête, et à leurs pieds le glacier déroule ses ondes pareil-

les à celles d'un fleuve impétueux, subitement figé dans un sommeil éternel. C'est un monde mystérieux que celui des hautes Alpes, un désert de neiges et de glaces, qui exerce un attrait irrésistible sur celui qui une fois y a pénétré. Partout le silence, un silence profond, recueilli. Rien ne saurait le troubler si ce n'est les rumeurs de la montagne elle-même ; parfois, c'est un quartier de roc miné par les eaux qui s'éboule avec fracas, ou une avalanche se détachant de quelque arête qui se précipite dans les couloirs rocheux et vient se briser en poussière sur le glacier, ou le glacier lui-même qui se fend avec un bruit violent et sinistre. L'écho le répercute de sommet en sommet, il semble pour un instant que tout s'écroule ; puis une fois de plus le grand silence a repris possession de la montagne. Dans cette solitude absolue, au milieu de ces merveilles, comment nos pensées ne se tourneraient-elles pas vers Celui qui a créé toutes ces choses, Celui qui les a tirées du néant, les façonnant selon son bon plaisir et les soutenant par la parole de sa puissance ? Oui, Lui est le Dieu fort d'éternité, mais n'est-il pas aussi le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ, *notre* Dieu et *notre* Père ; Celui sans la volonté duquel pas même un passereau ne périt ? Alors, sur l'Alpe ensoleillée, en face de cette nature si belle, si grande, si pure, les paroles du Psalmiste prennent une réalité toute nouvelle pour nos âmes ; et nous pouvons nous écrier : « J'élève mes yeux vers les montagnes d'où me vient le secours ; mon secours vient de l'Éternel qui a fait les cieux et la terre. » Nous comprenons alors en quelque mesure quelle est la force du Dieu qui veille sur nous et quel est son amour pour ses faibles enfants, car n'a-t-il pas dit : « Les montagnes se retireraient et les collines seraient ébranlées, que ma bonté ne se retirerait pas d'avec toi » ?

(A suivre)

Histoire du royaume de Juda

RÈGNE D'ÉZÉCHIAS (*suite*)

(2 Rois XVIII-XX; 2 Chroniques XXXII;

Ésaïe XXXVI-XXXIX)

SOPHIE. — Ézéchias dut être bien heureux et reconnaissant en faisant une fois de plus l'expérience de la bonté de Dieu à son égard !

LA MÈRE. — Sans doute, et l'on voit par ce qu'il dit après sa guérison que l'épreuve lui fut profitable : elle l'amena à la pleine jouissance du pardon de ses péchés et à une connaissance personnelle plus profonde de la grâce dont il était l'objet. Il fit aussi l'expérience que les épreuves par lesquelles le croyant passe, sont utiles au développement de sa vie spirituelle. Lis en Ésaïe XXXVIII, 15-17, les passages qui nous montrent cela.

SOPHIE (*lit.*). — « J'irai doucement, toutes mes années, dans l'amertume de mon âme. Seigneur, par ces choses on vit, et en toutes ces choses est la vie de mon esprit. Et tu m'as rendu la santé, et tu m'as fait vivre. Voici, au lieu de la paix j'avais amertume sur amertume ; mais toi, tu as aimé mon âme, la retirant de la fosse de destruction, car tu as jeté tous mes péchés derrière ton dos. »

LA MÈRE. — Plus loin nous lisons encore : « Le père fera connaître aux fils la vérité. » Était-ce peut-être une chose, pourtant d'une si grande importance, qui avait été négligée jusque-là dans sa maison ?

SOPHIE — Maintenant Ézéchias, délivré de ses ennemis, guéri et fortifié dans son âme, put vivre paisiblement pendant les quinze années qui lui étaient assurées, n'est-ce pas, maman ?

LA MÈRE. — On pourrait s'y attendre, Sophie, si

le bonheur se trouvait pour le croyant dans les jouissances de la vie présente. Il ne faut pas oublier que, durant notre carrière ici-bas, nous sommes constamment à l'école du Seigneur. Il veut nous former pour Lui et pendant ce temps-là, nous avons affaire avec la discipline de Dieu le Père auquel nous avons le bonheur d'appartenir. Salomon l'avait déjà dit : « Celui que l'Éternel aime, il le discipline, comme un père le fils auquel il prend plaisir (1). » Un autre genre d'épreuve attendait encore Ézéchias.

SOPHIE. — Je ne pensais pas qu'après avoir passé par tant de difficultés, ce roi pieux et fidèle dût encore être éprouvé. Que lui arriva-t-il donc ?

LA MÈRE. — Le roi de Babylone, Berodac ou Merodac-Baladan, avait entendu parler de la guérison d'Ézéchias et du miracle qui avait été accompli en Judée, lorsque le soleil retourna en arrière de dix degrés (car les Babyloniens s'occupaient beaucoup d'astrologie); il envoya donc une lettre et un présent à Ézéchias, ce qui lui fut agréable. Il montra aux envoyés du roi de Babylone tous ses objets précieux, ses provisions, son arsenal et tout ce qui se trouvait dans ses trésors.

SOPHIE. — Mais, maman, je ne comprends pas en quoi consistait cette épreuve.

LA MÈRE. — Nous lisons en 2 Chroniques XXXII, 31, que « lors de l'ambassade du roi de Babylone, Dieu abandonna Ézéchias pour l'éprouver, afin qu'il connût tout ce qui était dans son cœur. » Le croyant est plus en danger lorsque le monde le flatte, que lorsqu'il lui fait sentir sa haine; parce que les flatтерies élèvent la chair, tandis que la haine humilie et pousse vers le Seigneur. Dis-moi, Sophie, dans la guérison d'Ézéchias et dans la défaite des Assy-

(1) Proverbes III, 12.

riens, quelle est la puissance qui avait été en activité ?

SOPHIE. — Assurément, celle de Dieu, maman !

LA MÈRE. — Ainsi, c'est Dieu qui devait être le sujet de gloire d'Ézéchias. Ses trésors et son arsenal ne lui avaient été d'aucun secours. Et de qui Ézéchias aurait-il dû parler aux ambassadeurs du roi de Babylone ?

SOPHIE. — Je comprends, maman ; il aurait dû leur parler de l'Éternel, de sa grande puissance et de sa grâce, puisque tous ses trésors et ses armes ne lui avaient servi de rien.

LA MÈRE. — Ne nous arrive-t-il pas souvent, Sophie, lorsque nous recevons des visites de personnes inconverties, de nous laisser aller à ne converser avec elles que sur des sujets mondains et de les intéresser par des choses matérielles, comme si notre bonheur provenait de ces choses-là, au lieu de leur parler de Celui qui nous a manifesté son amour et sa grande puissance, en nous pardonnant et en nous délivrant de la puissance de Satan ? Nos cœurs devraient toujours être tellement pénétrés de la grâce du Seigneur et remplis de reconnaissance envers Lui, que le besoin se fasse sentir d'en parler chaque fois que nous en avons l'occasion. En présence des ambassadeurs du roi de Babylone, Ézéchias avait oublié qu'il était redevable à l'Éternel de tout ce qu'il possédait ; son cœur s'était enorgueilli, et il tomba, malheureusement, dans le piège que lui avait tendu l'ennemi. Mais Dieu, qui fait concourir toutes choses au bien de ceux qui l'aiment (1), eut pitié de son serviteur et se servit de cette faute pour qu'Ézéchias apprît à connaître son cœur et qu'il pût désormais, comme dit l'apôtre Paul aux Romains, « se glorifier en Dieu (2). »

(1) Romains VIII, 28. — (2) Romains V, 11.

SOPHIE. — Cela me fait penser que je m'occupe bien peu du Seigneur avec mes amies, lorsqu'elles viennent me faire visite ; mais j'espère profiter de la leçon que me donne cette histoire. Est-ce qu'il y eut des conséquences fâcheuses de ce manquement du roi ?

LA MÈRE. — Ésaïe vint vers Ézéchias et lui dit : « Qu'ont dit ces hommes, et d'où sont-ils venus ? » « Ils sont venus de Babylone, d'un pays éloigné, » répondit le roi. « Qu'ont-ils vu dans ta maison ? » demanda le prophète. Cette dernière question était bien propre à sonder le cœur du roi. Qu'auraient-ils dû voir ? Qu'est-ce que le monde devrait voir premièrement chez nous ?

SOPHIE. — Ces hommes auraient dû voir en Ézéchias un homme pénétré de toutes les grâces dont il avait été l'objet de la part de l'Éternel, lui donnant gloire en cette circonstance. Chacun devrait voir cela en nous, n'est-ce pas, maman ?

LA MÈRE. — Pensons-y sérieusement, Sophie ; nous perdons souvent, comme Ézéchias, des occasions favorables de parler du Seigneur à ceux qui ne le connaissent pas. Le roi répondit à Ésaïe : « Ils ont vu tout ce qu'il y a dans ma maison ; il n'y a rien dans mes trésors que je ne leur aie montré. » Le prophète dit à Ézéchias : « Écoute la parole de l'Éternel des armées : Voici, des jours viennent où tout ce qui est dans ta maison, et ce que les pères ont amassé jusqu'à ce jour, sera porté à Babylone ; et il n'en restera rien, dit l'Éternel. Et on prendra de tes fils qui sortiront de toi et que tu auras engendrés, et ils seront eunuques dans la maison du roi de Babylone. »

SOPHIE. — Quelles terribles conséquences ! Ézéchias ne dut-il pas regretter que sa vie eût été prolongée de quinze ans pour voir de telles choses ?

LA MÈRE. — Je ne crois pas qu'il eut cette pensée ; le regret qu'il aurait dû avoir devait être celui de n'avoir pas su glorifier l'Éternel en cette occasion. Il s'humilia de ce que son cœur s'était élevé, lui et les habitants de Jérusalem ; et la colère de l'Éternel ne vint pas sur eux pendant ses jours. Il répondit à Ésaïe : « La parole de l'Éternel que tu as prononcée est bonne, » puis il ajouta : « Il y aura paix et stabilité pendant mes jours. » Se soumettre à la volonté de Dieu, s'humilier, est le moyen de recevoir la bénédiction que Dieu veut répandre sur ceux qu'il châtie.

SOPHIE. — Je suis heureuse d'apprendre que ces jugements n'eurent pas lieu pendant la vie d'Ézéchias.

LA MÈRE. — La parole de l'Éternel n'eut son accomplissement qu'un siècle plus tard, lorsque Nébucadnetsar transporta à Babylone le peuple de Juda et tous les trésors qu'il trouva à Jérusalem. Ézéchias termina son règne dans la paix et la prospérité. Il est dit que Dieu lui donna de fort grands biens. Il s'endormit avec ses pères, âgé de cinquante-quatre ans. On l'enterra à l'endroit le plus élevé des sépulcres des fils de David, et tout Juda et les habitants de Jérusalem lui rendirent honneur à sa mort.

SOPHIE. — Ce fut, il me semble, le plus pieux des rois de Juda, n'est-ce pas, maman ?

LA MÈRE. — En effet, Sophie. Quelqu'un a dit que la piété était la réalisation des rapports de l'âme avec Dieu, en fait de *crainte* et de *confiance*. C'est bien ce qui a caractérisé la vie d'Ézéchias.



Martin Luther (suite)

L'année suivante, 1508, vit s'ouvrir la nouvelle université de Wittemberg, fondée par Frédéric, élec-

teur de Saxe. Sur les recommandations chaleureuses de Staupitz, Luther y fut appelé pour occuper la chaire de professeur de philosophie, sans quitter, pour cela, l'ordre des Augustins. On l'invita bientôt, en sa qualité de prêtre, à prononcer chaque jour un sermon sur un texte biblique. Il commença par les Psaumes, puis passa à l'épître aux Romains dont la lecture avait été en si grande bénédiction pour son âme. Un soir, tandis qu'il méditait sur ce qu'il aurait à dire le lendemain, ses yeux tombèrent sur ce passage du prophète Habakuk : « Or le juste vivra de foi » (1). Ce fut pour lui une révélation. Depuis ce jour-là, ces mots ne cessèrent de résonner à ses oreilles, et les exhortations qu'il adressait à ses auditeurs en reçurent un regain de vigueur. On accourait de loin pour l'entendre ; l'électeur Frédéric lui-même se trouva un jour au pied de sa chaire. C'est que ses discours n'étaient pas ceux d'un banal théologien ; on sentait en lui l'homme qui parlait de l'abondance de son cœur, qui avait éprouvé la force des vérités qu'il présentait, et qui s'appuyait uniquement sur la parole de Dieu. Tandis que les autres prédicateurs de l'époque cherchaient avant tout à plaire à leurs ouailles et ne craignaient même pas de les amuser à l'occasion, chez Luther il y avait tellement de sérieux et de conviction, son maintien était si digne et si imposant, que les plus frivoles, les plus indifférents se laissaient gagner à l'écouter. Un des professeurs de l'université disait de lui : « Ce moine mettra tous les docteurs en déroute ; il va introduire une nouvelle doctrine qui renversera l'Église. Il se fonde sur la parole de Dieu et nul homme, dans ce monde, ne peut la détruire ni lui résister. »

(1) Habakuk II, 4 ; Romains I, 17.

CHAPITRE IV

Voyage à Rome

Vers 1511, Luther se rendit à Rome, où il avait à représenter sept couvents allemands d'Augustins, dans un conflit qui s'était élevé entre eux et les autorités supérieures de l'ordre. Volontiers il se fût déchargé sur un autre de cette mission, mais la perspective d'un voyage à Rome remplissait son cœur d'un ardent enthousiasme. Le Seigneur, dans sa grâce, lui réservait encore cette épreuve pour lui ouvrir enfin les yeux sur l'état horrible du clergé catholique, et soi-disant chrétien, d'alors.

Luther se mit donc en route, à pied, avec un seul compagnon. Il traversa l'Allemagne, la Suisse, et put enfin réjouir ses regards au spectacle de la nature luxuriante qu'offrent les plaines d'Italie. Mais quelles déceptions l'attendaient ! Accueilli avec hospitalité dans un couvent de Bénédictins, il fut stupéfait de voir la splendeur qui régnait dans tout l'édifice. Il apprit avec non moins de surprise que le tiers des revenus de l'établissement — soit douze mille ducats — était affecté à la table des moines. Il ne fit pourtant aucune remarque à ce sujet ; mais quand, le vendredi, il vit servir, tout comme les autres jours, des viandes recherchées, il trouva assez de courage pour dire : « Ne savez-vous pas que l'Église et le pape interdisent de tels aliments ce jour-ci ? » Offensés par son franc-parler, ses hôtes cherchèrent à lui faire un mauvais parti ; mais, prévenu à temps par le portier, Luther put s'éloigner sans aventure fâcheuse.

Enfin, après un trajet long et pénible sous l'ardent soleil du midi, le jeune moine arriva en vue de Rome. Une émotion indicible étreignit son cœur et, se prosternant dans la poussière du chemin, il s'écria :

« O sainte Rome, je te salue ! » Il se doutait peu que Dieu allait l'employer comme un de ses instruments les plus actifs pour détruire la puissance satanique dont le siège se trouvait dans cette ville même.

Du reste, Luther ne tarda pas à perdre ses illusions. La corruption, le désordre, l'hypocrisie, tous les crimes, étaient si répandus à Rome, que son âme pieuse et candide en éprouva un profond dégoût. Il fut vivement scandalisé de voir le peu de cas que le clergé romain faisait des choses les plus sacrées à ses yeux. Un jour, pendant qu'il disait une messe, le prêtre qui officiait à côté de lui en débita sept. Une autre fois encore, comme il persistait à célébrer l'office avec le sérieux et la dignité que lui paraissait exiger un pareil acte, un prêtre lui dit à l'oreille : « Hâtez-vous donc ! N'avez-vous pas bientôt fini votre besogne ? »

Luther se flattait de l'espoir que, chez le haut clergé tout au moins, il trouverait une conduite et un langage mieux en rapport avec les fonctions ecclésiastiques. Hélas ! il n'en était rien. La mission dont il était investi le fit admettre à la table de plusieurs grands prélats : leur langage grossier, leur conversation impie, le remplirent d'indignation. Ils se vantaient de tromper les assistants, pendant les cérémonies religieuses, en récitant les formules latines autrement que ne le voulait la liturgie, et se moquaient de la crédulité de leurs auditeurs quand ceux-ci se prosternaient au cours des offices.

Le pauvre Luther semblait tombé dans un enfer d'iniquité. Il se sentait le cœur profondément ulcéré au spectacle de pareils scandales, mais cette épreuve lui était nécessaire. Le Seigneur jugeait bon de lui faire voir l'apostasie complète de l'Église professante dans la ville dont la réputation de sainteté se répandait dans l'univers entier. Il voulait lui en faire tou-

cher du doigt, pour ainsi dire, la hideuse idolâtrie, le convaincre qu'il n'y avait plus en elle rien de sain, depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, afin de le mieux armer pour la lutte qu'il l'appela à soutenir. Affranchi résolûment de son ancien attachement pour le catholicisme, Luther allait pouvoir l'attaquer en connaissance de cause.

Ce n'était pas seulement la corruption religieuse qui régnait à Rome. Tous les désordres y paraissaient tolérés, tandis qu'ailleurs on cherchait à les réprimer. Le meurtre s'y pratiquait couramment. Le trop célèbre César Borgia, ayant été jeté en prison pour des crimes sans nombre, devait subir la peine de mort. La veille du supplice, il feignit un profond repentir et demanda à voir un prêtre. On lui envoya un moine. Se trouvant seul avec lui dans sa cellule, Borgia l'assassina, revêtit ses habits et s'évada sous ce déguisement.

« La ville de Rome, » écrivit plus tard Luther, « est pleine de désordres et de meurtres, tandis que, dans d'autres endroits où l'on annonce la parole de Dieu en toute vérité et simplicité, nous voyons régner la paix et le bon ordre, sans que l'on ait à user des rigueurs de la loi. »

Cependant Luther jugeait bon de se soumettre encore à toutes les vaines pratiques prescrites par l'Église romaine pour la rémission des péchés. Un jour il se mit à gravir à genoux, lentement et avec peine, des degrés qu'on appelait l'Escalier de Pilate et qui, disait-on, avaient été transportés miraculeusement de Jérusalem à Rome. Tandis qu'il accomplissait cette œuvre qui passait pour très méritoire, il crut entendre ces mots retentir dans son cœur avec la violence d'un coup de tonnerre : « *Le juste vivra de foi.* » Il sauta sur ses pieds et s'enfuit en courant, honteux de la folie à laquelle il s'était livré.

Cette grande vérité l'accompagna pendant toute sa carrière, et chaque fois qu'il l'entendait mettre en doute, cela réveillait son ardeur et sa rude éloquence. « Je vois, » s'écriait-il, « que le diable, par le moyen de ses professeurs et de ses docteurs, cherche à ébranler cette affirmation fondamentale et qu'il ne veut pas renoncer à ses efforts. Eh bien ! moi, Martin Luther, un indigne évangéliste de notre Seigneur Jésus-Christ, je confesse que la foi seule, et non les œuvres, peut justifier le pécheur devant Dieu, et je déclare que, malgré tous les rois et empereurs, malgré le pape, malgré les cardinaux, évêques, prêtres, moines, nonnes, princes, nobles, et le monde tout entier, cette vérité demeurera inébranlable ; que ceux qui persisteront à s'y opposer seront consumés par les flammes de l'enfer. Tel est le vrai et pur Évangile, et telle est la confession que moi, Docteur Luther, je fais selon les lumières qui m'ont été accordées par le secours de l'Esprit de Dieu. »

Luther abrégea le plus qu'il put son séjour à Rome et rentra à Wittemberg, le cœur serré par tout ce qu'il avait eu sous les yeux. Plein de douleur et d'indignation en constatant l'infâme conduite de ceux auxquels, croyait-il, Dieu avait confié le gouvernement de l'Église, il tourna ses regards vers la source où, si souvent déjà, il avait puisé force et consolation, et se plongea toujours davantage dans la lecture de la vivante et permanente parole de Dieu.

(A suivre.)

Les Arabes de l'Oranie

A mes anciens élèves de l'École du dimanche de Montpellier

(Suite)

Le sommet de la dune voisine disparaît dans des tourbillons épais, et le sable qu'elle fournit est sans

cesse renouvelé par une égale quantité venant des montagnes voisines effritées par la sécheresse, de sorte qu'elle conserve toujours son même profil. Voilà la réalité; ce que l'on voyait de loin n'était qu'un effet de mirage s'évanouissant comme une ombre fugitive. En contemplant ce tableau, je pensais à ce que la parole de Dieu nous dit à propos des séductions du péché, de cet autre mirage trompeur que l'ennemi fait luire devant les yeux des pauvres pécheurs; je pensais aux tentations et aux convoitises qui engendrent la mort! (Jacq. I, 13-15.)

C'est pourtant dans cette ville que réside une garnison de 3000 hommes et une nombreuse population européenne. Combien j'aurais aimé parler à tous ces pauvres gens des sources d'eaux jaillissant jusqu'en la vie éternelle!

C'est de là que j'ai vu partir les caravanes vers les pays du sud, les *goums* ou reconnaissances militaires, les escortes des convois de vivres qui allaient s'enfoncer dans le pays des sables mouvants où la carte est si clairsemée de noms de villages, et où des pistes vaguement tracées peuvent être suivies pendant dix jours sans que l'on ait l'espoir de trouver une goutte d'eau! Les convois comptent plusieurs centaines de *méharis* ou chameaux de petite taille, et avancent lentement pour laisser aux bêtes la force d'arriver à destination. Il arrive souvent, surtout en ce moment, que les caravanes sont assaillies par des *harkas*, véritables troupes de pillards arabes, fortes de plusieurs milliers de nomades, qui tuent les hommes de l'escorte et ravissent le butin.

Mais revenons à nos Arabes que vous connaissez un peu mieux, maintenant que je vous ai décrit leur pays. La Bible dit au sujet d'Ismaël qu'il sera « un âne sauvage; » elle ajoute que « sa main sera contre tous, et que la main de tous sera contre lui, et qu'il

habitera à la vue de tous ses frères. » Combien cela est vrai aujourd'hui en ce qui concerne les Arabes ! Tels que l'âne sauvage, ils ne peuvent ni ne veulent s'appivoiser. Leur tempérament est toujours le même ; leurs habitudes aussi ; ils sont moins sociables que jamais. Là où ils sont les maîtres, ils ont tout assujéti à leur domination par le feu et par le sang. Autre part, ils subissent bien le joug étranger avec une résignation qui tient du fatalisme, et ce joug est bien dur à cause de leur caractère sauvage. En tout cas, l'on n'en fera jamais autre chose que des fils du désert, vaincus mais non soumis, et toujours exposés à voir la main de tous dirigée contre eux. Au contact du vainqueur, ils n'ont contracté que quelques vices de plus avec un peu plus de rancune, qui se traduit par des actes de sauvagerie quand leurs prêtres les excitent à la révolte.

Très religieux au sens extérieur, ils demeurent figés dans leur fanatisme. On peut voir tous les jours dans la campagne, au déclin du soleil, des groupes d'Arabes faisant leurs prières. Ils élèvent les bras vers le ciel, s'inclinent et se prosternent jusqu'en terre par gestes réguliers, et se relèvent plusieurs fois pour se prosterner de nouveau. Avant d'égrener leur chapelet, ils ôtent leurs sandales suivant la tradition biblique et font des ablutions multipliées. Cependant tout cela n'est que le mirage de la vraie piété, malgré ses formes poétiques.

La base de leurs croyances est diabolique. Le fondateur de leur religion, Mahomet, natif de la Mecque, ne connaissait, bien qu'il eût lu les Saintes Écritures, ni le Dieu vivant et vrai, ni son Fils, Jésus-Christ le Sauveur. Cependant le *Coran*, la Bible des Arabes, que ceux-ci lisent très assidûment, contient des passages empruntés aux Saintes Écritures et des soi-disant révélations que l'ange Gabriel

aurait faites à Mahomet dans le but de restaurer la vraie religion des temps primitifs. Le Coran est un livre diabolique, parce qu'il est mensonger et pousse au meurtre. La Parole nous dit que « le diable est le père du mensonge, menteur et meurtrier dès le commencement. » (Jean VIII, 44.) Sous le voile d'une séduction subtile, le Coran impose à ses adeptes une religion de haine et d'extermination. Le Coran est mensonger, parce que l'ange Gabriel ne pouvait, après que les Écritures ont été complétées (Colossiens 1, 25), faire de nouvelles révélations. Enfin, Mahomet ne veut qu'un Dieu unique dans l'univers. Il admet que Jésus est un grand prophète, mais il se place au-dessus de notre bien-aimé Sauveur. « Dieu, » dit-il, « Allah est Dieu, seul Dieu, et Mahomet est son prophète, » puis il ajoute : « Dieu n'engendre point et n'a pas été engendré, personne ne lui est semblable. » D'après lui, dire que Dieu a un Fils, c'est blasphémer, et les vrais croyants, les chrétiens, sont considérés comme des animaux impurs, comme des chiens.

C'est ainsi que Mahomet blasphème contre le Fils et sans s'en douter contre le Père, puisque le Seigneur Jésus a dit : « Celui qui n'honore pas le Fils, n'honore pas le Père qui l'a envoyé... » (Jean V, 23.)

Mahomet a plongé ainsi des millions d'âmes dans les ténèbres du plus noir fanatisme. Ainsi s'accomplit à travers les siècles la Parole écrite qui, après avoir fait connaître qu'Abraham fut enterré par « Isaac et Ismaël, ses fils, » ajoute : « Et après la mort d'Abraham, Dieu bénit Isaac, son fils. » La bénédiction divine reposait exclusivement sur le fils de la promesse. Quant à Ismaël, né selon la chair, il devait conserver, et sa race avec lui, le caractère de celui qui avait été « engendré pour la servitude. » (Galates III, 23-24.) Sans doute, il grandit sous la

protection de Dieu, mais sa mère lui prend une femme du pays d'Égypte (Genèse XXI, 21), et cette alliance le rejette définitivement vers le monde. Ismaël est devenu une grande nation qui a occupé d'immenses territoires et qui a eu des siècles de gloire ; la civilisation arabe a été merveilleuse ; les fils d'Ismaël et de l'Égyptienne ont prospéré dans le monde ; ils ont habité à la vue de tous leurs frères, mais la main de tous a été contre eux. Aujourd'hui, ils sont, en beaucoup d'endroits, réduits à la servitude.

La jalousie d'Agar contre Sara, d'Ismaël contre Isaac, se retrouve encore entre Arabes et Juifs. Les destinées des deux races portent l'empreinte des deux caractères, et là où ils habitent dans le même pays, comme en Algérie, on peut voir combien ils se méprisent les uns les autres. Entre le chemin de l'amour et celui de la haine, le cœur naturel n'a jamais su choisir le premier.

Le temple des Arabes s'appelle une *mosquée* ; leurs prêtres, des *marabouts*. On appelle aussi *marabouts*, des tombeaux carrés surmontés d'une coupole ovale peinte à la chaux, qui se détachent en blanc sur les monticules, et où les nomades viennent faire leurs dévotions. Ces petits monuments contiennent les restes vénérés de marabouts célèbres. Ils m'ont rappelé ce que le Seigneur Jésus disait, en Matthieu XXIII, 27, à propos des « sépulcres blanchis. »

Les prêtres musulmans exercent une terrible domination sur leurs fidèles. Ceux-ci leur confessent ouvertement tous leurs méfaits, même lorsqu'ils méritent la mort : « J'ai tué, j'ai menti, j'ai volé... » Mais en dehors de leurs prêtres, personne ne peut leur arracher un aveu. Ils mentent sans en avoir la conscience reprise.

(A suivre.)

Reconnaissance

Un jour, je m'en souviens, c'était dans mon enfance,
 Je paissais mon troupeau sur un coteau riant ;
 Là, le fraisier croissait partout en abondance,
 Et sous ses fruits pourprés, on le voyait pliant.

C'était un bel aspect, surtout pour le jeune âge,
 La fraise est un trésor aux yeux de tout berger ;
 Car rien n'embellit mieux pour lui le pâturage
 Que lorsqu'il voit aux fleurs ce fruit se mélanger.

Soudain, tout près de moi, parut dans la clairière
 Un tout jeune garçon, doux et blond, frais et beau ;
 Mais son extérieur annonçait la misère ;
 Ses vêtements usés n'étaient plus qu'un lambeau.

En voyant ce parterre, attrayant, magnifique,
 Il battit des deux mains, — son cœur battait aussi !
 Puis, levant vers le ciel son regard angélique,
 Heureux, il s'écria : « Merci ! bon Dieu, merci ! »

Et vous, jeunes amis, qui vivez dans l'aisance,
 Avez-vous vers le ciel, parfois vos yeux levés ?
 Avez-vous éprouvé cette reconnaissance
 Envers l'Auteur béni des biens que vous avez ?

Lorsque de bons parents vous entourent sans cesse,
 Pour conduire vos pas loin du chemin glissant ;
 Vous témoignant toujours leur amour, leur tendresse,
 Avez-vous en retour un cœur reconnaissant ?

Et lorsque, auprès du feu, quand la table est dressée,
 Une mère s'empresse à combler vos besoins,
 Je vous demande encore : Avez-vous la pensée
 De lui dire : « Merci ! merci pour tes bons soins » ?

Je sais que plus l'enfant s'abreuve de délices,
 Quand il peut à son gré satisfaire ses vœux,
 Je sais que plus son cœur assouvit ses caprices,
 Et plus il est ingrat, et moins il est heureux.

H. M.

Questions pour le mois d'avril

1^o Combien d'années Ézéchias vécut-il après sa guérison ?

2^o Pourquoi et en quelle occasion Dieu abandonna-t-il Ézéchias ?

3^o Quand s'accomplit la prophétie contenue en Ésaïe XXXIX, 5-7 ?

4^o Qu'est-ce que les hommes doivent voir chez les enfants de Dieu ? (Matthieu.)

5^o Combien de rois de Juda recherchèrent l'Éternel ?

6^o Combien de rois de Juda entraînèrent le peuple loin de l'Éternel ? Indiquez dans chaque cas le châtiment infligé par Dieu, soit au royaume, soit au roi lui-même.

7^o Expliquez Ésaïe XXXVIII, 16, par un ou deux passages du Nouveau Testament.

8^o Illustrez les quatre parties d'Ésaïe XXXVIII, 17, par des passages du Nouveau Testament.

Réponses aux questions du mois de mars

1^o 2 Rois XVIII-XX ; 2 Chroniques XXIX-XXXII ; Ésaïe XXXVI-XXXIX.

2^o Nombres XXI, 5-9.

3^o Jean III, 14.

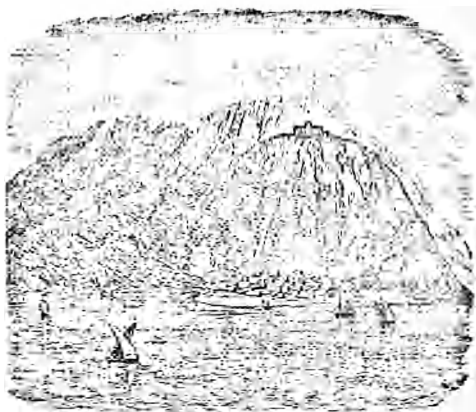
4^o 2 Rois XIX, 15-19 ; 2 Chroniques XXXII, 25 ; Ésaïe XXXVIII, 2-3.

5^o Matthieu XXVI, 41 ; Jean XVI, 24 ; Romains XII, 12 ; Éphésiens VI, 18 ; Colossiens IV, 2, etc.

6^o Jacques I, 6-7 ; IV, 2-3.

7^o Jean XV, 7 ; Jean XVI, 23 ; 1 Jean V, 14-15.

8^o 1 Jean I, 9 ; Psaume XXXII, 8 ; Psaume XCI, 4.



MONT CARMEL.

« J'élève mes yeux vers les montagnes. »

(Suite de la page 64.)

Les montagnes de la Palestine sont très différentes de celles dont nous venons de tenter la description, mais elles sont bien plus intéressantes encore, puisqu'elles occupent une grande place dans la Bible, le livre de Dieu. Aussi pensons-nous être utiles à nos jeunes lecteurs en leur rappelant à grands traits ce que l'Écriture nous dit à ce sujet.

La Palestine est une contrée très accidentée, quoique ne présentant qu'un seul sommet qui dépasse une hauteur de mille mètres. Mais au nord de la Terre promise et en formant comme la frontière naturelle, s'élève un long rempart de montagnes escarpées, dont aucune pointe saillante ne domine la

crête uniforme. C'est le *Liban*. Son versant occidental s'incline doucement vers la mer, tandis que le versant oriental, fort raide, conduit en deux heures, par une pente rapide, dans une vallée qui sépare le Liban de l'*Anti-Liban*. Cette dernière chaîne, parallèle au vrai Liban, se prolonge plus au midi que celui-ci; son sommet principal, situé près de son extrémité sud, appartient déjà à la Palestine. Solitaire et couvert de neiges éternelles, l'*Hermon*, souvent mentionné dans l'Écriture, s'élève à une hauteur de plus de trois mille mètres au-dessus du niveau de la mer. Cette montagne formait la limite nord du pays conquis par Moïse. (Deutéronome III, 8.) Quant au Liban lui-même, vous savez tous qu'il était renommé pour son vin (Osée XIV, 7), et surtout pour les cèdres majestueux qui croissaient sur ses pentes. « Un cèdre du Liban, beau par sa ramure, et touffu, donnant de l'ombre, et de haute taille, et sa cime était au milieu des rameaux feuillus. » (Ézéchiel XXXI, 3.) Le bois du cèdre est incorruptible, sauf à l'humidité; il est beau, solide, sans nœuds, d'un brun rayé de rouge, et odoriférant comme toutes les autres portions de l'arbre. Pour tous ces avantages, le cèdre est recherché comme bois de construction. Lorsque Salomon voulut bâtir un temple à l'Éternel, il s'entendit avec Hiram, roi de Tyr, afin que celui-ci fit abattre dans les forêts du Liban, par des bûcherons sidoniens, le bois de cèdre nécessaire à l'édifice sacré. Ce bois, à cause des difficultés de transport par terre, devait être descendu de la montagne jusqu'à la Méditerranée et amené sur des radeaux jusqu'à Japho. De là, il pouvait facilement être monté à Jérusalem. (2 Chroniques II.)

Les cèdres tendent à diminuer de jour en jour sur les flancs du Liban. Il n'en reste qu'une petite forêt dont, il y a quelques années, un missionnaire fit le

tour en quinze minutes. Les vieux troncs sont souvent déchirés en trois ou quatre divisions bien marquées dont chacune est égale à la circonférence d'un de nos chênes les plus vénérables.

Quant aux montagnes de la Palestine proprement dites, nous pouvons les diviser en trois groupes : a) montagnes de la Galilée ; b) montagnes de la Samarie ; c) montagnes de la Judée — qui toutes se rattachent au Liban. Ces divisions, plutôt politiques que géographiques, laissent dans l'ombre quantité de chaînons secondaires, cachant dans leurs replis de fertiles et riantes vallées.

La première et la plus septentrionale de ces chaînes, s'étend jusqu'à la grande plaine d'Esdraëlon, appelée dans l'Écriture, vallée de Méguido ou de Jizréel, et où les Israélites livrèrent leurs plus sanglantes batailles. Le sommet le plus important des monts de Galilée est le *Thabor*. C'est sur cette montagne que Barak rassembla dix mille hommes de Nephthali et de Zabulon, et c'est de là qu'il descendit avec ses vaillants guerriers pour mettre en fuite Siséra, ses chars de fer et tout le peuple qui était avec lui. Les flancs uniformes et rapides du Thabor sont, grâce à d'abondantes rosées, fertiles jusqu'au sommet et couverts de bois de chênes, de térébinthes, de caroubiers verdoyants ; le gazon touffu qui tapisse le sol est fleuri de cyclamens aux délicates corolles rougeâtres. Tous les voyageurs s'accordent dans les éloges qu'ils font de son aspect enchanteur et de la magnificence du spectacle que l'on découvre de son sommet. Sa majesté était proverbiale, et il en est parlé à diverses reprises dans l'Ancien Testament. (Jérémie XLVI, 18 ; Psaume LXXXIX, 12.) Mais aucun passage de l'Écriture ne vient confirmer la tradition qui veut voir dans le Thabor, la « sainte montagne » sur laquelle le Seigneur Jésus fut transfiguré en présence de trois de ses disciples.

Les montagnes de la Samarie s'étendent au sud de la plaine d'Ésdrælon et se prolongent sans interruption jusqu'à celles de la Judée. Un chaînon s'en détache et, se dirigeant vers le nord-ouest, se prolonge jusqu'à la mer où il se termine par un promontoire boisé d'une grande beauté. C'est le *Carmel*, « la vigne de l'Éternel. » Les eaux y sont abondantes, l'air y est sain, toute espèce de culture y prospère. Dans la région supérieure croissent des pins et des chênes, plus bas des oliviers et des lauriers. (Ésaïe XXXV, 2.) Du point culminant on jouit d'une vue magnifique et fort étendue sur tout le littoral et sur la Méditerranée. C'est au pied du Carmel, vers le nord, que coule le torrent du *Kison*, au bord duquel Élie égorga les quatre cent cinquante prophètes de Baal après les avoir confondus devant l'autel du vrai Dieu, élevé au sommet de la montagne. Puis remontant au point d'où ses yeux pouvaient parcourir la vaste étendue de la mer, il attendit que l'Éternel fit monter à l'occident le nuage précurseur de la pluie, si ardemment désirée depuis trois ans et demi. C'est aussi probablement sur le Carmel que les messagers d'Achazia, le roi impie, trouvèrent le prophète, et d'où il appela sur eux le feu du ciel. (2 Rois I.) Élisée fit aussi du Carmel sa demeure, après que son maître eut été enlevé d'avec lui. (2 Rois II, 25; IV, 25.)

Si nous revenons au sud-est, dans la direction du Jourdain, nous trouvons les monts de *Guilboa*, qui ne sont de fait qu'une suite de collines ou d'ondulations de terrain, n'atteignant guère plus de cinq à six cents mètres d'élévation. Ici les Israélites, commandés par Saül, essuyèrent une sanglante défaite de la part des Philistins; le roi, que l'Éternel avait abandonné, et ses trois fils, tombèrent pour ne plus se relever. « Montagnes de Guilboa, » s'écrie David

dans sa complainte, « qu'il n'y ait pas de rosée, pas de pluie sur vous, ni des champs d'offrande; car là fut jeté comme une chose souillée le bouclier des hommes forts. »

(*A suivre.*)

Histoire du royaume de Juda

RÈGNES DE MANASSÉ ET D'AMON

(2 Rois XXI; 2 Chroniques XXXIII)

LA MÈRE. — Avec le règne de Manassé, fils d'Ézéchias, s'ouvre de nouveau une triste page de l'histoire du royaume de Juda. Ce jeune roi — il monta sur le trône à l'âge de douze ans — « fit ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel. »

SOPHIE. — C'est bien étonnant de voir que Manassé n'ait pas marché sur les traces de son père; d'où cela peut-il venir?

LA MÈRE. — Ézéchias, nous pouvons le penser, enseigna certainement la crainte de l'Éternel à ses enfants, selon ce qu'il dit lui-même : « Le père enseignera aux fils la vérité (1); » mais Manassé était encore jeune lorsque son père mourut, et il est probable qu'il ne se trouva personne dans son entourage pour continuer à diriger ses pas dans le chemin du bien.

SOPHIE — Dans ce cas, Manassé était moins responsable que bien d'autres, n'est-ce pas, maman?

LA MÈRE. — Manassé n'était pas excusable du tout en suivant le chemin qu'il avait choisi, cédant ainsi aux dispositions mauvaises de son cœur. A son âge déjà, le jeune homme, élevé selon les enseignements de l'Écriture, sait parfaitement que le mal, sous quelque forme qu'il se présente, déplaît

(1) Ésaïe XXXVIII, 19.

souverainement à Dieu qui est saint et juste. Il est toujours responsable de prêter attention aux choses qui lui ont été enseignées par ses parents (1). Cependant Dieu tient compte des circonstances défavorables dans lesquelles nous pouvons nous trouver, donnant ainsi à connaître sa longue patience et sa miséricorde; et c'est ce qui eut lieu pour Manassé.

SOPHIE. — Comment l'Éternel montra-t-il sa grâce à l'égard de Manassé?

LA MÈRE. — Dieu ne veut pas la mort du méchant, mais au contraire qu'il se tourne vers Lui et qu'il vive (2). C'est pourquoi il envoya au jeune roi des prophètes qui l'avertirent — ainsi que le peuple — lui rappelant la loi qu'il avait abandonnée, de même que les conséquences de la désobéissance; mais, hélas! Manassé ne les écouta pas, et le peuple, qui agissait ordinairement sous l'influence du roi, fut entraîné « à faire le mal plus que les nations que l'Éternel avait détruites devant les fils d'Israël. »

SOPHIE. — C'est affligeant de voir jusqu'où peut tomber le fils d'un homme pieux, pour n'avoir pas écouté la voix de l'Éternel!

LA MÈRE. — Certainement, et c'est un solennel avertissement pour les enfants de parents croyants qui auraient la disposition de se détourner des enseignements de la Parole qu'ils reçoivent de diverses manières, par la raison que l'instruction selon la vérité bride leur volonté et juge leurs convoitises. Ils oublient certainement, en cherchant à se soustraire à l'enseignement divin, que « les répréhensions de la discipline sont le chemin de la vie (3). » Manassé subit les amères conséquences de ses voies.

SOPHIE. — Quel châtement l'atteignit donc?

(1) Voir les neuf premiers chapitres des Proverbes.

(2) Ézéchiel XVIII, 23, 32

(3) Proverbes VI, 23.

LA MÈRE. — Tu n'ignores pas, mon enfant, que la pensée de Dieu est de nous bénir (1) ; et tu sais aussi que, pour le croyant, la bénédiction ne se trouve que dans le chemin de l'obéissance à la volonté de Dieu. Pour l'homme inconverti, le bonheur est dans la voie de la repentance, du jugement lui-même (2). Si l'on refuse d'écouter ses appels, Dieu a un autre moyen à disposition pour parler à la conscience. C'est le châtiment ! Tu connais ces paroles du Seigneur à l'assemblée à Laodicée : « Je reprends et je châtie tous ceux que j'aime ; aie donc du zèle et repens-toi (3). » L'Éternel se servit d'un terrible châtiment pour disposer Manassé à juger sa conduite et revenir à Lui. « Il fit venir contre eux les chefs de l'armée du roi d'Assyrie, et ils prirent Manassé dans des ceps, et le lièrent avec des chaînes d'airain et l'emmenèrent à Babylone. »

SOPHIE. — Quel terrible châtiment, en effet ! Mais qu'étaient-ce que ces « ceps, » dans lesquels Manassé lut pris ?

LA MÈRE. — C'étaient des entraves dans lesquelles on serrait les pieds des prisonniers, afin qu'ils ne pussent pas s'enfuir. Salomon avait dit de celui qui se laisse entraîner au mal : « Il est allé aussitôt comme le bœuf va à la boucherie et comme les ceps servent à l'instruction du fou (4). » — « Le fou, » ou l'homme dépourvu de sens, désigne celui qui n'écoute pas la Parole, mais qui suit les penchants de son mauvais cœur.

SOPHIE. — Manassé mourut-il sans avoir jugé ses voies devant l'Éternel ?

LA MÈRE. — Non, heureusement, mon enfant ; l'affliction porta ses fruits Manassé, qui avait fermé

(1) Jérémie XXIX, 11. — (2) Luc XV, 21-24. — (3) Apocalypse III, 19. — (4) Proverbes VII, 22.

l'oreille à la voix des prophètes, écoute, maintenant qu'il est dans la détresse, la voix du châtiment : « Dans sa détresse, » est-il dit, « il implora l'Éternel, son Dieu, et s'humilia beaucoup devant le Dieu de ses pères et le pria, et l'Éternel se laissa fléchir par lui et écouta sa supplication. »

SOPHIE. — Combien cela est beau et touchant ! Il est bien Celui dont il est dit : « Dieu, miséricordieux et faisant grâce, lent à la colère et grand en bonté et en vérité... pardonnant l'iniquité, la transgression et le péché (1)... »

LA MÈRE. — En effet. Dès que le pécheur a confessé ses fautes, il expérimente ce qu'exprime le psalmiste, disant : « Tu as pardonné l'iniquité de mon péché (2). » C'est la première bénédiction accordée au pécheur repentant (3) ; celle qui suit, non moins précieuse, est la vraie connaissance de Dieu (4). A la suite de sa repentance et de sa restauration, « Manassé reconnut ainsi que c'est l'Éternel qui est Dieu. »

SOPHIE. — De quelle manière Dieu exauça-t-il la prière de Manassé, après lui avoir fait jouir de son pardon ?

LA MÈRE. — L'Éternel le ramena à Jérusalem dans son royaume. Aussitôt Manassé supprima le culte des faux dieux et rétablit celui de l'Éternel. Il fortifia aussi Jérusalem et les villes de Juda, puis il mourut après un règne de cinquante-cinq ans.

SOPHIE. — Quelle immense grâce Dieu accorda ainsi à Manassé !

LA MÈRE. — En effet, Sophie, et tu vois par quel chemin douloureux Dieu dut le faire passer. Manassé ne pensait guère que c'était pour lui le chemin de la bénédiction. Une chose me frappe dans l'histoire

(1) Exode XXXIV, 6-7. — (2) Psaume XXXII, 5. —

(3) Psaume CIII, 4-5. — (4) Exode XVIII, 11 ; 2 Rois V, 15.

de ce roi ; c'est que tous ses actes, le bien et le mal, furent consignés dans un livre, après sa mort. A quoi cela te fait-il penser, Sophie ?

SOPHIE. — Aux livres qui s'ouvriront devant le grand trône blanc, où la vie tout entière de ceux qui y comparaitront se trouve inscrite.

LA MÈRE. — Oui, et combien c'est solennel ! J'ai entendu parler d'un petit garçon qui était persuadé que tout ce qu'il faisait sur la terre était inscrit dans le ciel. Par conséquent, quel bonheur que de jouir présentement du pardon des péchés, grâce au sacrifice de Christ ! Dieu peut dire des croyants, jeunes ou âgés : « Je ne me souviendrai plus jamais de leurs péchés, ni de leurs iniquités (1). » Pour Dieu le temps n'efface rien : c'est certain, les hommes rendront compte de toutes les paroles oiseuses qu'ils auront dites (2). Combien cela devrait pousser les pécheurs à la repentance ! Je désire, mon enfant, que tu retiennes soigneusement ceci : c'est que le péché une fois commis est un fait humiliant faisant partie de notre histoire ici-bas, malgré la jouissance d'un pardon parfait et assuré. Cela est bien propre à nous tenir dans l'humilité et à nous faire apprécier la grâce dont nous sommes les objets. Nous voyons, par exemple, que l'apôtre Paul, qui certes jouissait au plus haut degré du pardon de ses péchés, s'est souvenu toujours avec douleur d'avoir persécuté l'Assemblée avant sa conversion (3).

SOPHIE. — J'espère ne pas oublier ce que tu viens de me dire, afin que je sois rendue plus sérieuse à l'égard du mal, qui nous enveloppe si facilement, pour ne pas déshonorer le Seigneur.

LA MÈRE. — Puisque nous en avons encore le temps, je te dirai que le roi Amon, le fils et le suc-

(1) Hébreux X, 17. — (2) Matthieu XII, 36. — (3) 1 Corinthiens XV, 9 ; Galates I, 13-14 ; 1 Timothée I, 13-15.

cesseur de Manassé, ne tint malheureusement aucun compte du grand événement qui fit époque dans la vie de son père. La parole de Dieu nous dit peu de chose du court règne d'Amon, et le peu que nous en savons est triste : « Il fit ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel, et ne s'humilia point comme son père l'avait fait. » Au contraire, il est dit qu'il multiplia son péché. Au bout de deux ans, ses serviteurs conspirèrent contre lui et le mirent à mort. Mais le peuple fit mourir les meurtriers et établit à sa place Josias son fils, qui, contrairement à ce qu'avait fait son père, marcha droitement devant l'Éternel.

Le noble Ézéchias fait place à Manassé
Comme roi de Juda Ce successeur indigne
De son père fidèle oubliant le passé,
Constamment fait le mal d'une manière insigne.

Il laisse l'Éternel pour servir les faux dieux,
Élève des autels même au milieu du temple,
Abandonne la loi, rebâtit les hauts lieux ;
Et le peuple, au complet, imite son exemple.

L'Éternel, qu'il méprise avec malignité,
Ne veut pas accomplir la suprême justice,
Mais le fait avertir avec solennité...

— Dieu ne veut pas sa mort, mais qu'il se convertisse !

Manassé s'endurcit ; il ne veut pas plier,
Pour le gagner encor l'Éternel lui renvoie
Un messenger royal, afin de le lier...

— Jugera-t-il enfin sa criminelle voie ?

Captif à l'étranger, Manassé pense à Dieu :
Au sein de la détresse il pleure, il s'humilie,
Supplie avec ferveur, tourné vers le saint lieu .

— Dieu touché lui répond... et soudain le délîe.

Rappelé de l'exil, Manassé converti
 Remonte sur le trône, avec reconnaissance.
 Il ramène à son Dieu le peuple perversi,
 Détruit tous les faux dieux, avec zèle et puissance,

Et remet en état l'autel de l'Éternel
 Pour y sacrifier. Heureux devant sa face,
 Il publie ardemment et d'un ton solennel
 Le bon plaisir de Dieu, *celui de faire grâce!*



Les Arabes de l'Oranie

(Suite et fin)

La femme, chez les Arabes, est considérée comme un être inférieur. Là encore se retrouve l'horrible caractère du Coran, qui donne au mari une autorité presque illimitée sur sa femme. Celle-ci est toujours enfermée dans son gourbi et chargée des travaux les plus pénibles. Si elle doit sortir, elle est toujours accompagnée et doit se voiler la face. Les mauresques de l'Oranie ne sortent que drapées de la tête aux pieds dans des linceuls blancs. Elles ressemblent à des fantômes. De temps à autre, elles entr'ouvrent le drap croisé sur leur visage pour pouvoir se conduire, mais elles le referment aussitôt.

Malgré tout, ces pauvres Arabes sont à plaindre. Un de nos chers frères, depuis peu avec le Seigneur, a écrit dans un ouvrage que vous connaissez, *l'Église ou l'Assemblée*, les lignes qui suivent :

« C'est une chose très rare pour un mahométan de devenir chrétien, tandis que des millions de païens croient en Jésus pour le salut. Quel accord peut-il y avoir entre un mahométan et un vrai chrétien, si ce n'est que celui-ci priera pour l'autre, afin que Dieu l'éclaire? Rendons grâces à Dieu, qui s'est

fait connaître à nous par son Fils, en qui sont venues la grâce et la vérité, et prions pour les mahométans, aussi bien que pour les pauvres païens, et pour les ouvriers du Seigneur, qui travaillent chez les uns et chez les autres... »

Je désire, chers enfants, en terminant, que vous considériez combien est privilégiée votre position. Vous avez entre vos mains la vivante et permanente parole de Dieu ; vos parents vous enseignent à trouver en elle le moyen par lequel vous pouvez être sauvés. Bien plus, même dans vos pays, où la chrétienté est admise, des multitudes d'âmes ignorent la valeur de ce précieux trésor qui demeure jusqu'en la vie éternelle. Venez à Jésus, le Sauveur ; à Celui qui est le chemin, la vérité et la vie ; venez à Jésus en confessant vos péchés ; croyez en Lui, et vous serez sauvés ! Puis, priez pour ces multitudes qui périssent, aussi bien en Europe qu'au désert ; priez pour ces Arabes aveugles et fanatiques, car, après tout, la croix a été dressée à leur intention, comme en faveur de l'Éthiopien de la cour de Candace et comme pour votre salut. « Dieu veut que tous les hommes soient sauvés. » (1 Timothée II, 4.) Priez pour nous, afin que le Seigneur nous accorde d'être, dans nos relations avec eux, des témoins fidèles de Christ. Priez avec foi et confiance, et vous serez ainsi, dans votre humble sphère, utiles à la cause de l'Évangile.

Votre vieil ami,

J. CAULET.

L'asile et la demeure

(Psaumes XXXII, 7 ; XC, 1 ; XCI, 1-4.)

L'Asile

« Tu es mon asile, » dit le psalmiste au Psaume XXXII. Vous savez tous ce que c'est qu'un asile. C'est

un lieu de refuge quelconque, n'est-ce pas ? Le mot a une signification particulière en grec, d'où il dérive ; il veut dire : « d'où l'on ne peut être enlevé ; » et désignait un lieu établi pour servir de refuge aux débiteurs et aux criminels. Il y a donc dans le mot l'idée d'éviter un danger auquel on se trouve exposé. Le danger, vous le connaissez pour en avoir entendu parler maintes fois : c'est le jugement de Dieu. Vous êtes solennellement invités à y penser, tout jeunes que vous soyez, parce que vous vous trouvez, par nature, placés sur le chemin qui y conduit. Le monde qui semble vous sourire voudrait vous le faire oublier, mais l'avertissement divin se fait entendre. Écoutez-le : « Réjouis-toi, jeune homme, dans la jeunesse, et que ton cœur te rende heureux aux jours de ton adolescence, et marche dans les voies de ton cœur et selon les regards de tes yeux ; mais sache que pour toutes ces choses Dieu t'amènera en jugement. » (Écclésiaste XI, 9.)

Pourquoi une chose aussi terrible est-elle réservée « à tous, » jeunes ou âgés ? (Hébreux IX, 27.) Vous répondez : « Nous sommes pécheurs les uns et les autres. » En effet, nous le sommes, hélas ! par nature et par profession. Combien souvent, n'est-il pas vrai ? vous avez offensé Dieu par vos désobéissances et de tant d'autres manières ; et vous avez oublié où aboutit le chemin que vous suivez. Pourquoi y a-t-il si peu d'anxiété, chez les jeunes gens maintenant, au sujet de leur état et de l'avenir si redoutable qui est devant eux ? On en est affligé. Comment vos cœurs, jeunes amis, peuvent-ils continuer à être indifférents à ces solennelles réalités, laissant ainsi de côté ce que Dieu déclare d'une manière si positive dans la Parole de vérité ? Si tel est votre cas, nous vous supplions avec affection de prêter une sérieuse attention à ces choses pendant

que le temps est favorable. Croyez ce que Dieu dit ; ne raisonnez pas. Alors vous ne pourrez avoir aucun repos avant de savoir que vous êtes en sécurité, dans un asile assuré. La question se posera pressante : « Par quel moyen pourrai-je être sûrement garanti ? » N'y aurait-il qu'une âme qui fût dans ce cas, nous lui dirions, avec un ancien chrétien : « Veux-tu fuir la colère de Dieu ? Jette-toi dans ses bras. » Le psalmiste a trouvé « son asile » dans le Dieu qu'il avait offensé et vers lequel il s'est tourné repentant. Simon Pierre, effrayé de la découverte qu'il a faite d'être un homme pécheur, l'a trouvé aux genoux du Seigneur (Luc V, 1-11), de Celui « qui est établi de Dieu juge des vivants et des morts. » (Actes X, 42.)

Lui-même est donc l'unique moyen de salut pour le pauvre pécheur. Écoutez les paroles de l'Écriture à ce sujet : « Il n'y a de salut en aucun autre (qu'en Jésus) ; car aussi il n'y a point d'autre nom sous le ciel, qui soit donné parmi les hommes, par lequel il nous faille être sauvés. » (Actes IV, 12.) Voilà donc l'unique et sûr asile offert au pécheur repentant ; mais il faut s'y trouver pour être en sûreté. Plusieurs le connaissent, sans doute, pour en avoir entendu parler souvent, à l'école du dimanche ou ailleurs ; mais cela ne suffit pas. C'est connaître « l'asile » seulement du dehors, pour ainsi dire, comme vous pourriez connaître la porte d'entrée d'une maison, sans en avoir franchi le seuil. Il faut, pour être en sécurité, se trouver soi-même dedans, et c'est ce qui a lieu quand on a cru au Seigneur Jésus. Écoutez encore ces précieuses paroles : « Tous les prophètes lui rendent témoignage, que, par son nom, quiconque croit en lui reçoit la rémission des péchés. » (Actes X, 43.) Sécurité parfaite et heureuse, certitude de salut, telle est la part du croyant

maintenant, grâce au juge qui est venu personnellement prendre la place du coupable sous le jugement. (Lisez Luc XXII, 40-41.) Il a pleinement satisfait à la justice divine, il a fait la propitiation et a porté en son corps, sur le bois, les nombreux péchés de tous ceux qui croient en Lui.

Y croyez-vous? Quel bonheur pour vous et quelle sécurité! On aurait pu, pour une raison ou pour l'autre, arracher le débiteur ou le meurtrier à son asile; mais la justice étant satisfaite, le croyant, justice de Dieu en Christ, se trouve divinement garanti. Je souhaite, de tout cœur, que ce soit votre part, lecteur de ces lignes. Alors vous pourrez vous écrier aussi d'un cœur débordant de joie, en vous adressant au Seigneur. « Tu es mon asile; tu me gardes de détresse, tu m'entoures des chants de triomphe de la délivrance. » (Psaume XXXII, 7.) Vous pourrez dire encore :

En toi, Seigneur ! je suis tranquille ;
Je connais ton cœur tendre et bon.
Ce cœur fidèle est « mon asile, »
Ton sang précieux ma rançon.

Voici maintenant mon histoire que nous intitulerons :

*Le chalet de la Combe
ou un asile sur la montagne.*

C'était le 21 décembre 189... Trois pères de familles de notre village traversèrent la montagne qui nous sépare d'une petite vallée, pour aller à un ensevelissement. Le temps était beau au départ, malgré la neige qui recouvrait le sol. Mais pour revenir ce fut bien différent. Un vent assez fort et la neige qui recommençait à tomber firent que l'un d'eux proposa à ses compagnons de rentrer par le train; mais l'oncle persuada à ses neveux de reprendre le

chemin par lequel ils étaient venus. Il était déjà nuit lorsqu'ils gravirent le flanc opposé de la montagne ; malgré cela, et étant plus ou moins abrités dans la forêt, ils atteignirent, sans trop de peine, le sommet et arrivèrent dans le voisinage du Creux du Van, près du « dos d'âne. »

Là, à découvert, la scène était inquiétante. La nuit devenait de plus en plus sombre et le vent, qui était d'une violence extrême, leur fouettait le visage, ce qui les empêchait encore de se diriger. Ils eurent cependant l'heureuse idée de s'orienter, avant de se remettre en marche. Mais quel début ! Le froid était glacial et un brouillard intense ajoutait encore à l'obscurité. Néanmoins ils avançaient toujours, quoique avec difficulté, en pensant que chaque pas les rapprochait du but. Hélas ! il n'en était rien : la pauvre caravane se retrouve... à son point de départ, découragée de son insuccès. On s'oriente de nouveau le mieux possible et l'on recommence le trajet. Cette fois ils espèrent cheminer du bon côté. Ils marchent courageusement.

Au bout d'un certain temps, voici un obstacle qu'ils heurtent ensemble de leurs pieds. Que serait-ce ? Probablement une clôture en pierres qui sert à séparer les pâturages. Ils font flamber une allumette pour s'assurer de la chose et que voient-ils ? Oh ! horreur ! A quelques pas au-devant d'eux, ils découvrent... le vide, un formidable gouffre, dont ils ne sont séparés que par l'obstacle qu'ils venaient de rencontrer et qui était tout simplement le mur d'enceinte du colossal amphithéâtre naturel du Creux du Van. Grande fut leur émotion et aussi leur reconnaissance envers Celui qui venait de les préserver d'une façon si merveilleuse. Ils avaient la preuve palpable que Dieu, dans sa bonté, veillait sur eux ; et ils purent avec confiance se remettre à ses soins,

Avec un nouveau courage que donne la foi, ils reprennent leur marche, comptant sur la protection du Seigneur. Rien dans le paysage n'était de nature à les diriger. Ils cheminaient bras dessus, bras dessous, pour se soutenir mutuellement et se réchauffer quelque peu, montant et descendant comme un navire sur une mer en furie, et le corps à demi enseveli dans la neige glacée. Ils sont à bout de forces, le courage va leur manquer. Un sapin qu'ils rencontrent sur leur chemin leur offre un abri momentané. Là, ils se resaisissent quelque peu ; leurs pensées vont aux leurs, aussi dans la détresse : ils les recommandent à leur commun Seigneur et Sauveur auquel ils s'adressent de nouveau, afin d'être soutenus et dirigés.

Mais il ne s'agit pas de prolonger la halte, car le froid les engourdirait inévitablement. Ils le sentent et reprennent leur course en se dirigeant droit devant eux, s'en remettant à Celui qu'ils viennent d'invoquer pour être conduits. Ils ne savent où ils sont, car ils sont complètement perdus, continuant à franchir les élévations et les « combes » dont la montagne est parsemée. Vous figurez-vous la situation de ces trois pauvres voyageurs durant cette terrible et longue nuit ? L'anxiété était dans tous les cœurs à leur sujet ; mais combien peu on se doutait du sort de ces infortunés qui avaient la mort devant eux à chaque instant ! Par surcroît de malheur, l'oncle, épuisé de fatigue, voulut qu'on l'abandonnât ; mais ses deux compagnons, comprenant que c'était l'exposer directement à la mort, redoublèrent de zèle pour l'engager à marcher encore.

L'angoisse devenait poignante, parce que le doute commençait à s'y mêler. Le secours viendrait-il en effet, comme ils l'avaient espéré, ou bien allaient-ils succomber sur ces hauteurs désertes et glacées où,

peu de mois auparavant, avait retenti le tintement joyeux des clochettes du bétail au pâturage, et où ils avaient travaillé eux-mêmes à récolter du foin? Quelqu'un a dit : « L'extrémité de l'homme est souvent l'opportunité de Dieu. » Ils allaient heureusement en faire l'expérience sans tarder. L'un des neveux se détacha du groupe pour aller dans la direction d'une place qui paraissait encore plus sombre que les ténèbres environnantes. Qu'était-ce pourtant? Peut-être un énorme buisson, ou un rocher... Encore quelque pas et il avance la main en tâtonnant et que touche-t-il?... Le mur d'une habitation. Oh ! bonheur inouï ! Dieu les avait conduits vers le seul asile qu'il y eût dans ces parages, pour échapper au danger. C'est un pauvre chalet abandonné qui leur ouvre sa porte. Ils en franchissent promptement le seuil avec des cœurs pleins de reconnaissance; ils sont maintenant sauvés et garantis de la tourmente. Pour se réchauffer et sécher leurs vêtements, ils font du feu avec des copeaux trouvés dans la maison, comme si la chose avait été préparée à leur intention. Faute d'eau ils se servent de neige fondue pour étancher leur soif, et ils dégèlent quelques croûtes de pain à la chaleur du foyer, heureux d'avoir échappé au terrible danger qui les menaçait. Qui dira ce qui se passait dans leurs cœurs à ce moment-là, et durant le reste de la nuit? Ils demeurèrent dans leur retraite jusqu'au point du jour, sans même savoir où ils se trouvaient, tellement ils étaient désorientés. Combien ils apprécierent ce vieux chalet, et quel précieux souvenir y reste attaché pour eux ! Ils ne peuvent assurément revoir « le chalet de la Combe, » c'était son nom, sans émotion et reconnaissance, car ils lui doivent, par l'intervention miséricordieuse du Seigneur, leur merveilleuse délivrance.

(A suivre)

Réponses aux questions du mois d'avril

1^o 15 ans. (Ésaïe XXXVIII, 5.)

2^o 2 Chroniques XXXII, 31.

3^o 2 Chroniques XXXVI, 17-20.

4^o Matthieu V, 16.

5^o Asa (1 Rois XV, 9); Josaphat (1 Rois XXII, 43); Joas (tant que vécut Jéhoïada) (2 Rois XII, 2); Ézéchias (2 Rois XVIII, 3), Josias (2 Rois XXII, 1).

6^o Roboam (invasion du roi d'Égypte) 2 Chron. XII; Joram (invasion des Philistins et des Arabes, maladie incurable) 2 Chroniques XXI; Joas (invasion des Syriens; il meurt assassiné) 2 Chron. XXXIV, 17-27; Amatsia (invasion d'Israël; il meurt de mort violente) 2 Chroniques XXV, 17-18; Achaz (invasion israélite, philistine, syrienne, édomite et assyrienne) 2 Chroniques XXVIII; Manassé (invasion assyrienne, captivité du roi) 2 Chroniques XXXIII, 3-11; Amon (il est assassiné) XXXIII, 24; Jéhoïakim et Sédécias (invasion assyrienne. Le peuple est emmené en captivité) 2 Chroniques XXXVI, 9-20.

7^o Romains V, 3-5; Hébreux XII, 11.

8^o 1^o Éphésiens II, 1-2; 2^o Galates II, 20; (fin du verset.) 3^o Éphésiens II, 4-6; 4^o Colossiens II, 13

Questions pour le mois de mai

1^o Manassé est-il né avant ou après la maladie d'Ézéchias?

2^o Nommez trois hommes de Dieu dont les fils ne suivirent pas l'Éternel.

3^o Un chrétien qui fut instruit dans les saintes Lettres par sa mère et sa grand' mère.

4° Quel fut le résultat produit en lui par cette connaissance?

5° Quel est le but de notre conversion?

6° Une conversion remarquable caractérisée par 1° la crainte de Dieu, 2° la connaissance de son propre état, et 3° une juste appréciation de ce qu'est le Seigneur Jésus.

7° Combien de passages des Proverbes parlent de nos rapports vis-à-vis de nos parents?

8° Une occasion où Salomon mit en pratique la seconde partie de Proverbes XXIII, 22.



1 Pierre I, 24-25

Elle a passé comme une fleur
Qui tombe sous la faux tranchante ;
Toute jeune encore et charmante,
Elle avait connu la douleur.

Mais elle croyait en Jésus.
Son jeune cœur, plein d'assurance,
Avaît placé sa confiance
En Lui, le Sauveur des élus.

Paisible, elle a fermé les yeux
Aux choses vaines de ce monde
Et jouit d'une paix profonde
Auprès du Seigneur, dans les cieux ;

Elle a passé comme une fleur
Qui tombe sous la faux tranchante ;
Elle revivra triomphante
En des lieux exempts de douleur.



2 CHRONIQUES XXXIV, 18.

Histoire du royaume de Juda

RÈGNE DE JOSIAS

(2 Rois XXII-XXIII, 30; 2 Chroniq. XXXIV-XXXV)

SOPHIE. — C'est avec plaisir, maman, que j'écouterai ce que tu as à me dire sur le pieux successeur de l'idolâtre Amon. Tu m'as dit qu'il se nommait Josias.

LA MÈRE. — Oui, Sophie; il était âgé de huit ans lorsqu'il commença à régner. La Parole ne nous dit pas quelles personnes l'entourèrent, ni comment il fut conduit à rechercher l'Éternel. Dieu prit soin de lui et voulut donner à Israël encore un témoignage de sa bonté et de sa fidélité, en suscitant un roi pieux avant d'exécuter le jugement que le peuple s'était attiré, malgré la patience dont l'Éternel avait, pendant des siècles, fait preuve à son égard.

SOPHIE. — Il devait rester dans l'entourage de Josias la plupart des témoins du relèvement de Manassé, son grand-père, puisque le règne d'Amon n'avait duré que deux ans. Ils purent ainsi lui enseigner la crainte de l'Éternel, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — C'est fort possible; mais la Parole nous rapporte qu'à l'âge de seize ans, il commença de rechercher le Dieu de David, son père. Quatre ans plus tard, ayant compris combien l'idolâtrie est abominable aux yeux de l'Éternel, il détruisit les sanctuaires des faux dieux, qui couvraient le pays. Hélas! depuis Salomon, on avait introduit et maintenu toutes les divinités païennes, malgré les restaurations qui eurent lieu sous plusieurs rois pieux. Josias détruisit les idoles et leurs autels et répandit leur poussière dans la vallée du Cédron et sur les sépulcres du peuple. Il remplit aussi d'ossements

d'hommes les lieux où se trouvaient les affreuses divinités auxquelles on sacrifiait des êtres humains.

SOPHIE. — Il semble qu'aucun autre roi ne mit autant d'ardeur à effacer toute trace de l'idolâtrie!

LA MÈRE. — En effet, non seulement il purifia le pays de Juda, mais il se transporta aussi en Israël pour détruire le haut lieu que Jéroboam avait élevé à Béthel; il y brûla des ossements humains ainsi que les sacrificateurs de ces idoles, accomplissant à la lettre ce qu'un homme de Dieu avait annoncé à Jéroboam au début de son règne. Te souviens-tu de cette prédiction, Sophie?

SOPHIE. — Oui, maman. Jéroboam fut informé qu'un descendant de David accomplirait justement ce que fit Josias. Mais, après avoir accompli sa mission, l'homme de Dieu fut tué par un lion, pour avoir écouté un vieux prophète de Béthel plutôt que l'Éternel, qui lui avait dit de ne pas manger de pain, ni de boire d'eau dans ce lieu, et de ne pas revenir par le chemin par lequel il était allé.

LA MÈRE. — C'est exact, Sophie; mais tu oublies un détail important; l'homme de Dieu avait nommé *Josias* comme étant le descendant de David qui accomplirait ces choses environ 350 ans plus tard (1). En cherchant des ossements d'hommes pour souiller ces autels, le roi retrouva le sépulcre de cet homme de Dieu, et ordonna que personne ne les touchât.

SOPHIE. — Comme tout ce que Dieu annonce s'accomplit à la lettre! Cela devrait faire comprendre aux incrédules que ce que la Parole prédit aura lieu certainement, lors même que la chose ne se réalisera que dans un temps plus ou moins éloigné. Car

(1) 1 Rois XIII.

il est écrit : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas (1). »

LA MÈRE. — Certainement, Sophie; mais il faut croire à ce que Dieu a fait dans le passé déjà, aussi bien qu'à ce qu'il annonce pour l'avenir, en un mot à tout ce qui est écrit. Les hommes veulent ignorer ce que la Bible rapporte, afin de pouvoir vivre loin de Dieu, dans la satisfaction de leurs convoitises (2). Ce n'est qu'en croyant simplement la Parole que nous pouvons être enseignés de Dieu, ainsi que le fut Josias, comme nous allons le voir. Pendant qu'on purifiait le pays, le roi s'occupait aussi de restaurer le temple. La dix-huitième année de son règne, il envoya Shaphan, un scribe, et d'autres officiers, pour recevoir du grand sacrificateur l'argent qui avait été apporté dans ce but, afin de le remettre à ceux qui exécutaient le travail. C'est alors que le sacrificateur Hilkiya trouva dans le temple le livre de la loi. Il le donna à Shaphan qui l'apporta au roi et le lut devant lui.

SOPHIE. — Il paraît donc que les sacrificateurs, pas plus que Josias, n'avaient même connaissance de ce livre, dont tu m'as dit que le roi devait avoir une copie faite exprès pour lui (3).

LA MÈRE. — Cela montre dans quel éloignement de Dieu étaient tombés ceux mêmes qui avaient été placés le plus près de Lui, ceux dont il est dit : « Car les lèvres du sacrificateur gardent la connaissance, et c'est de sa bouche qu'on recherche la loi, car il est le messenger de l'Éternel des armées (4). » On voit dans quel bas état l'homme, quel qu'il soit, peut tomber dès qu'il abandonne la parole de Dieu, le seul moyen d'être instruit de ses pensées et d'être

(1) Matthieu XXIV, 35. — (2) 2 Pierre III, 5. — (3) Deutéronome XVII, 18-20. — (4) Malachie II, 7.

gardé du mal. Puissions-nous ne pas négliger cette lecture, et dire comme le psalmiste : « Ma part, ô Éternel, je l'ai dit, c'est de garder tes paroles (1) ! »

SOPHIE. — Que dit le roi en entendant la lecture de la loi ?

LA MÈRE. — Il déchira ses vêtements en signe d'humiliation, et pleura, consterné à l'ouïe des jugements prononcés par Moïse sur tout ce que le peuple avait fait dans son éloignement de Dieu (2). Il envoya Hilkija et d'autres serviteurs consulter une prophétesse, nommée Hulda, touchant les paroles du livre de la loi, probablement afin de savoir si elles s'accompliraient immédiatement.

SOPHIE. — N'y avait-il donc point de prophètes ?

LA MÈRE. — L'état du peuple était si misérable que l'Éternel pouvait bien se servir d'une femme, comme il le fit de Débora au temps des Juges (3). Dieu est souverain ; il emploie qui il veut pour avertir les siens. Cependant il y avait déjà à ce moment-là le prophète Jérémie, fils du sacrificateur Hilkija. Jeune encore, il avait été appelé, cinq ans auparavant, au ministère de prophète (4). La prophétesse était probablement mieux connue du roi ; puis Dieu a eu ses raisons pour que ce fût elle qui renseignât Josias.

SOPHIE. — Que répondit-elle ?

LA MÈRE. — Voici ce que nous lisons en 2 Chroniques XXXIV, 23-28 : « Ainsi dit l'Éternel, le Dieu d'Israël : Voici, je fais venir du mal sur ce lieu et sur ses habitants, toutes les malédictions qui sont écrites dans le livre qu'on a lu devant le roi de Juda. Parce qu'ils m'ont abandonné et qu'ils ont brûlé de l'encens à d'autres dieux, pour me provoquer à co-

(1) Psaume CXIX, 57. — (2) Lire Deutéronome XXVII à XXXII. — (3) Juges IV. — (4) Jérémie I.

lère par toutes les œuvres de leurs mains, ma fureur se déversera sur ce lieu et ne s'éteindra point... Parce que ton cœur a été sensible, et que tu l'es humilié devant Dieu quand tu as entendu ses paroles contre ce lieu et contre ses habitants, et parce que tu l'es humilié devant moi, et que tu as déchiré tes vêtements, et que tu as pleuré devant moi, moi aussi j'ai entendu, dit l'Éternel. Voici, je vais te recueillir auprès de tes pères, et tu seras recueilli en paix dans tes sépulcres, et tes yeux ne verront pas tout le mal que je fais venir sur ce lieu et sur ses habitants. »

SOPHIE. — Combien la miséricorde de Dieu est grande! Il entend les prières, il voit l'humiliation, et il est toujours prêt à faire grâce, comme nous l'avons vu dans l'histoire de Manassé. Le roi dut être heureux de recevoir cette réponse, tout affligeante qu'elle fût et bien qu'elle donnât à entendre que les jugements, longtemps différés, allaient finalement tomber sur le peuple.

LA MÈRE. — Il est bien solennel de voir que si la bonté de Dieu est illimitée pendant le temps de sa patience, toutefois elle a un terme. Hélas! le monde en fera bientôt la terrible expérience, car ce n'est pas impunément que l'on méprise la bonté de Dieu qui pousse l'homme à la repentance (1). Dans notre prochain entretien nous verrons, Dieu voulant, la fin de l'histoire de Josias.

(A suivre.)

(1) Romains II, 4-6.



L'asile et la demeure

(Psaumes XXXII, 7; XC, 1; XCI, 1-4.)

(Suite et fin de la page 98.)

Avant de terminer notre récit, nous dirons quelque chose de

La demeure

Moïse, l'auteur inspiré du Psaume XC, commence « sa prière » par cette précieuse déclaration : « Seigneur, tu as été notre demeure de génération en génération. » Il y a une grande différence entre un asile et une demeure. Si l'un nous parle d'abri et de sécurité, l'autre nous rappelle bien d'autres choses encore, ajoutées à celles-là.

La demeure n'est-elle pas le chez soi, le lieu où se trouvent les objets de notre affection ? C'est l'endroit où l'on réside habituellement et où la vie ici-bas se passe au milieu des siens. Il faut avoir été privé de ce qui se rattache à la demeure, pour savoir ce que valent de telles bénédictions. La demeure, la maison paternelle, est le lieu de prédilection d'un enfant bien élevé. S'il doit la quitter pour une raison quelconque, ses pensées y vont sans cesse; il ne peut oublier son « home » et ceux qui s'y trouvent, car ils sont des objets chers à son cœur.

Si vous êtes venu au Seigneur Jésus, qu'avez-vous trouvé en Lui ? Non seulement une réponse à votre état et à vos besoins, comme pécheur, le pardon et la paix avec Dieu ; mais vous éprouvez aussi la bénédiction inappréciable qui résulte de l'accomplissement des pensées du Père à votre égard. Rendu participant d'une vie nouvelle, la vie éternelle, le croyant jouit de la précieuse relation d'enfant de Dieu ; étant amené dans la communion du Père et dans la communion de son fils, sa joie est accom-

plie. Il se trouve, pour ainsi dire, placé dans le cercle intime de la famille, et que manque-t-il à son bonheur? Là il est chez lui, là il se trouve pleinement heureux. Il ne lui manque que de rester attaché au Seigneur de tout son cœur (Actes XI, 23), à demeurer près de Lui sans cesse. Deux des disciples de Jean le baptiseur avaient entendu leur maître désigner Jésus venant à lui comme « l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde. » (Jean I, 29.) Mais quand celui-ci exprime la satisfaction que son cœur trouve dans Sa personne en disant : « Voilà l'Agneau de Dieu, » les deux disciples quittant Jean, suivent aussitôt le Seigneur et lui demandent : « Où demeures-tu? » Il nous est dit qu'ils « demeurèrent auprès de Lui ce jour-là. »

C'est là aussi qu'il vous faut maintenant rester, chers jeunes croyants, dans ce jour de grâce, bien près de Celui que vous avez le bonheur de connaître comme Sauveur. C'est la seule place de bénédiction pour le racheté. Que votre désir et la demande suprême de votre cœur soit celle que nous trouvons exprimée au Psaume XXVII, 4 : « J'ai demandé une chose à l'Éternel, je la rechercherai : c'est que j'habite dans la maison de l'Éternel tous les jours de ma vie, pour voir la beauté de l'Éternel et pour m'enquérir diligemment de Lui dans son temple. » Savez-vous ce que signifient ces paroles du Seigneur Jésus : « Demeurez en moi et moi en vous »? Elles expriment quelque chose de bien intime, n'est-ce pas? Comme on l'a dit : « Une âme demeure en Christ, quand elle vit dans une dépendance non interrompue de Lui, et cherche assidûment à réaliser ce qui se trouve en Lui. »

La dépendance à l'égard du Seigneur s'exprime par la prière, et comment sera-t-on amené à réaliser ce qui se trouve en Lui, si ce n'est en écoutant

sa Parole et en la pratiquant, deux choses qui sont toujours ensemble ? Un vieux Hottentot converti disait naïvement : « Quand je lis dans le livre — il voulait dire la Bible — c'est Dieu qui me parle ; et quand je ferme le livre et que je prie, c'est alors moi qui parle à Dieu. » Puissions-nous, jeunes ou âgés, être plus soigneux à cultiver la communion avec le Seigneur ! Qu'il soit toujours plus l'objet de nos affections renouvelées !

* * *

Nous reviendrons, pour un moment encore, à l'histoire de nos trois pauvres voyageurs laissés dans leur rustique asile de la montagne. Ils ont pu apprécier l'asile qui vient de leur ouvrir sa porte et dans lequel ils ont trouvé sécurité et repos ; mais ce n'est pas leur demeure propre, le lieu où se trouvent les êtres chers à leurs cœurs et auxquels ils ne peuvent s'empêcher de penser dans leur grande tribulation. Il est ailleurs et à une certaine distance encore. A la première lueur du jour, leurs pas en prennent le chemin ; mais ils ignorent où ils sont et ne savent de quel côté se diriger. Cependant ils se mettent en marche, en pensant que le chemin se fera connaître à mesure qu'ils avanceront, mais rien ne l'annonce encore, bien qu'ils cheminent depuis un certain temps. Ils descendent et semblent marcher à l'opposé du but désiré. Une forêt de sapins est en vue ; il faut la traverser. Avant d'en atteindre la lisière, ils entrevoient, à travers les branches et dans le blanc paysage qui s'offre à leurs yeux, un grand village avec son clocher. Ils s'arrêtent pour considérer quel il est : ils l'ont reconnu ... c'est celui qu'ils ont quitté le jour précédent, et un cri de joie s'échappe de leurs bouches. Dans la nature, la tempête a fait place au calme, et dans leurs cœurs la joie a succédé à l'angoisse. Dans leur joie ils se

disent : « Nous sommes du bon côté, encore quelques instants et nous pourrons serrer dans nos bras tous ceux que nous aimons ! » Ils arrivent enfin exténués de fatigue et affamés, mais contents de se retrouver chez eux. Leur bonheur est au comble ; il est si grand qu'ils désireraient se taire pour jouir dans le silence de leur merveilleuse délivrance. Ils ont connu la sécurité de l'asile, et maintenant ils jouissent des avantages et des charmes de la demeure qui ne leur a jamais paru aussi précieuse. Chacun se presse autour d'eux ; on les accable de questions diverses, et tandis qu'ils se restaurent, ils racontent les péripéties du terrible voyage, leur séjour dans le rustique chalet et le retour à la maison, bénissant Dieu pour la protection merveilleuse dont il les a entourés durant tout le trajet.

Cette nuit-là, celle du 21 décembre 189., sera inoubliable pour nos amis ; si elle rappelle leur grande détresse, elle leur parle aussi de la miséricorde et de la fidélité du Dieu des délivrances, que l'on n'invoque jamais en vain.

Nous avons dit que la maison paternelle est le lieu de prédilection d'un enfant bien élevé, parce qu'il y trouve les objets de son affection. Eh bien ! là aussi, mieux que partout ailleurs, il sera garanti des nombreux dangers et des pièges que renferme le monde qui l'entoure. Ses parents sont pour lui une sauvegarde et un guide précieux. Il n'a qu'à les honorer toujours de sa confiance. Ne lisons-nous pas au commencement du Psaume XCI, que : « Celui qui habite dans la demeure secrète du Très-haut logera à l'ombre du Tout-puissant » ? Peut-on être mieux garanti des dangers de la route que dans une telle place ? Non, assurément. Qui pourrait prévaloir contre Celui dont l'amour et la puissance sont en notre

faveur? Sachons placer en Lui notre confiance, en disant comme le psalmiste : « Il est ma confiance et mon lieu fort ; il est mon Dieu, je me confierai en lui » (Psaume XCI, 2), et restons près de Lui, jouissant de sa bonté. L'oiseleur, Satan, aura beau tendre ses pièges divers, nous éviterons d'y tomber ; le mal qui est dans le monde et qui va en se propageant, comme la peste, menaçant la jeunesse de sa funeste contagion, ne pourra atteindre celui qui « loge à l'ombre du Tout-puissant. » Couvert de son amour invariable, on est en sûreté, et là seulement.

Quelle touchante image renferme le verset 4, à ce sujet ! Les poussins sont ignorants des dangers qui les menacent, mais ils savent se tenir près de leur mère. Celle-ci, pleine d'affection et de vigilance pour sa progéniture, les cache sous ses ailes pour les mettre à l'abri du danger. Est-il pressant ? elle jette un cri d'effroi pour avertir sa couvée qui vient aussitôt se blottir sous ses plumes ; la mère est prête à se sacrifier pour eux.

Demeurez ainsi près du Seigneur, chers jeunes croyants ; c'est la seule place de bénédiction pour vous. C'est aussi le seul endroit où vous serez garantis à tous égards du mal qui règne dans ce monde. Écoutez aussi les avertissements de la parole de Dieu, plaçant votre confiance, sans réserve, en Celui dont « la grâce suffit » et dont la force s'accomplit dans la faiblesse et l'infirmité des siens. Lisez ce qui est écrit au Psaume XXVII, 5-6 : « Car, au mauvais jour, il me mettra à couvert dans sa loge ; il me tiendra caché dans le secret de sa tente ; il m'élèvera sur un rocher. Et maintenant, ma tête sera élevée par-dessus mes ennemis qui sont à l'entour de moi ; et je sacrifierai dans sa tente des sacrifices de cris de réjouissance ; je chanterai et je psalmodierai à l'Éternel. » Dans sa loge on est placé

directement sous sa sauvegarde. Le secret de sa tente est inviolable. Qui s'y présenterait pour nous y saisir? Sur la haute roche, où son amour nous a placés, qui pourrait nous atteindre? Et si nous tremblons parfois, le rocher ne tremble jamais. Bénissons donc Celui qui a pensé à tout et qui nous a accordé *sûreté, bénédiction abondante et sécurité* EN LUI, PRÈS DE LUI!

O Sauveur plein de grâce!	Sans sa douce influence,
Donne-nous chaque jour	La vie est une mort;
En contemplant ta face	Jouir de la présence
De goûter ton amour.	Est le plus heureux sort.

L. P.

« J'élève mes yeux vers les montagnes. »

(Suite et fin de la page 85.)

Le point culminant des montagnes de Samarie est le mont *Ébal*, séparé du mont de *Garizim* par l'étroite et fertile vallée de Sichem. Ces deux sommets jouèrent un rôle considérable dans l'histoire d'Israël. Le peuple se trouvait encore dans le désert que l'Éternel les désignait déjà à Moïse, Garizim pour la bénédiction et Ébal pour la malédiction. A peine a-t-il pris possession du pays de Canaan que Josué, obéissant à la voix de Moïse, bâtit un autel sur la montagne d'Ébal et dressa tout à côté les grandes pierres enduites de chaux sur lesquelles étaient écrites les paroles de la loi. Puis, six tribus se tenant sur Ébal et six sur Garizim, Josué et les Lévites prononcèrent les bénédictions et les malédictions, selon ce qui était commandé dans le livre de la loi, et tout le peuple devait répondre « Amen. » (Deutéronome XXVII, 1-8; Josué VIII, 30-35.) Du haut de la montagne de Garizim, Jotham, seul fils

survivant de Gédéon, adjura les hommes de Sichem d'abandonner l'usurpateur Abimélec.

L'aspect de ces deux montagnes correspond d'une manière frappante à leurs destinations respectives. Aucune herbe ne pousse sur les flancs désolés d'Ebal ; c'est un rocher dénué et aride, triste et sévère. Le Garizim, au contraire, qui s'élève au midi, est fertile, d'un aspect riant, riche en verdure et abondant en fruits de toute espèce. C'est sur cette dernière montagne, qu'au retour de l'exil, les Samaritains construisirent un temple et, quoique celui-ci fut ruiné deux siècles plus tard, cet endroit n'en continua pas moins à être regardé par eux comme sacré. (Jean IV, 20.) On y voit encore, parmi les broussailles, des enceintes de grandes pierres restées debout, à l'aspect imposant et presque indestructibles. Chaque année, les cent trente Samaritains actuellement à Naplouse (l'ancienne Samarie), montent au sommet du Garizim, afin d'y célébrer la Pâque selon la coutume de leurs pères.

Les montagnes de Juda s'étendent vers le sud jusqu'à Beer-Shéba et atteignent leur maximum d'altitude (environ mille mètres) dans les environs de Hébron. Au nord de Jérusalem, le point le plus élevé est le *Neby-Samwil*, le *Mitspé* de Josué XI, 3. La ville de Jérusalem elle-même est bâtie sur deux collines bien connues : à l'est, *Morijah*, où se trouvait l'aire d'Arauna, acquise par David pour cinquante sicles d'argent, et sur l'emplacement de laquelle Salomon éleva le temple. Ce fut, sinon sur la même montagne, du moins dans la même région, qu'Abraham se rendit avec son fils Isaac, afin de l'offrir en holocauste à l'Éternel. La montagne de *Sion*, plus élevée que *Morijah*, s'abaisse rapidement à l'ouest et à l'est, vers les profondes vallées de *Gihon* et de *Ben-Himmon* ; son sol est calcaire et blanchâtre.

Après que les Jébusiens eurent été chassés de Jérusalem par David, la citadelle de Sion, élevée sur la colline de ce nom, fut fortifiée davantage encore et devint le point de ralliement des milliers d'Israël. De nos jours, Sion, dont la moitié seule est encore comprise dans la Jérusalem moderne, est véritablement désolée ; ses forteresses et ses remparts sont détruits, sauf la tour d'Ilippicus qui s'élève, dit-on, sur l'emplacement même du fort de David. En présence de toutes ces ruines, quand la montagne seule reste debout, on comprend la portée de l'exclamation du psalmiste : « Ceux qui se confient en l'Éternel sont comme la montagne de Sion, *qui ne chancelle pas, qui demeure à toujours.* » (Psaume CXXV, 1.)

Nous ne saurions terminer sans parler encore du *Mont des Oliviers*, « la montagne qui est vis-à-vis de Jérusalem. » En Suisse, le Mont des Oliviers ne serait qu'une colline mais, grâce à sa situation, il semble dominer d'une hauteur considérable la contrée avoisinante. Il s'élève de beaucoup au-dessus des petites montagnes qui l'entourent en Juda, et son altitude est le double de celle de Morijah et de Sion. Le torrent du *Cédron* le sépare de la ville de Jérusalem. De son sommet, les yeux se portent tour à tour sur la Méditerranée et la mer Morte, sur les plaines de Moab et sur les hauteurs d'Ébal et de Garizim ; aux pieds du spectateur, Jérusalem étend son dédale de rues et de ruelles, ses places, ses églises et la mosquée d'Omar élevée sur les ruines du temple de l'Éternel. Les nombreuses plantations d'oliviers, auxquelles la montagne devait son nom, n'existent plus ; on trouve encore quelques spécimens isolés de ces arbres, dont la hauteur va jusqu'à dix mètres et la circonférence jusqu'à six. On les croit âgés de près de 2000 ans. Le Seigneur Jésus se rendait souvent sur la montagne des Oliviers

en compagnie de ses disciples ; c'est de là qu'il contempla Jérusalem et pleura sur la ville qui n'avait pas connu les choses « appartenant à sa paix. » (Luc XIX, 37-42.) Mais un jour arrive où Celui qui a été l'homme méprisé et rejeté, « le pauvre » que le monde n'a pas compris, reviendra en gloire ; il sortira en vainqueur et pour vaincre, et alors ses pieds se tiendront de nouveau sur cette même montagne des Oliviers. Puissions-nous tous être du nombre de ceux qui se réjouiront de ce jour-là ! (Zacharie XIV, 3-5 ; Apocalypse XIX.)

Martin Luther (suite)

CHAPITRE V

Luther et les indulgences

Les années qui suivirent furent pour Luther une période d'activité intense, en même temps qu'honneurs et dignités s'accumulaient sur sa tête. Il obtint le titre de docteur en théologie et, peu après, devint vicaire ou surveillant général des onze couvents d'Augustins de la Saxe et de la Thuringe. De nombreux auditeurs affluaient à ses cours, tandis que ses prédications, toujours basées sur la parole de Dieu seulement, continuaient à attirer une foule très considérable. D'autre part, son zèle religieux, son austérité, sa vie irréprochable, lui valaient une réputation de piété que bien peu de moines de cette époque auraient méritée.

En 1517, on vit arriver près de Wittemberg Tetzel, le trop célèbre marchand d'indulgences. Il parcourait le pays en bruyant équipage, escorté par trois cavaliers, menant grande chère et dépensant sans compter. Quand le cortège arrivait aux portes d'une ville,

un messenger se rendait auprès des magistrats pour annoncer l'approche du commissaire du pape. Aussitôt on voyait toute la population sur pied : clergé et laïques, moines et marchands, soldats et conseillers, tous se précipitaient en foule autour de l'homme infâme qui prétendait substituer l'achat du pardon des péchés au salut gratuit acquis par le sacrifice de Christ sur la croix. La raison d'être de cet odieux trafic était la suivante : le pape Léon X, bien connu par son goût du luxe et de la magnificence, voulait achever les travaux, entrepris depuis longtemps déjà à l'église de Saint-Pierre à Rome, afin de signaler son règne par un travail remarquable. A bout de ressources — car il avait gaspillé des sommes énormes dans les plaisirs frivoles — il remit en honneur la vente des indulgences. On donnait ce nom à des billets que l'on achetait à prix d'argent et moyennant lesquels, prétendait le vendeur, on obtenait l'absolution de toutes les fautes que l'on avait commises dans le passé et même de celles que l'on pouvait avoir l'intention de commettre dans l'avenir. Le tarif variait d'après la gravité de l'acte auquel on se proposait de se livrer (1). Quel système abominable, n'est-ce pas? Quel outrage fait à la sainteté de Dieu et à sa justice, que d'affirmer la possibilité d'obtenir le salut de son âme en versant dans la caisse pontificale de l'argent et de l'or! Contradiction absolue aussi de cette précieuse vérité, si souvent énoncée dans le Nouveau Testament et résumée en ces termes en Romains III, 24: « Étant justifiés *gratuitement* par sa grâce, par la rédemption qui est dans le Christ Jésus, que Dieu a pré-

(1) Voir, pour plus de détails sur les indulgences, *l'Église ou l'Assemblée, son Histoire sur la terre*, tome III, pages 66 à 73.

senté pour propitiatoire par la foi en son sang. » Et encore en I Pierre I, 18-19 : « Vous avez été rachetés de votre vaine conduite, qui vous avait été enseignée par vos pères, non par des choses corruptibles, de l'argent ou de l'or, mais par le sang précieux de Christ. » Tel est le *seul* moyen qui ait été donné aux hommes par lequel ils puissent être sauvés.

Luther fut douloureusement ému par la vente des indulgences. Versé comme il l'était dans les enseignements de la Parole, il vit immédiatement combien ces nouvelles théories anéantissaient les fondements de la foi en Christ, tout en offrant, hélas ! aux âmes un attrait des plus séduisants. L'occasion ne tarda pas pour lui d'avoir à rendre témoignage à ce sujet. Plusieurs personnes s'étant présentées devant lui au confessionnal, elles reconnurent sans doute qu'elles avaient commis des actes répréhensibles, mais déclarèrent que néanmoins elles ne renonceraient pas à leur vie de péché. Scandalisé de cette réponse, Luther leur demanda ce qui les autorisait à tenir un langage pareil. Les malheureux répondirent en montrant leurs lettres d'indulgence. « Un document pareil, » s'écria Luther, « ne me dit rien qui vaille. Si vous ne vous repentez et ne vous détournez du chemin où vous êtes engagés, vous périrez certainement. » Ce discours revint aux oreilles de Tetzel qui entra dans une violente colère et affirma, du haut de la chaire, dans un langage grossier et outrageant, qu'il était autorisé par le pape à brûler vivant quiconque manifesterait la moindre opposition aux indulgences.

Mais Luther, nullement déconcerté, fit un pas de plus. Profitant de ce que la fête de la Toussaint se célébrait à Wittemberg avec un éclat particulier et y attirait une foule considérable, avide de contempler les reliques splendides que l'on exhibait à cette

occasion, le courageux moine afficha, le 31 octobre 1517, sur la porte de l'église, quatre-vingt-quinze thèses ou propositions, destinées à réfuter Tetzel sur les bases de la saine doctrine chrétienne. En voici quelques extraits :

« Le pape ne peut absoudre d'aucun péché ; il doit seulement proclamer la rémission des fautes que Dieu seul accorde.

» Les vendeurs d'indulgences sont dans l'erreur quand ils disent que l'indulgence pontificale délivre l'homme de tout châtement et le sauve.

» C'est une pure invention humaine que de prétendre que l'âme s'échappe du purgatoire dès l'instant où la pièce d'argent résonne dans le coffre-fort de Tetzel.

» C'est une doctrine anti-chrétienne que d'affirmer qu'il ne faut ni contrition, ni repentance, pour délivrer une âme du purgatoire.

» C'est une grave erreur que de croire que nous pouvons offrir satisfaction pour nos péchés, puisque Dieu pardonne toujours gratuitement et donne libéralement sa grâce infinie.

» Il vaut mieux dépenser son argent en aumônes que d'acheter des indulgences.

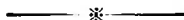
» C'est par les Écritures seulement qu'on peut décider de toute controverse, et tous les professeurs réunis ne pourraient pas par eux-mêmes donner la moindre autorité à une seule doctrine. »

Ces thèses eurent un immense retentissement. « Au bout de quinze jours, dit un historien, toute l'Allemagne les connaissait. En un mois elles se répandirent à travers toute la chrétienté, comme si les anges eux-mêmes les avaient transportées. On a peine à concevoir le bruit qu'elles occasionnent. » On les traduisit en hollandais et en espagnol ; un voyageur les offrit même en vente à Jérusalem.

« Ah ! » s'écria un certain docteur Fleck qui était pourtant un dignitaire de l'Église, « voici enfin l'homme que nous avons attendu si longtemps ; il va vous faire trembler dans vos souliers, vous autres moines. » L'empereur Maximilien lui-même lut les thèses avec admiration.

Toutefois les amis de Luther ne voyaient pas l'avenir sans inquiétude. Les moines de son couvent lui adressèrent même de vifs reproches sur son attitude hostile à l'envoyé du pape et lui firent part des craintes qu'ils éprouvaient au sujet des conséquences qui pouvaient en résulter pour l'ordre tout entier des Augustins. « Chers pères ! » répondit Luther, « si cette œuvre n'est pas de Dieu, elle n'aboutira pas ; si elle vient de Lui, rien ne saurait l'arrêter. »

(A suivre)



Repos

Te laisser seul agir et nous tracer nos voies,
 Dieu de paix, Dieu d'amour ;
 Trouver dans ton repos la source de nos joies
 A toute heure du jour ;

Qu'un danger devant nous, pauvres et sans défense,
 Soudain vienne à surgir,
 Cherchant notre refuge en ta sainte présence,
 Te laisser seul agir ;

Te laisser seul agir, et sûrs de ta victoire,
 Nous reposer en toi,
 Pour être par toi-même introduits dans ta gloire,
 O chef de notre foi !



Réponses aux questions du mois de mai

- 1^o Après. (Comparez 2 Rois XX, 5, avec XXI, 4.)
 2^o Éli (1 Samuel II, 12); Samuel (1 Samuel VIII, 3); David (2 Samuel XXIII, 5).
 3^o Timothée. (2 Timothée I, 5 et III, 14.)
 4^o 2 Timothée III, 15.
 5^o 1 Thessaloniens I.
 6^o Luc XXIII, 40-41.
 7^o Proverbes I, 8-9; IV, 4; VI, 20-21; X, 1; XIII, 1; XV, 20; XVII, 25; XIX, 13, 26; XX, 20; XXIII, 22, 24; XXVIII, 24; XXX, 11-14, 17.
 8^o 1 Rois II, 19.

Questions pour le mois de juin

- 1^o Quel âge avait Josias lorsqu'il monta sur le trône, lorsqu'il commença de rechercher Dieu, lorsqu'il commença à purifier le pays des idoles?
 2^o Où nous est-il parlé pour la première fois de la loi écrite?
 3^o De combien de livres différents est-il parlé dans l'Apocalypse?
 4^o Quel est le premier et quel est le dernier des prophètes?
 5^o Où Dieu écrira-t-il sa loi aux derniers jours?
 6^o Où se trouve dans la Bible la première mention d'un livre?
 7^o Quel roi de Juda jeta au feu le livre contenant les paroles de l'Éternel?
 8^o Quel roi des nations fut appelé par son nom au moins deux cents ans avant sa naissance?





Je suis plus heureux qu'eux.

Enfants, j'ai vu couché sur un lit de souffrance,
Brisé par la douleur, un garçon de quinze ans.
Hélas ! de se guérir, il n'a plus l'espérance ;
La sombre mort s'approche, il le sait dès longtemps.

Néanmoins, ô merveille ! on voit sur son visage
Les candides rayons d'une ineffable paix,
Un calme inaltérable, un bonheur sans nuage :
La foi, plus douce encore, illumine ses traits.

Au seul nom de Jésus, son doux regard s'enflamme ;
L'amour s'épanouit dans l'éclat de ses yeux.
Oh ! comme le Sauveur sait transformer une âme
En lui donnant la vie et l'avant-goût des cieux !

Car notre ami, jadis, était, dans le village,
Connu par sa malice ; il aimait les plaisirs ;
D'une nature ardente et frivole et volage,
A la licence, aux jeux, il vouait ses loisirs.

Des prières au Ciel, pour lui chaque journée,
 Bien instantes montaient. — La réponse arriva :
 Celui qui dans sa main contient la destinée,
 Un jour, pour le sauver, — cette main le frappa!...

.....

Mais soudain, de la rue, un long cri d'allégresse
 Arrive jusqu'à lui. Ce sont les gais ébats
 Et les joyeux refrains d'une folle jeunesse,
 Qui sème aux alentours la gaieté sous ses pas.

Alors, à cet instant, une mère fidèle
 Bien doucement s'approche, et lisant dans ses yeux :
 — « Ne regrettes-tu rien, mon enfant ? » lui dit-elle.
 Il sourit et répond : « Je suis plus heureux qu'eux ! »

.....

Enfants, si vous étiez sur un lit de souffrance,
 Cloués par la douleur, sans espoir de guérir,
 Auriez-vous cette paix, cette sainte assurance ?
 Mes enfants, pourriez-vous être heureux et mourir ?

H. M.



Histoire du royaume de Juda

RÈGNE DE JOSIAS (*fin*)

(2 Rois XXII-XXIII, 30; 2 Chroniq. XXXIV-XXXV)

LA-MÈRE. — Après avoir entendu la réponse de l'Éternel par la prophétesse, Josias fit rassembler les sacrificateurs, les lévites, les hommes de Juda et de Jérusalem et tout le peuple, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, afin qu'on lût devant eux les paroles du livre de l'alliance qui avait été trouvé dans la maison de l'Éternel. Debout au milieu d'eux,

le roi fit alliance devant l'Éternel, pour garder ses commandements de tout son cœur, et pour pratiquer les paroles de l'alliance écrite dans le livre. Il fit prêter le même serment à tous les habitants de Jérusalem et de Benjamin, et il obligea ceux d'Israël à servir l'Éternel, ce qu'ils firent pendant tout son règne.

SOPHIE. — Le roi et le peuple faisaient-ils bien de promettre de servir l'Éternel de tout leur cœur et de toute leur âme? Tu m'as dit une fois que le peuple avait eu tort, lorsque Moïse lui proposa la loi dans le désert, de s'engager à l'accomplir.

LA MÈRE. — Il est évident qu'il n'aurait pas dû le faire; mais lorsqu'il dit: « Tout ce que l'Éternel a dit, nous le ferons (1), » il ignorait son incapacité à pratiquer ce que l'Éternel lui proposait comme condition de bénédiction. Aussi son histoire a-t-elle manifesté tristement que la chair ne se soumet pas à la loi de Dieu et qu'elle ne le peut pas (2). Mais ayant accepté la loi, le peuple fut placé sous son régime. Cette loi étant la mesure de sa responsabilité, Josias et tout Juda ne pouvaient faire autrement que de chercher à l'observer; et tout Juif eût dû en faire de même, jusqu'à la venue de celui qui a racheté de la malédiction de la loi tous les croyants qui étaient sous la loi (3). Par la bonté de Dieu, nous sommes sous le régime de la grâce, Christ ayant subi en grâce pour ses rachetés la condamnation qu'ils méritaient. Ils reçoivent, en vertu de la mort de Christ, une vie nouvelle, par laquelle ils peuvent porter du fruit pour Dieu, accomplissant ce qui est agréable à Dieu par la puissance du Saint-Esprit.

SOPHIE. — Je comprends un peu la différence qu'il

(1) Exode XIX, 8. — (2) Romains VIII, 7-8.

(3) Galates III, 13.

y a entre le régime de la loi et celui de la grâce sous lequel nous sommes maintenant. Mais j'admire l'énergie que déploya Josias pour faire connaître la loi au peuple et le contraindre à servir l'Éternel, malgré l'état si misérable dans lequel il se trouvait.

LA MÈRE. — Lorsqu'il y a foi en la parole de Dieu et le désir sincère de lui obéir, Dieu donne toujours l'énergie nécessaire pour y conformer sa vie dans quelque temps que ce soit. Si la lecture de la loi avait amené Josias à marcher avec l'Éternel et à ôter l'idolâtrie du pays, elle le conduisit aussi à rétablir le culte du vrai Dieu. Dans ce but, il remplaça les sacrificateurs dans leurs charges, fit remettre l'arche dans le saint lieu — il paraît qu'elle en avait été ôtée — et rétablit tout le service de la maison de l'Éternel, selon l'ordonnance de David.

SOPHIE. — Il me semble remarquer que ce qui caractérise le zèle et la piété de Josias, c'est son obéissance implicite à la parole de Dieu qu'il a appris à connaître.

LA MÈRE. — Précisément, et c'est là ce qui glorifie le Seigneur ; c'est ce qu'il demande de ceux qui reconnaissent l'autorité de sa Parole. Dans le temps de ruine où nous sommes, le Seigneur rappelle à ceux qui désirent lui être fidèles — et cela pour leur encouragement — les paroles qu'il adressa jadis à l'assemblée de Philadelphie : « Tu as peu de force, et tu as gardé ma parole, et tu n'as pas renié mon nom (1). »

Après avoir établi les sacrificateurs et les lévites dans leurs fonctions, Josias fit célébrer grandiosément la Pâque à l'Éternel, le quatorzième jour du premier mois, comme Moïse l'avait ordonné. Le roi donna au peuple 30,000 agneaux et chevreaux

(1) Apocalypse III, 8.

et 3,000 bœufs. Les chefs donnèrent pour les sacrifices 2,600 têtes de menu bétail et 300 têtes de gros bétail, et les chefs des lévites donnèrent aux lévites, 5,000 têtes de menu bétail et 500 de gros bétail. Il est dit qu'il ne s'était point célébré de semblable Pâque depuis les jours de Samuel le prophète. Ils firent aussi la fête des pains sans levain.

SOPHIE. — Ce durent être de beaux jours pour le peuple; mais c'est triste aussi de penser qu'à ce règne devait succéder le jugement.

LA MÈRE. — En effet, un sentiment de tristesse semble accompagner cette remarquable restauration, car il n'est pas parlé de la joie du roi et du peuple, comme cela est rapporté lors de la restauration par Ézéchias. (2 Chroniques XXIX, 30, 36; XXX, 22, 23, 26.) Ne trouves-tu pas, Sophie, une certaine analogie entre ce temps-là et celui où nous vivons?

SOPHIE. — De quelle manière, maman?

LA MÈRE. — En ce que nous sommes aussi bien près du jugement qui va fondre sur ce monde, et tout particulièrement sur la chrétienté qui a depuis longtemps abandonné l'obéissance au Seigneur et à sa Parole. Depuis bien des années, le Seigneur a accordé à un certain nombre de croyants le besoin de suivre les enseignements de cette Parole, quoique avec peu de force, ce qui leur a permis de jouir de précieuses bénédictions, perdues de vue pendant des siècles. En jouissant de telles faveurs et en attendant le Seigneur qui va enlever les siens auprès de Lui, on ne peut qu'être saisi de tristesse en voyant s'approcher du jugement un si grand nombre de personnes qui portent le nom de chrétiens; de même qu'en pensant à la ruine et à l'infidélité de l'Église qui va attirer sur elle le terrible jugement décrit aux chap. XVII-XVIII de l'Apocalypse.

SOPHIE. — C'est vrai, maman; cela doit nous pousser à prier le Seigneur et à parler de Lui à ceux qui ne le connaissent point encore. Maintenant, voudrais-tu me dire si le règne de Josias dura encore longtemps après toutes ces réformes?

LA MÈRE. — Il se prolongea treize ans encore, mais il ne nous en est rien dit, sauf, hélas! qu'à la fin, Josias, apprenant que Néco, roi d'Égypte, montait pour faire la guerre à Carkemish — ville de la Mésopotamie qui appartenait à l'Assyrie — il voulut marcher contre lui. Néco fit dire à Josias de renoncer à son projet; que ce n'était pas à lui qu'il venait faire la guerre; que c'était Dieu qui l'avait envoyé, ce qui était vrai. Josias, qui peut-être s'était élevé dans son cœur après toute sa fidélité, n'écoula pas; il se déguisa, afin de n'être pas reconnu comme roi, et vint combattre dans la vallée de Méguiddo. Mais l'Éternel qui le connaissait bien et voyait sa témérité, permit qu'un archer tirât sur lui et l'atteignit. Grièvement blessé, il fut emmené sur son char, puis il mourut. On l'enterra dans les sépulcres de ses pères, et tout Juda et Jérusalem menèrent deuil sur lui. Le prophète Jérémie fit sur lui des plaintes qu'il ne faut pas confondre avec le « Livre des lamentations » qu'il écrivit sur la désolation de Juda s'en allant en captivité.

SOPHIE. — Quelle fin peu en rapport avec sa vie! C'est étrange que Dieu l'ait permise.

LA MÈRE. — D'un côté, nous voyons dans cette mort, les conséquences de la désobéissance du roi, ce qui est bien sérieux; cela nous montre que Dieu ne peut supporter le mal; il lui est odieux, et, comme dit l'apôtre, « notre Dieu est un feu consumant (1). » Le Seigneur Jésus dit en parlant des

(1) Hébreux XII, 29.

siens : « Je ne le demande pas que tu les ôtes du monde, mais que tu les gardes du mal (1). » Mais d'un autre côté, Ésaïe avait dit : « Le juste est recueilli de devant le mal (2). » C'est ce qui arriva aussi à Josias. Ce que la prophétesse avait dit eut son accomplissement, afin qu'il ne vit pas le mal qui arriverait au peuple. Quoiqu'il en soit, ce que nous pouvons retenir de cette intéressante histoire de Josias, c'est un rare exemple de fidélité à Dieu et d'attachement à sa Parole, qui produisit sur son cœur une sincère humiliation sur les fautes du peuple et un zèle ardent pour la cause de l'Éternel. Puisseons-nous être aussi sensibles à l'action de la parole de Dieu pour y conformer toute notre vie et glorifier le Seigneur en attendant son retour !

Ainsi, mes chers amis, recherchez la sagesse,
De bonne heure écoutez la voix du bon Sauveur ;
Imitez Abdias, qui craignait le Seigneur,
Et Josias pieux dès sa tendre jeunesse.

(Quatrain de C. F. R.)

Martin Luther (*suite*)

CHAPITRE V (*fin*)

Luther et les indulgences

Tetzel chercha à se défendre. Il fit rédiger par l'un de ses amis une série de thèses destinées à réfuter celles de son adversaire et annonça qu'il les défendrait publiquement. Il ne trouva pour lui répondre qu'un jeune homme d'une vingtaine d'années, nommé Knipstrow. Mais celui-ci mena l'attaque avec une

(1) Jean XVII, 15 — (2) Ésaïe LVII, 1.

telle vigueur, que Tetzcl, confondu, se hâta de clore la discussion afin de ne pas accentuer sa défaite. Il fut néanmoins proclamé docteur en théologie à la suite de cette journée, si peu glorieuse pour lui.

Pour relever son prestige, il dressa, aux portes de Francfort, un immense bûcher sur lequel il déposa solennellement quelques exemplaires des thèses de Luther ; puis il y mit le feu en présence d'une nombreuse assistance, après avoir invectivé son courageux antagoniste qui, disait-il, méritait d'être brûlé vif. Il envoya aussi à Wittemberg un messenger chargé d'un ballot de ses contre-propositions.

Dès que les étudiants l'apprirent, ils se rendirent en troupe au-devant de l'émissaire de Tetzcl. Les uns lui achetèrent quelques brochures ; les autres s'emparèrent du reste. Puis ils affichèrent l'avis suivant aux portes de l'Université : « Quiconque désire assister aux funérailles des thèses de Tetzcl est invité à se trouver à deux heures sur la place du marché. » A l'heure indiquée, une foule nombreuse se réunit et, aux acclamations enthousiastes de la multitude, les étudiants livrèrent aux flammes tous les exemplaires du travail de Tetzcl qu'ils avaient entre les mains.

Malgré la grande réputation qui s'attachait à son nom, Luther n'avait rien perdu de sa modestie, ni de son humilité. Il restait aussi plus fermement que jamais attaché à la parole de Dieu. Un de ses amis lui ayant demandé quelle méthode il devait suivre pour étudier les Écritures avec profit, voici la réponse qu'il reçut : « Il est évident que nous ne pouvons arriver à comprendre la Parole, ni par nos propres efforts, ni par la puissance de notre intelligence. Aussi votre premier devoir est-il de débiter par la prière. Demandez au Seigneur qu'il vous ac-

corde, dans sa grâce influie, de savoir sonder les Écritures. Nul ne peut interpréter la parole de Dieu sinon l'Auteur lui-même de cette Parole ; aussi est-il dit : « Ils seront tous enseignés de Dieu. » N'attendez donc rien de vos études personnelles, ni de votre intelligence, mais mettez votre confiance en Dieu qui vous guidera par son Esprit. »

CHAPITRE VI

Luther devant le légat du pape

Après avoir lutté contre les agents inférieurs du Saint-Siège, Luther allait entrer en conflit avec le pape lui-même. Jusque-là Léon X avait suivi d'un œil distrait, et, somme toute, bienveillant, les événements d'Allemagne. « Querelle de moines, » avait-il dit de la dispute des indulgences, faisant allusion à l'antique rivalité qui existait entre l'ordre des Augustins et celui des Dominicains auquel appartenait Tetzel. Mais les adversaires de la vérité s'agitaient à Rome aussi et Léon X, cédant à leurs instances, nomma, en 1518, le cardinal Cajétan en qualité de légat (ou envoyé) du Saint-Siège pour s'occuper des nouvelles doctrines qui avaient cours en Allemagne. Aux termes de son mandat, Cajétan devait exhorter Luther à rétracter ses erreurs et l'assurer du pardon de l'Église s'il se reconnaissait coupable. Mais si le réformateur « persistait dans son entêtement, » il était par avance maudit et excommunié, ainsi que tous ceux qui partageraient ses opinions. En même temps il recevait l'invitation de comparaître personnellement devant le légat du pape à Augsbourg (en Bavière).

Au premier instant, Luther fut rempli d'effroi en sentant sa faiblesse devant la tâche redoutable qui se présentait à lui. Mais à ce moment-là même, le

Seigneur lui envoya un soutien remarquable en la personne d'un jeune savant de grande distinction, Philippe Mélanchton, que l'électeur de Saxe venait d'appeler à Wittemberg pour y enseigner les langues mortes. Luther et Mélanchton se prirent d'une profonde affection l'un pour l'autre. A dire vrai, ils se complétaient admirablement. Autant le premier était bouillant, apte à la lutte, allant droit devant lui et renversant, d'un élan impétueux, tous les obstacles, autant le second, par sa douceur et sa prudence, auxquelles s'alliait une fermeté inébranlable, savait compléter l'œuvre commencée par son ami, gagner les cœurs et la confiance, construire un nouvel édifice sur les ruines de l'ancien. Ils travaillèrent tout d'abord à la traduction de la Bible en langue allemande, œuvre que Luther avait entreprise déjà l'année précédente, mais qui n'avait progressé que très lentement, faute de textes originaux assez exacts. Mélanchton put y collaborer très utilement, grâce à sa connaissance approfondie du grec et aussi de l'hébreu. C'est ainsi que Dieu permettait à ses serviteurs de forger ensemble l'arme la plus redoutable, la seule efficace, qu'ils pussent employer contre la citadelle redoutable de la papauté.

Luther arriva à Augsbourg le 7 octobre 1518. Dénué de toute ressource pécuniaire, il avait reçu de l'électeur de Saxe quelque argent pour le défrayer de ses dépenses de voyage. Il fit cependant à pied la plus grande partie du trajet et emprunta à Nuremberg un froc neuf à l'un de ses amis, afin de comparaître devant le légat dans une tenue convenable, tellement la robe qu'il portait était usée.

Après quelques jours d'attente, il comparut devant le légat. Conformément au cérémonial en usage dans ces occasions, Luther dut se prosterner le visage contre terre, aux pieds de l'envoyé du pape et ne se

relever qu'après en avoir reçu l'invitation formelle. Quelque répugnance qu'il éprouvât à rendre ainsi hommage à un autre homme, il se conforma à l'usage reçu plutôt que de paraître aller de lui-même au-devant d'une rupture qu'il recherchait moins que personne. Cajétan, de son côté, étonné de la déférence que lui témoignait le moine allemand, se montra plein de condescendance et de sentiments bienveillants. Tout ce que demandait Léon X, affirmait-il, c'était que Luther rétractât ses erreurs et s'abstînt à l'avenir de répandre ses opinions. « Mon seul désir, » répondit le réformateur, « c'est de me conformer à la volonté du Seigneur ; il fera de moi ce qui paraîtra bon à ses yeux. Mais eussé-je cent têtes, j'aimerais mieux les perdre toutes plutôt que de renier le témoignage qu'il m'a été donné de rendre au nom de Jésus. » Très vexé de cette réponse douce et ferme, Cajétan dissimula son dépit et déclara qu'il n'était pas venu pour discuter, mais pour recevoir de Luther l'aveu de ses fautes ou, sinon, pour lui infliger la peine qu'il méritait. « Cependant, » ajouta-t-il, « si vous le désirez, je vous remettrai un sauf-conduit qui vous permettra d'aller vous justifier à Rome. »

L'offre était séduisante, mais Luther se garda bien de l'accepter. Même à Augsbourg, il se savait entouré d'ennemis qui guettaient l'occasion de le faire mourir et jamais, à vues humaines, il ne serait revenu vivant de Rome où une cabale puissante et nombreuse intriguait contre lui. Mais comme il éprouvait néanmoins le désir de développer ses vues et de les rendre publiques, il pria Cajétan de l'autoriser à se défendre par écrit. D'un ton hautain, le légat lui accorda sa demande, tout en manifestant son étonnement de le voir refuser sa proposition de prononcer sa défense devant Léon X. (A suivre)

Le jeune Africain

Un fidèle serviteur de Dieu qui, pendant de longues années, a travaillé pour le Seigneur en Orient, nous racontait l'histoire suivante que nous croyons propre à intéresser nos lecteurs :

Un jeune nègre, que nous appellerons Ali, avait été dans son enfance arraché à ses parents habitant le centre de l'Afrique pour être vendu comme esclave à un Égyptien. Après quelque temps celui-ci, ne se souciant pas de garder Ali auprès de lui, l'avait envoyé à son frère qui habitait la Haute-Égypte. Ce frère était un copte.

Les coptes se regardent comme les descendants des anciens Égyptiens ; ils ne sont pas mahométans, mais professent la religion chrétienne. A première vue, il pourrait sembler que cette circonstance dût être très avantageuse pour notre jeune ami ; en effet, n'allait-il pas se trouver maintenant en contact avec la parole de Dieu ? Malheureusement, tel ne devait pas être le cas. Le nouveau maître d'Ali était un chrétien de nom, mais en réalité il se trouvait aussi éloigné du royaume de Dieu que l'était le pauvre nègre lui-même. Il ne s'inquiétait en rien de son nouvel esclave et montrait la plus complète indifférence quant au salut de son âme immortelle ; aussi l'enfant grandissait-il dans une ignorance absolue. Il ne savait rien d'aucune religion, soit vraie, soit fausse.

Un jour une femme mahométane lui demanda : « Pourquoi n'observes-tu pas les jeûnes du Ramadan (1) ? » « Le Ramadan ? Qu'est-ce donc que cela ? » répondit Ali.

(1) Le Ramadan est le neuvième mois du calendrier arabe. C'est le mois du jeûne, et les mahométans sont

Alors la femme lui expliqua en détail les règles et les coutumes à observer pendant ces jours de jeûne et, pour accentuer encore ses paroles, elle ajouta : « Si tu ne gardes pas le Ramadan, tu l'en iras en enfer avec les chrétiens, qu'Allah maudisse. »

S'en aller en enfer était pour Ali une pensée effrayante. Il ne savait trop ce que c'était que l'enfer, mais, d'après le ton de son interlocutrice, il avait conclu que ce devait être un lieu terrible.

« Oh ! s'écria-t-il terrifié, je vais jeûner et devenir mahométan. » Et il exécuta son dessein avec un zèle tel que le musulman le plus strict n'eût pu rien trouver à lui reprocher.

Le temps passa. La nouvelle religion qu'il avait embrassée n'apportait ni paix, ni joie, à l'âme du jeune garçon. Au contraire, à mesure qu'il grandissait, il devenait plus agité et plus malheureux, et un jour enfin, n'y tenant plus, il s'enfuit de chez son maître. Il s'engagea bientôt comme domestique chez un homme habitant une ville voisine et qui, lui aussi, était chrétien de nom. La position d'Ali se trouva améliorée ; il était bien traité chez son nouveau maître, mais il n'en demeura pas moins tourmenté et inquiet dans son âme.

Un jour un musicien ambulante s'arrêta dans la maison où habitait Ali. Cet homme allait d'un endroit à l'autre et chantait, en s'accompagnant sur une sorte de viole, des cantiques arabes, célébrant les bienfaits du christianisme. C'est ainsi que pour la première fois Ali entendit prononcer le nom de

tendus de l'observer très strictement. D'après le koran (le livre saint des Musulmans), chaque fidèle doit pendant 29 jours s'abstenir de prendre aucune nourriture depuis l'aube jusqu'au coucher du soleil. Il n'ose pas même avaler une gorgée d'eau.

Jésus. Voici à peu près ce que chantait l'étranger : « Des peuples nombreux s'imaginent que la seule religion véritable est celle de Mahomet, et que celui-ci était un prophète ; mais nous disons que Jésus est le Fils de Dieu et le Sauveur des pécheurs. Il est venu au monde six cents ans avant Mahomet ; sa religion est par conséquent la plus ancienne et la meilleure des deux. »

Le jeune homme n'en entendit pas davantage, mais Dieu se servit de ces paroles, si faibles et si imparfaites qu'elles fussent, pour éveiller dans son âme un désir ardent de faire la connaissance de Jésus. Mes jeunes lecteurs se disent peut-être que les quelques mots qu'Ali avait saisis au passage ne pouvaient suffire pour produire sur lui une impression durable. Le pauvre nègre n'avait entendu que peu de chose, en effet, mais ce qui l'attirait, c'était le nom de JÉSUS. Ce nom, il se le répétait sans cesse, car le chanteur avait dit que Jésus était le Fils de Dieu et le Sauveur des pécheurs. La religion de Mahomet, comme toutes les religion païennes, ne reconnaît pas la nécessité d'un Sauveur ; aussi ne peut-elle donner à ses adeptes ni pardon, ni paix, ni joie.

Plus notre jeune ami pensait à ce qu'il avait entendu et plus ardent devenait son désir d'apprendre à connaître la religion chrétienne. Enfin, ne sachant comment se tranquilliser, il se rendit auprès de son maître et le supplia de lui parler de Jésus. Mais sa requête demeura sans effet. Comme nous l'avons déjà dit, son maître n'était qu'un chrétien professant ; ne connaissant pas lui-même le chemin du salut, comment aurait-il pu l'enseigner à d'autres ?

Le pauvre garçon se sentait désespéré. Que devenir ? à qui s'adresser ? Dans son angoisse, il retourna chez son premier maître, espérant trouver auprès

de lui la lumière qu'il cherchait. Hélas ! cet homme écouta à peine les paroles d'Ali et le renvoya au plus vite. Alors le malheureux entendit parler d'un évêque copte, renommé pour sa science et sa piété. « Lui du moins m'aidera, pensa-t-il ; il m'expliquera ce qui se passe dans mon cœur. »

Le nègre se mit en route. Arrivé à la demeure de l'évêque, il fut reçu avec bonté et bientôt obtint l'audience qu'il souhaitait. Il exposa en peu de mots le but de sa visite. « Je désire, dit-il, être instruit dans la religion de Jésus, le fils de Dieu. »

« Je t'entendrai de nouveau dans quelques jours sur ce sujet, répondit l'évêque. D'ici là, tu peux demeurer dans ma maison. » Oh ! ces quelques jours, qu'ils semblèrent interminables à cette âme altérée, soupirant après l'eau de la vie ! Enfin, un matin, on vint lui dire que l'évêque le demandait. Le cœur du jeune homme battait à se rompre lorsque, plein d'impatience, il fut introduit dans le cabinet du haut dignitaire de l'église.

« Mon ami, fit l'évêque avec bonté, je t'ai fait chercher pour te demander si tu préfères être occupé dans ma maison ou sur mes terres, au cas où tu te décides à rester chez moi. »

Qui dira l'amère déception du pauvre Ali en écoutant ces paroles ?

« Je ne suis pas venu ici pour chercher du travail, mais pour entendre parler de Jésus, » s'écria-t-il ; et en prononçant ces mots il s'élança hors de la chambre, sortit de la maison et retourna chez son maître, plus triste et plus découragé que jamais.

Que faire ? L'Esprit de Dieu, qui avait commencé à travailler dans l'âme de ce pauvre nègre, ne lui permit pas de s'abandonner au désespoir. Il fallait qu'il entendit quelque chose de Jésus. Il commença à interroger toutes les personnes avec lesquelles il

se trouvait en contact et qui lui semblaient dignes de confiance, s'informant auprès d'elles si elles ne pourraient lui parler de la religion de Jésus, le fils de Dieu. Les réponses qu'il reçut n'étaient pas pour le satisfaire. Il rencontra des hommes qui se disaient chrétiens, mais pas un seul parmi eux ne lui montra Jésus comme étant le chemin, la vérité et la vie. Ali apprit cependant que le premier jour de la semaine est le jour du Seigneur, et dès lors aucune considération possible ne put le décider à travailler ce jour-là ; il refusait même le dimanche matin de donner le fourrage au bétail de son maître. Ainsi, à sa manière, le pauvre jeune homme cherchait à sanctifier le jour de Celui dont il ne connaissait encore que le nom. Sa manière d'agir témoignait de son ignorance, et cependant n'est-il pas touchant de voir quel prix le nom seul de Jésus avait pour cette âme altérée et chargée ?

Mais des jours plus heureux devaient luire pour Ali. Celui qui a dit : « Ceux qui me recherchent me trouveront, » voyait avec quelle ardeur ce malheureux, plongé dans les ténèbres de l'ignorance, désirait apprendre à le connaître, et Dieu avait non seulement la puissance, mais encore la volonté, de l'attirer à Lui. Le Seigneur envoya donc dans la ville où habitait Ali un de ses serviteurs qui annonçait la bonne nouvelle du pardon des péchés par la foi au Seigneur Jésus.

Le premier qui reçut ce message fut le jeune Africain. L'Évangile de la grâce de Dieu fut pour lui comme un rayon de soleil au milieu des ténèbres de la nuit. En un instant, l'obscurité qui remplissait son âme fut dissipée et la lumière se fit. Ses yeux brillaient d'une joie profonde lorsqu'il entendit les paroles divines : « En vérité, en vérité, je vous dis, que celui qui entend ma parole, et qui croit celui

qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne vient pas en jugement; mais il est passé de la mort à la vie. » (Jean V, 24.)

Ali avait enfin atteint le but après lequel il soupirait; enfin il entendait parler du Sauveur et de son amour merveilleux; d'un cœur reconnaissant, il accepta le grand salut que Dieu offre gratuitement à quiconque croit, et en le faisant il apprit trois choses : d'abord qu'il avait la vie éternelle; ensuite qu'il ne viendrait jamais en jugement, parce que tout le poids de ce jugement avait pesé sur la tête de Christ; enfin qu'il était passé de la mort à la vie.

Du moment qu'il eut lui-même trouvé la paix avec Dieu, le plus grand désir d'Ali fut de partager avec d'autres la précieuse vérité qu'il avait si longtemps recherchée en vain. Son maître ne le retint pas, et le jeune chrétien retourna dans son pays afin d'annoncer à ses compatriotes, encore plongés dans les ténèbres du paganisme, la bonne nouvelle de la mort et de la résurrection du Seigneur Jésus.

Chers jeunes lecteurs, mon histoire est terminée, mais je ne puis prendre congé de vous sans vous adresser un sérieux avertissement. Songez à votre responsabilité, comparée à celle du jeune Ali. Vous avez été élevés dans un pays qui se réclame du nom de Christ; la plupart d'entre vous avez le bonheur de posséder des parents chrétiens, et même à ceux auxquels ce privilège aurait été refusé, de nombreuses occasions sont offertes d'entendre parler de Dieu et de Son amour, tel qu'il a été manifesté en Jésus. Entre vos mains, vous avez la parole de Dieu, les Saintes Écritures qui peuvent vous rendre sages à salut, et pourtant combien n'en est-il pas parmi vous qui, jusqu'à ce jour, avez endurci vos cœurs, refusant de répondre aux pressantes invitations que Dieu vous adresse? Pensez à ce que

vous faites ? Voulez-vous que ce pauvre nègre vous devance dans le royaume de Dieu ? « Or cet esclave qui a connu la volonté de son maître, et qui... n'a point fait selon sa volonté, sera battu de plusieurs coups... car à quiconque il aura été *beaucoup* donné, il sera *beaucoup* redemandé. » (Luc XII, 47-48.)



Les fruits d'une invitation

Il y a bien longtemps qu'une pauvre couturière invita un jeune garçon à venir à l'école du dimanche. Ce garçon accepta l'invitation ; il entendit ainsi l'Évangile de la grâce de Dieu et fut converti.

Quand Amos Soutton — c'était son nom — fut devenu grand, il partit pour les Indes afin d'y annoncer l'Évangile. Le Seigneur mit sa bénédiction sur son travail, car beaucoup d'âmes furent amenées, par son moyen, à la précieuse connaissance du Seigneur Jésus qu'il avait appris à connaître, pour lui-même, à l'école du dimanche.

Cette pauvre couturière mourut ; elle ne vit pas de quelle bénédiction remarquable le Seigneur couronna sa fidélité, mais elle pourra s'en réjouir assurément dans l'éternité. Combien peu elle se doutait alors de la grande œuvre que Dieu allait accomplir dans ces lointains parages, par le moyen de ce faible instrument !

Quel encouragement à la fidélité, n'est-ce pas ? Et c'est là ce que le Seigneur demande de nous, de ceux qui le connaissent, — que nous Lui soyons fidèles.

Chers amis, imitez l'exemple de la couturière ; invitez vos camarades à vous accompagner à l'école du dimanche. En faisant cela, vous travaillerez aussi

pour le Seigneur, tout jeunes que vous soyez. Ne dites pas : « Je n'ose pas, que pensera-t-on de moi ? » Quel sentiment éprouveriez-vous si le Seigneur Jésus vous disait : « Je n'ose pas te prendre avec moi dans le ciel » ? Vous en seriez attristés, certainement. Combien plus doit-il être attristé de voir que vous avez honte de Lui devant les hommes !

J'ai connu un petit garçon d'environ huit ans qui parcourait son village, allant de maison en maison, pour distribuer des cartes d'invitation en vue de réunions d'évangélisation qui devaient avoir lieu dans l'endroit. Il était bien quelque peu intimidé en accomplissant sa mission, mais néanmoins il fit la chose avec zèle, et plusieurs fois, parce qu'il savait que c'était pour le Seigneur qu'il travaillait. Assurément le Seigneur bénit un tel service, accompli pour Lui.

Demandez à Dieu de vous donner la force nécessaire de le glorifier et de le servir, non seulement dans telle ou telle circonstance, mais aussi dans tous les détails de votre vie de chaque jour. Il vous exaucera certainement, car Jésus lui-même a dit : « En vérité, en vérité, je vous dis, que *toutes les choses* que vous demanderez au Père en mon nom, il vous les donnera. » (Jean XVI, 23.)

Mais il importe, n'est-ce pas, que vous connaissiez le Seigneur Jésus comme votre Sauveur tout d'abord, comme Celui qui s'est donné lui-même pour vous, afin de vous racheter ? Alors seulement, conscients de Lui appartenir, vous pourrez l'adorer et le servir en vérité. Ne craignez pas l'opprobre, à cause du Seigneur : l'opprobre est une couronne de gloire pour ceux qui l'endurent pour le nom de Jésus. « Si vous êtes insultés pour le nom de Christ, vous êtes bienheureux. » (1 Pierre V, 4.) Que le Seigneur vous encourage dans le chemin de la fidé-

lité, vous accordant d'être aussi en bénédiction à ceux qui vous entourent !



Réponses aux questions du mois de juin

- 1^o 8 ans. (2 Chroniques XXXII, 1.) 16 et 20 ans. (2 Chroniques XXXII, 3.)
- 2^o Exode XXXI, 18.
- 3^o Apocalypse I, 11 ; III, 5 ; V, 1 ; X, 2 ; XX, 12 ; XXII, 18.
- 4^o Énoch : Jude 14 ; Jean : Apocalypse X, 11.
- 5^o Jérémie XXXI, 33 ; Hébreux VIII, 10.
- 6^o Exode XVII, 14.
- 7^o Jérémie XXXVI.
- 8^o Cyrus : Ésaïe XLIV, 28.

Questions pour le mois de juillet

- 1^o Quelle est la première Pâque dont parle la Bible et quelle est la dernière ?
- 2^o Dressez une liste des jours solennels de l'Éternel, et indiquez-en l'époque et la durée.
- 3^o Citez deux cas où la Pâque fut célébrée à une autre époque que celle instituée par Moïse.
- 4^o Quels aliments composaient le repas de la Pâque ?
- 5^o Que savez-vous d'Asaph, d'Héman et de Jéduthun ?
- 6^o Quelle différence y avait-il entre l'holocauste et les autres sacrifices ?
- 7^o Trouvez dans le Nouveau Testament la réponse à Deutéronome XXVII, 26.
- 8^o Une parabole du Seigneur mettant en contraste la loi et la grâce en rapport avec le pécheur perdu.





La fleur est fanée.

(Ésaïe XL, 7.)

L'arrivée du facteur est presque partout la bienvenue : ce sont des nouvelles d'un père absent, une cordiale lettre d'un ami, quelquefois l'annonce d'un nouveau-né. Cependant, il arrive parfois que le cœur se serre au moment où l'on avance la main pour recevoir les lettres qui arrivent ; c'est quand, parmi ces lettres, on voit dépasser les grands bords noirs d'une annonce de mort. Qui est-ce ? se demande-t-on tout de suite. Si c'est un ancien ami, qui a servi le Seigneur depuis de longues années, la douleur perd une partie de son amertume quand on pense au repos qu'il goûte en la présence du Seigneur ; si c'est un tout jeune enfant, on se rappelle avec

soulagement qu'il est également à l'abri, puisque « le fils de l'homme est venu sauver ce qui était perdu. » (Matthieu XVIII, 11.)

Aujourd'hui, ce n'est ni d'un vieillard, ni d'un enfant au berceau dont je veux vous parler, mais d'un jeune homme qui lisait assidûment la *Bonne Nouvelle*, comme vous le faites aussi, je l'espère, mes jeunes amis. Son père, qui pense que vous êtes peut-être insensible lorsque vous apprenez qu'un vieillard ou un tout jeune enfant quitte ce monde, désire vous adresser quelques lignes, priant le Seigneur qu'il vous accorde de mettre aujourd'hui même toute votre confiance en Lui.

Samuel J. lisait, dès son enfance, la bonne parole de Dieu, et de bonne heure il fut amené à la connaissance du Seigneur Jésus. Avant d'avoir vingt ans, il faisait partie de l'assemblée. Presque chaque matin, lorsqu'il passait à la cuisine pour prendre une tasse de café avant d'aller au travail, ses parents l'entendaient fredonner ce verset de cantique :

Seigneur, par ta sagesse,
Dirige-moi ;
Forme par ta tendresse
Mon cœur pour toi.
Je ne pourrais rien faire
Seul ici-bas :
Que ta main tutélaire
Guide mes pas.

Le 17 novembre 1901, il fut appelé comme militaire, à Tunis, dans le service des vivres. Chaque semaine, il écrivait à ses parents, et pendant six mois, ils étaient heureux de recevoir les bonnes nouvelles qu'il leur donnait.

Soudain, le 7 juin, une dépêche alarmante arrive à la mairie : Samuel J. est à l'hôpital, gravement

malade. Que faire? Passer la mer pour aller le voir? On examine, on calcule, on échange des télégrammes, et pendant trois jours les siens sont ballottés entre la crainte et l'espoir; mais durant ce temps, la maladie fait de rapides progrès et, le 10, arrive un télégramme annonçant qu'il n'était plus de ce monde.

Mort aussi vite, dites-vous! — Oui, aussi vite. Le 1^{er} juin, il était encore plein de vie, quoique se sentant las; le lendemain il reprenait son travail, mais ses camarades le voyant succomber à la fatigue, l'engagèrent à se présenter à la visite du docteur. Celui-ci constata qu'il avait une forte fièvre et le fit entrer à l'hôpital.

Représentez-vous, chers amis, pour un instant, la position de ce jeune homme: souffrant, privé de l'affection des siens et douloureusement affecté à la pensée du chagrin qu'ils éprouveront en apprenant sa maladie. D'où pourra lui venir le secours? Du Seigneur Jésus! L'aumônier militaire vint à son chevet; une fièvre ardente l'étreignait, mais Samuel J. put quand même lui dire ces cinq mots: « Je crois au Seigneur Jésus. »

Si demain, chers jeunes amis, vous étiez cloués sur un lit de maladie comme l'a été Samuel J., loin de vos parents, loin de ceux qui vous aiment, sans une parole d'encouragement, sentant l'isolement au milieu d'une salle d'hôpital, seriez-vous parfaitement calmes et pourriez-vous dire: « Je crois au Seigneur Jésus »?

Ne dites pas: Je suis jeune. — Samuel J. ne l'était-il pas? Ne dites pas non plus: Je suis vigoureux. — Parmi les jeunes gens qui quittèrent Marseille avec Samuel J., qui paraissait plus vigoureux que lui? Rappelez-vous ce que dit l'Écriture: « Toute chair est de l'herbe, et toute sa beauté comme la

fleur des champs. » (Ésaïe XI, 6.) Peut-être présentez-vous, aujourd'hui, toute la vigueur, toute la beauté de la jeunesse, mais qu'en sera-t-il de vous demain ? La fleur aura-t-elle encore sa splendeur ou sera-t-elle fanée, et peut-être fanée pour toujours ?

Combien il serait indiciblement triste que la mort étendit sur vous sa main glacée sans que vous eussiez confessé de votre bouche Jésus comme Seigneur. Le Prédicateur, vous le savez bien, a dit, il y a déjà bien des siècles : « Si un arbre tombe, vers le midi ou vers le nord, à l'endroit où l'arbre sera tombé, là il sera. » (Ecclés. XI, 3.) Aux yeux de ceux qui restaient sur la terre après que le riche et Lazare en eurent été retirés, le sort de ces deux hommes pouvait paraître le même ; l'un pourtant était tombé du côté du midi, l'autre du côté du nord ; l'un avait été porté par les anges dans le sein d'Abraham et l'autre était allé dans les tourments.

En supposant en outre, mes chers amis, que vous ayez encore de longues années à passer sur cette terre, ne pourriez-vous pas être surpris par l'événement prochain dont, souvent, vous avez entendu parler : par la venue du Seigneur Jésus ? Il a promis aux siens qu'Il viendra bientôt. Il ressuscitera alors les rachetés qui se seront endormis et transformera à sa ressemblance ceux qui seront sur la terre ; ensuite, tous ceux qui lui appartiennent seront ravis ensemble à sa rencontre en l'air. Ferez-vous partie de cet heureux rassemblement, ou tremblez-vous à la pensée que vous pourriez être laissés ici pour le jour terrible de la « révélation du Seigneur Jésus avec les anges de sa puissance, exerçant la vengeance contre ceux qui ne connaissent pas Dieu, et contre ceux qui n'obéissent pas à l'évangile de notre Seigneur Jésus-Christ » ? (2 Thess. I, 8.) Écoutez l'avertissement, la supplication pressante

qui vous est faite une fois de plus : « Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs. » (Hébreux IV, 7.)

Vous êtes-vous demandé ce qui a amené le Seigneur Jésus à descendre ici-bas, Lui, l'objet des délices du Père ? N'est-ce pas pour vous mettre à l'abri, par l'effusion de son précieux sang, du jugement terrible que vous aviez mérité ? Regardez à la croix du Calvaire ; contemplez l'amour merveilleux qui y brille, lorsque le Saint et le Juste, Celui qui n'avait pas connu le péché et dans la bouche duquel il ne s'était pas trouvé de fraude, passe par le jugement, par l'abandon de Dieu. Cherchez à comprendre pourquoi il s'est écrié : « Mon Dieu, mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonné ? » Alors, quand vous lirez dans le chapitre LIII d'Ésaïe, qu'« il a été blessé pour nos transgressions, » vous pourrez ajouter avec joie : — Oui, pour les miennes ; « meurtri pour nos iniquités » : — Oui, pour mes iniquités. L'apôtre Paul a dit : « Cette parole est certaine et digne de toute acceptation que le Christ Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs, dont moi je suis le premier. »

Le Seigneur, au moment de remettre son esprit, a dit sur la croix : « C'est accompli. » Nous le voyons maintenant, Lui, qui a fait par lui-même la purification des péchés « assis à la droite de la majesté dans les hauts lieux. » Nulle place d'honneur n'est comparable, à beaucoup près, à celle qu'Il occupe ; c'est la réponse de Dieu à l'excellence de son œuvre. Nul autre que Lui n'est digne d'occuper cette place, Lui qui, lorsqu'il était encore sur cette terre, a levé ses yeux au ciel et, s'adressant à son Père, a pu lui dire : « Je t'ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'œuvre que tu m'as donnée à faire. »

Que Dieu vous garde, chers amis, de rester indifférents aux événements qui se succèdent autour de

vous, au lieu d'en tirer une salutaire leçon ; qu'il daigne vous garder aussi d'écouter d'une oreille distraite les appels de sa grâce. Qu'elle est grande, la bonté du Seigneur ! S'il veut produire en vous le sentiment de votre misère et de vos besoins, comme il l'a fait dans le cœur de cette pauvre femme de la Samarie qu'il a rencontrée au bord du puits de Sichar, c'est pour se faire connaître à vous comme celui qui « donne de l'eau vive. » Allez donc à Lui, mes amis, dès aujourd'hui !

Il pardonne ; il pardonne,
 Il pardonne aujourd'hui :
 Reçois le salut qu'il donne ;
 Aujourd'hui, viens à Lui !

T. J.

Histoire du royaume de Juda

RÈGNES DE JOAKHAZ ET DE JHIOIAKIM

(2 Rois XXIII, 31 à XXIV, 7 ; 2 Chron. XXXVI, 1 à 2)

LA MÈRE. — Immédiatement après la mort de Josias s'ouvre la période des jugements qui mirent fin au royaume de Juda ; cette période dura environ 23 ans, pendant lesquels les descendants de ce roi pieux marchèrent dans l'iniquité la plus grande, rejetant tous les avertissements que Dieu, dans sa grâce, ne cessait de leur adresser par ses prophètes, surtout par Jérémie. Le successeur de Josias fut un de ses fils nommé Joakhaz ; il ne régna que trois mois.

SOPHIE. — Quelle fut la cause d'un règne de si courte durée, maman ?

LA MÈRE. — Il en est dit fort peu de choses, sauf la triste phrase si souvent répétée par l'écrivain

sacré : « Et il fit ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel. » Puis il est ajouté que Pharaon Néco, roi d'Égypte, probablement au retour de son expédition à Carkemish, déposa Joakhaz et le fit prisonnier à Ribla, ville située au nord de la Palestine sur la route de Babylone. Pharaon établit roi à sa place un frère de Joakhaz, nommé Éliakim, auquel il donna le nom de Jehoïakim, et il imposa au pays un tribut de cent talents d'argent (1) et d'un talent d'or (2) ; puis il emmena Joakhaz en Égypte, où il mourut.

SOPHIE. — Le roi Jehoïakim régna-t-il plus longtemps que son prédécesseur ?

LA MÈRE. — Il régna onze ans. Ce fut aussi un roi impie. Cependant, au début de son règne, Dieu envoya Jérémie annoncer de nouveau les jugements qui allaient tomber sur Jérusalem, disant : « Peut-être qu'ils écouteront, et qu'ils reviendront chacun de sa mauvaise voie ; et je me repentirai du mal que je pense à leur faire à cause de l'iniquité de leurs actions (3). »

SOPHIE. — Quelles paroles touchantes et pleines de bonté ! On voit que Dieu veut faire tout ce qu'il est possible pour épargner à son peuple les maux qu'il a si justement mérités. Ne produisirent-elles aucun effet ?

LA MÈRE. — Hélas ! elles servirent à manifester l'état des sacrificateurs et des prophètes — faux prophètes, sans doute — et du roi. Jérémie prononça ces paroles dans les parvis de la maison de l'Éternel. Lorsque les sacrificateurs et les prophètes les entendirent, ils lui dirent : « Tu mourras certainement. »

SOPHIE. — Ils avaient bien vite oublié la loi qu'ils

(1) Environ 100,000 francs. — (2) Environ 150,000 francs.

(3) Jérémie XXVI.

avaient retrouvée dans le temple ! Que firent-ils à Jérémie ?

LA MÈRE. — Ils ne purent lui faire aucun mal. A l'ouïe de ce qui se passait, les princes vinrent à la maison de l'Éternel et écoutèrent les paroles de Jérémie, auxquelles il ajouta de sérieuses exhortations. Mais les sacrificateurs et les prophètes dirent aux princes ainsi qu'à tout le peuple : « Jérémie mérite la mort, car il a prophétisé contre cette ville. »

SOPHIE. — Cela me rappelle que ce furent aussi les sacrificateurs qui incitèrent les foules à demander la mort du Seigneur Jésus (1). Ils étaient animés du même esprit, n'est-ce pas, maman ?

LA MÈRE. — Certainement ; l'opposition à la vérité vient toujours de la même source ; elle procède du diable, le grand adversaire de Dieu ; c'est pourquoi on retrouve partout les mêmes traits dans la manifestation de la haine du cœur de l'homme contre Dieu, et ce sont les chefs d'une religion corrompue qui ont toujours manifesté l'opposition la plus haineuse.

SOPHIE. — Les princes écoutèrent-ils les sacrificateurs ?

LA MÈRE. — Non, Sophie ; ils répondirent sagement avec le peuple : « Cet homme ne mérite pas la mort. » Puis quelques anciens du pays leur rappelèrent qu'Ézéchias, lorsqu'il entendit, par le prophète Michée, des paroles semblables (2), ne le fit pas mourir ; au contraire, il fut rempli de crainte et implora l'Éternel pour qu'il ne fit pas venir le mal qu'il avait prononcé. Ils ajoutèrent : « Et nous ferions un grand mal contre nos âmes. »

SOPHIE. — Ces hommes avaient, semble-t-il, la

(1) Matthieu XXVII, 20.

(2) Michée III, 12.

crainte de l'Éternel. Ils me font penser à Gamaliel, qui exhorta le sanhédrin à ne pas mettre à mort les apôtres, en rappelant deux exemples, ce qui les fit renoncer à leur dessein (1).

LA MÈRE. — On voit que, malgré le triste état du peuple, il y avait, comme au temps d'Élie, des hommes craignant Dieu. Daniel et ses compagnons, princes de la maison du roi, étaient certes fidèles et se trouvaient peut-être au nombre de ceux-là ? Mais un autre prophète, nommé Urie, prophétisa en même temps selon les paroles de Jérémie ; Jehoïakim chercha à le tuer ; Urie l'apprit et s'enluit en Égypte, où le roi le lit chercher, puis il le tua. Jérémie aurait subi le même sort, si l'Éternel n'eût mis au cœur d'un homme nommé Akhikam de le protéger ; c'était le fils de Saphan, celui-là même peut-être qui lut la loi devant Josias.

SOPHIE. — Dans quel état d'endurcissement Jehoïakim était tombé, malgré tous les avertissements de l'Éternel et sa grande patience !

LA MÈRE. — En ces jours-là, l'armée de Nébucadnetsar, roi de Babylone, monta contre Jehoïakim qui fut vaincu et chargé de chaînes d'airain. Son ennemi voulut l'emmener à Babylone ; mais il ne le fit pas et se contenta seulement de l'asservir.

SOPHIE. — Jehoïakim en dut être bien humilié ; ne crois-tu pas qu'il devait penser à la réalité des paroles qu'il avait entendues, maman ?

LA MÈRE. — Au lieu d'y réfléchir et de se repentir, il se révolta ; mais l'Éternel envoya de nouveau contre lui l'armée des Chaldéens, les Syriens, les Moabites, les Ammonites, et Nébucadnetsar emmena un certain nombre de captifs, parmi lesquels Daniel

(1) Actes V, 33-42.

et ses compagnons (1). Il prit aussi une partie des ustensiles de la maison de l'Éternel, qu'il mit dans son temple à Babylone.

SOPHIE. — Dieu usait d'une grande patience envers Jehoiakim, car je m'attendais à ce que le roi de Babylone l'eût mis à mort.

LA MÈRE. — Au lieu de le faire périr, l'Éternel voulait encore qu'il entendit un message de sa part. La quatrième année de son règne (2), il envoya Jérémie rappeler au peuple que depuis le commencement de son ministère, savoir depuis vingt-deux ans environ, il n'avait cessé de les avertir de revenir de leur idolâtrie et de tous leurs péchés, mais qu'ils ne voulurent pas. C'est pourquoi l'Éternel enverrait Nébucadnetsar qui réduirait le pays en désolation et emmènerait le peuple en captivité à Babylone pendant soixante-dix ans. En même temps Jérémie annonçait le jugement de Babylone après ces soixante-dix ans de captivité.

SOPHIE. — Une prophétie aussi précise devait effrayer le roi et le peuple, d'autant plus que son accomplissement avait commencé.

LA MÈRE. — Hélas ! il n'en fut rien. Ils étaient tous trop endurcis pour être touchés par ces avertissements, si solennels qu'ils fussent. Cependant la même année, l'Éternel commanda à Jérémie de prendre un rouleau et d'écrire les prophéties qu'il avait prononcées contre Israël et Juda et toutes les nations, depuis les jours de Josias. Jérémie, qui était en prison, dit toutes ces paroles à un scribe nommé Baruc, et le pria de les lire aux oreilles de tous, disant : « Peut-être leur supplication sera-t-elle présentée devant l'Éternel, et ils reviendront

(1) Daniel I, 1.

(2) Jérémie XXV.

chacun de sa mauvaise voie ; car grande est la colère et la fureur que l'Éternel a prononcée contre ce peuple (1). »

SOPHIE. — On voit combien Jérémie était dans les mêmes pensées que l'Éternel en faveur de ce pauvre peuple ; il était sans doute bien affligé en voyant tout le mal qui se commettait et les châtiements terribles qui en seraient la conséquence.

LA MÈRE. — En effet, toutes ses prophéties montrent combien son cœur était navré par le triste état du peuple, et combien c'était douloureux pour lui de devoir annoncer les maux qui allaient l'atteindre.

SOPHIE. — Comment s'y prit Baruc pour faire entendre au peuple les paroles que Jérémie lui avait dictées ?

LA MÈRE. — Il se tint un jour de jeûne dans le parvis du temple à l'une des portes, de sorte que chacun put les écouter. A l'ouïe de ces paroles, un homme nommé Michée, descendit à la maison du roi et rapporta aux princes ce qui venait de se passer. Les princes envoyèrent chercher Baruc, afin d'entendre aussi ces paroles. Remplis d'effroi, ils allèrent vers le roi et lui rapportèrent ce qu'ils avaient entendu. Lorsque Jehoiakim en eut ouï la lecture de trois ou quatre pages ou colonnes, il prit le rouleau, le coupa avec un canif et le jeta au feu, malgré les protestations de plusieurs hommes de son entourage. Puis il commanda que l'on allât prendre Baruc et Jérémie ; mais l'Éternel les cacha.

SOPHIE. — Ce malheureux roi pensait-il qu'en brûlant le rouleau, il empêcherait l'accomplissement des paroles qu'il contenait ? Quelle folie et quelle impiété ! Que lui arriva-t-il ?

LA MÈRE. — L'Éternel ordonna à Jérémie de pren-

(1) Jérémie XXXVI, 7.

dre un autre rouleau et d'écrire à nouveau toutes les paroles contenues dans le premier, en y ajoutant encore d'autres. Il fit dire à Jehoïakim : « Ainsi dit l'Éternel : Tu as brûlé ce rouleau, en disant : Pourquoi y as-tu écrit?... C'est pourquoi, ainsi dit l'Éternel touchant Jehoïakim, roi de Juda : Il n'y aura personne qui s'asseye sur le trône de David, et son cadavre sera jeté dehors, de jour à la chaleur, et de nuit à la gelée. Et je le punirai, lui, et sa semence, et ses serviteurs, pour leur iniquité, et je ferai venir sur eux, et sur les habitants de Jérusalem, et sur les hommes de Juda, tout le mal que je leur ai annoncé (1). » Ailleurs l'Éternel dit : « Quant à Jehoïakim, fils de Josias, roi de Juda, on ne se lamentera pas sur lui... Il sera enseveli de l'ensevelissement d'un âne, traîné et jeté par delà les portes de Jérusalem (2). » Telle est la sépulture que l'Éternel jugeait convenable pour un homme qui s'était pareillement moqué de Lui. « Ceux qui m'honorent, je les honorerai; et ceux qui me méprisent seront en petite estime, » avait dit l'Éternel au sacrificateur Éli (3).



Martin Luther (*suite*)

CHAPITRE VI (*fin*)

Luther devant le légat du pape

En rentrant au convent des Augustins, où il avait son pied-à-terre, Luther eut la douce joie d'y trouver son ami Staupitz. Celui-ci l'encouragea vivement à persister dans la méthode de défense qu'il

(1) Jérémie XXXVI, 29-31. — (2) Jérémie XXII, 18-19.

(3) 1 Samuel II, 30.

avait adoptée; aussi, dès le lendemain, se présenta-t-il devant Cajétan avec un court manifeste écrit dont il demanda à pouvoir donner lecture. « Tout en continuant à respecter l'Église romaine, » y disait-il en substance, « il m'est impossible de reconnaître comme justes des doctrines dont la parole de Dieu démontre la fausseté. Prêt à me rétracter sur tous les points où l'on m'aura prouvé que je suis dans l'erreur, je proteste, en revanche, hautement contre la prétention du légat du pape qui veut me contraindre à renier tout ce en quoi le Seigneur m'a fait la grâce de m'éclairer, sans que je sois autorisé à me défendre et sans que personne daigne me réfuter. »

Très contrarié de cette déclaration à la fois si simple et si formelle, Cajétan chercha à noyer son adversaire sous un torrent de paroles sans suite, mais prononcées avec tellement de volubilité que Luther eut beaucoup de peine à se faire entendre. Les arguments qu'il avança étaient d'un si grand poids, que le cardinal, poussé au pied du mur, le congédia brutalement en lui disant : « Retirez-vous et ne vous présentez plus devant moi, sinon pour vous rétracter. » Il ajouta peu après : « Je ne veux plus m'entretenir avec cette bête : elle a des yeux profonds et des pensées étranges dans la tête. »

Le cœur débordant de paix et de joie, de reconnaissance aussi, de ce qu'il avait pu rendre témoignage à la vérité, Luther rentra chez lui. Malgré les instances de ses amis qui le pressaient de quitter Augsbourg, craignant les intrigues de ses adversaires contre lui, il ne pouvait se résoudre à s'éloigner. Il voulait chercher à fléchir Cajétan, et obtenir de lui au moins la permission d'exposer publiquement les doctrines de l'Évangile. Il se déclarait même prêt à ne plus parler à qui que ce fût des

indulgences. Mais la lettre qu'il écrivit au légat à ce sujet demeura sans réponse et, à la fin, la situation devenant ouvertement dangereuse, Luther se décida à partir. Un ami lui ouvrit, de nuit, une petite porte dans la muraille, devant laquelle il trouva un cheval qu'on lui avait amené, mais sans bride ni fers. Un vieux soldat lui servit de guide. Ils cheminèrent aussi vite que possible et firent, le premier jour, près de vingt lieues. Quand, le soir, ils arrivèrent à l'hôtellerie où ils devaient loger, Luther, épuisé de fatigue, tomba, plutôt qu'il ne se coucha, sur un amas de paille où il resta longtemps étendu, incapable de faire un seul mouvement. Le lendemain, il put cependant reprendre son voyage. A Nuremberg, on lui communiqua le bref que le pape avait adressé à Cajétan à son sujet, et dans lequel le réformateur était qualifié de sorcier. Ce document ayant été rédigé avant même l'arrivée du légat en Allemagne, Luther ne put contenir son indignation en se voyant ainsi condamné d'avance au dernier châtiment et déclara que, s'il avait eu connaissance de cette pièce avant son départ de Wittemberg, jamais il n'aurait quitté cette ville. « On a peine à croire, » ajouta-t-il, « qu'aucun souverain pontife ait jamais pu rédiger un écrit aussi monstrueux. »

Le voyage de Luther fut un vrai triomphe. Partout on l'accueillait avec enthousiasme; les hommes les plus en vue se pressaient sur son chemin pour voir et saluer le moine si courageux qui avait osé tenir tête au pape, et nombreux étaient ceux dont le cœur se remplissait de joie en voyant ainsi la vérité triompher sur l'erreur. Luther, de son côté, rendait grâce à Dieu de l'avoir soutenu au travers de toutes ses difficultés, en lui permettant de rentrer à Wittemberg sans avoir reculé sur un seul point, sans avoir fait la moindre concession aux défenseurs du mensonge.

Peu de temps après, le pape tenta un nouvel effort contre le réformateur. Il délégua auprès de l'électeur de Saxe un noble saxon, Miltitz, alors attaché à la cour pontificale, pour lui offrir une rose d'or, décernée chaque année à l'un des princes les plus éminents de l'Europe. Miltitz devait en même temps faire une enquête sur la situation religieuse de l'Allemagne et chercher à compromettre Luther auprès de son protecteur. Rien ne répugnait plus que la violence au diplomate romain, qui annonçait hautement son intention d'apaiser tous les différends et de réconcilier ses adversaires. Il eut même avec Luther une entrevue dans laquelle il lui témoigna les sentiments les plus bienveillants, l'invitant à sa table et l'embrassant avec une feinte affection. « Baiser de Judas ! » dit plus tard Luther. Mais Miltitz dut se convaincre que l'Allemagne presque entière partageait les nouvelles idées, les accueillait même avec enthousiasme. « Pour un homme, » écrivait-il, « qui se prononce pour le pape, j'en trouve trois prêts à défendre le moine de Wittenberg au péril de leur vie. Si l'on me donnait vingt-cinq mille hommes armés pour m'accompagner, je trouverais cette escorte encore trop faible, si j'avais à conduire Luther à Rome. Hélas ! » ajoutait-il, faisant allusion à la mission dont il était chargé, « les roses de Rome perdent leur parfum une fois en Allemagne. »

En revanche, Miltitz se montra indigné en entendant le récit authentique des agissements de Tetzl, et il le somma de comparaître immédiatement devant lui pour se justifier. Aussi lâche qu'il s'était montré insolent, le dominicain refusa de répondre à la citation. Mais Miltitz, bien décidé à ne pas rentrer à Rome sans avoir obtenu au moins quelque résultat palpable, dont il pût rendre compte, se rendit auprès de lui à Leipzig, lui prouva, pièces en mains, jusqu'à quel

point il avait trompé ceux-là même qui avaient mis en lui toute leur confiance, et le rendit responsable de toutes les divisions qui s'étaient produites en Allemagne. Atterré par ces justes reproches, le malheureux Tetzcl fut envahi par un profond désespoir. Il lui était, du reste, impossible de rien alléguer pour sa défense, et il ne savait où cacher sa honte. Sa santé fut tellement ébranlée par le coup moral qu'il reçut ainsi qu'il en prit une maladie de langueur dont il mourut l'année suivante. Ses derniers moments furent extrêmement douloureux, tellement le remords le tourmentait, aggravé encore par les remontrances que ne lui ménagèrent pas ses anciens partisans lorsqu'ils le virent déchu de sa grandeur passée. Luther, au contraire, apprenant sa triste position, lui écrivit pour chercher à le consoler, l'engageant en même temps à se repentir de ses crimes et à tourner les yeux vers Celui qui pouvait seul lui accorder le salut, la paix et le pardon.

La mission de Miltitz demeura sans résultat. Tout ce qu'il obtint de Luther, ce fut que celui-ci écrivit au pape une lettre très humble dans laquelle il se déclarait prêt à se rétracter, si l'on pouvait le convaincre d'erreur en se basant sur la parole de Dieu ; mais il ajoutait qu'en tous cas il ne pouvait revenir sur aucune des affirmations contenues dans les 95 thèses. (A suivre.)



Le nom de mon Père

Un chrétien s'intéressait vivement au sort des jeunes garçons qui, privés de la surveillance de leurs parents, courent les rues et s'entraînent mutuellement au mal. Il avait fondé à leur intention un asile dans lequel il les hébergeait provisoirement, en attendant qu'ils eussent réussi, soit à obtenir de leur

famille les soins nécessaires, soit à leur trouver pour eux-mêmes une occupation qui les détournât de leurs funestes penchants.

Or un jour il fit la rencontre d'un gamin dont l'extérieur trahissait la plus profonde misère. Pressé de questions, il finit par avouer qu'il s'était enfui de la maison paternelle où il se disait maltraité. Notre ami le prit en pitié et, profondément ému par l'histoire si lamentable qu'il venait d'entendre, il résolut d'intercéder lui-même auprès des parents pour arriver à une réconciliation et à des garanties qu'à l'avenir l'enfant trouvât un traitement plus humain. C'était un long voyage, de deux cents kilomètres au moins. Quelle ne fût pas la déception de cet ami quand, arrivé à la ville que lui avait indiquée son protégé, il constata que le nom de cette famille y était absolument inconnu !

Lorsqu'il fut de retour chez lui, il adressa de sévères remontrances au jeune garçon. Celui-ci garda un silence obstiné, et son regard sournois semblait dénoncer chez lui un secret triomphe à l'idée que son mensonge avait si bien abouti. Mais enfin, poussé au pied du mur et vaincu malgré lui, par la bonté de cet homme qui s'était pareillement dévoué pour lui, il s'écria en fondant en larmes : « Je vous ai trompé, parce que je ne voulais pas révéler le nom de mon père, pour éviter de le déshonorer ! »

Chers jeunes lecteurs, avez-vous les mêmes scrupules à l'égard de votre Père qui est dans les cieux ? Je ne veux pas dire que vous n'avez pas à révéler son nom ; loin de là ! Nous sommes exhortés, au contraire, à le proclamer autour de nous. Mais votre conscience est-elle délicate au point que vous craigniez de le déshonorer ? L'aimez-vous, comme des fils ou des filles aiment leur père, tellement que tout ce qui touche à ses intérêts dans ce monde,

vous touche personnellement? Déshonorer votre Père, c'est commettre des actes qui sont contraires à sa sainte volonté. Il vous arrive, hélas! sans doute bien souvent, de désobéir, de montrer de l'impatience, d'avoir des accès de mauvaise humeur, de manquer de docilité, peut-être parfois de prononcer des paroles qui ne soient pas l'exacte vérité, que sais-je encore? Eh bien! examinez soigneusement la parole de Dieu et voyez ce qu'elle vous dit de tous ces devoirs quotidiens, de chaque instant: « Poursuivez toujours ce qui est bon, et entre vous, et à l'égard de tous les hommes. » (I Thessaloniens V, 15.) « Ne nous laissons pas en faisant le bien, car, au temps propre, nous moissonnerons, si nous ne défaillassons pas. » (Galates VI, 9.)

Quelle faveur votre Père vous accorde là! Il vous invite à le servir, mais vous promet en retour une moisson de bénédictions. Puissiez-vous tous, chers enfants, y participer richement!



Aujourd'hui!...

Enfant, n'entends-tu pas? Le bon Berger t'appelle;
 Dans son immense amour, il soupire après toi.
 Combien de temps encor lui seras-tu rebelle?
 Écoute, il le répète, il redit: « Viens à Moi!

» Viens à Moi qui jadis, sur la croix du Calvaire,
 Souffris pour tes péchés, les portai sans retour;
 À Moi, car j'ai subi la mort sur cette terre,
 Afin que dans le ciel tu trouves place un jour.

» Je suis le bon Berger. Si tu suivais ma trace,
 Tu goûterais en Moi le repos, le bonheur.
 L'étaucherai ta soif au fleuve de ma grâce;
 Tu pourrais t'écrier: Jésus est mon Sauveur! »

Enfant, as-tu compris le céleste message ?
 Regarde! à l'horizon le soleil disparaît ;
 Comme un dernier adieu, il laisse à son passage
 Un long sillon de pourpre ; après la nuit paraît.

Mais qui sait si demain, quand l'aurore nouvelle
 Répandra sur les monts la vie et la gaieté,
 Ah! qui sait si la voix qui maintenant t'appelle
 N'aura pas fait silence et pour l'éternité ?

Du temps qui s'est enfui la trace est effacée,
 Et jamais le jour d'hier ne sera retrouvé.
 L'été s'est écoulé, la moisson est passée,
 Et pourtant, le sens-tu ? Toi, tu n'es pas sauvé !

Aujourd'hui t'appartient, mais demain, que sera-ce ?
 Demain, c'est l'inconnu de mystère voilé ;
 Aujourd'hui brille encor le beau jour de la grâce,
 Il peut s'être, demain, pour jamais envolé.

Viens à Jésus pendant qu'il en est temps encore ;
 Cherche en lui le pardon, la paix et le bonheur.
 Ses bras te sont ouverts, c'est sa voix qui t'implore.
 Tu l'entends aujourd'hui ; n'endurcis pas ton cœur.

M. R.



Réponses aux questions du mois de juillet

1° Exode XII ; Actes XX, 6.

- 2° 1. *Le sabbat*, le septième jour de la semaine.
 2. *La Pâque*, le quatorzième jour du premier mois, entre les deux soirs. (Probablement les dernières heures du jour, depuis deux ou trois heures environ.)
 3. *La fête des pains sans levain*, du quinzième au vingt-deuxième jour du premier mois. 4. *La fête des premiers fruits*, qui avait lieu après la moisson, comportait deux parties séparées par un laps de temps

de sept semaines. 5. *Le jour du son éclatant des trompettes*, au septième mois, le premier jour du mois. 6. *Le jour des propitiations*, le dixième jour du septième mois. 7. Le quinzième jour du septième mois, *la fête des tabernacles*, qui durait huit jours. (Lévitique XXIII et Nombres XXVIII et XXIX.)

3° Nombres IX; 2 Chroniques XXX, 15.

4° Exode XII, 5-8.

5° 1 Chroniques VI, 31-39; XXV, 3.

6° L'holocauste était brûlé *tout entier* sur l'autel d'airain. (Lévitique I.)

7° Galates III, 13.

8° Luc X, 30-37. (Remarquez versets 31-34.)

Questions pour le mois d'août

1° A quelle classe du peuple appartenait Jérémie, le prophète ?

2° De combien de livres est-il l'auteur ?

3° Que savons-nous de son caractère naturel ?

4° Combien de fois est-il mentionné dans l'Écriture, en dehors des livres dont il est l'auteur ?

5° Combien de prières relevez-vous dans le livre de Jérémie ?

6° Illustrez Jérémie XVIII, 1-7, par deux ou trois passages du Nouveau Testament.

7° Combien de prophéties concernant Christ trouvez-vous dans le livre de Jérémie ?

8° Combien de citations lui sont empruntées dans le Nouveau Testament ?





Bobby.

Au moment où je m'apprêtais à mettre au net un petit article destiné aux abonnés de la *Bonne Nouvelle*, une question sérieuse traversa mon esprit. « Qu'est-ce que mes jeunes lecteurs pensent du Seigneur Jésus? » me demandai-je et, au lieu d'écrire, je posai ma plume et restai longtemps pensive devant ma page blanche, attendant une réponse qui ne venait pas.

Enfants qui lisez ces lignes, arrêtez-vous à votre tour, et posez-vous cette question : « Qu'est-ce que le Seigneur Jésus est pour moi ? »

Beaucoup d'entre vous, je le sais, peuvent répondre avec reconnaissance : « Il est mon Sauveur bien-aimé. » Mais d'autres, et combien nombreux, hélas !

détournent la tête et restent muets. Pour ceux-là, le Seigneur Jésus n'est pas une réalité. Ils ont entendu parler de Lui et de son amour; ils savent qu'il a donné sa vie pour les pécheurs et qu'il n'est pas d'autre nom sous le ciel par lequel il nous faille être sauvés, et pourtant toutes ces vérités n'éveillent aucun écho en leurs âmes. Jésus n'est pas pour eux l'Ami personnel, « qui soutient et console. » Il est bien loin, là-haut dans le ciel, et sa voix tendre et douce n'arrive pas jusqu'à eux.

Je me souviens du temps où je me disais parfois, comme vous le faites aussi peut-être: « Oh! si seulement le Seigneur Jésus était encore dans ce monde! Comme ce serait simple et naturel d'aller à Lui et de le suivre, mais maintenant c'est si difficile de croire! » Si difficile! et cependant il était aussi près de moi alors qu'aux jours d'autrefois, lorsque dans les champs fleuris de la Judée, il prenait les petits enfants entre ses bras et les bénissait.

Ceci me rappelle un simple récit entendu jadis, — l'histoire de deux petits garçons pauvres et ignorants, pour lesquels le Seigneur Jésus était une réalité. Tous, vous en savez plus long qu'eux, mais Dieu veuille mettre dans les cœurs de chacun d'entre vous la même foi simple et vivante qui remplissait l'âme de Jack et de Bobby. Écoutez plutôt.

C'était dans une salle d'hôpital, claire et gaie. Le soleil couchant jetait un dernier rayon à travers les hautes fenêtres, illuminant d'une lueur dorée cet asile de la souffrance. Dans les vieux ormes de la cour un pinson jasait encore; même au cœur de la grande ville, on devinait le printemps, et une vague senteur de renouveau flottait dans l'air attiédi du soir.

Deux lits seulement sont occupés dans la vaste salle. Le rayon de soleil glisse sur l'un d'eux et

vient caresser une tête bouclée qui repose sur l'oreiller. Un petit garçon est couché là. Sa figure pâle est contractée par la souffrance et, dans ses yeux bleus, pétillants de gaieté deux jours auparavant, se lit déjà l'angoisse de l'heure dernière. Il git là, inerte et brisé ; plus jamais, hélas ! ses membres, lestes et agiles autrefois, ne pourront le porter. Bobby n'a plus que quelques heures à vivre. Pauvre être abandonné, il n'a trouvé un lit que pour y mourir !

« J'ai mal, gémit-il, oh ! j'ai si mal partout ! »

Du lit voisin s'élève une voix enfantine, faible et voilée aussi :

« Bobby, dis, n'as-tu jamais entendu parler de Jésus ? Si tu Lui demandais de te guérir ? »

Les grands yeux tristes s'ouvrent étonnés. « Jésus ? fait Bobby ; je ne le connais pas. »

« Écoute, je veux te raconter ! »

Et doucement, par phrases entrecoupées, car il souffre lui aussi, Jack redit l'antique histoire qui, depuis tant de siècles, parle de repos et de paix à ceux qui sont travaillés et chargés ; l'histoire merveilleuse de l'amour divin du Sauveur, de Celui qui, plein de tendre compassion, allait de lieu en lieu, faisant du bien, et qui maintenant encore aime les petits enfants et veut les avoir près de Lui dans son ciel. La bonne semence répandue dans une école du soir par quelque obscur serviteur du Maître avait porté du fruit à salut dans le cœur de Jack. Il avait reçu le message avec toute la simplicité de son âme enfantine et maintenant il aimait à redire ce qui faisait sa joie et son espérance.

Bobby écoutait avidement. Lui aussi sentait naître au dedans de lui le désir de connaître ce puissant Sauveur qui pouvait soulager et guérir. Mais bientôt il secoua sa tête bouclée d'un geste dévoué.

« Vois-tu, Jack, il ne voudrait pas de moi ; je suis trop sale et trop pauvre ; et puis, où le trouver ? Je ne peux pas aller le chercher, j'ai si mal ! »

Mais Jack n'est pas embarrassé pour si peu.

« Le monsieur, à l'école, disait que Jésus venait toujours vers ceux qui avaient besoin de lui ; il n'a pas changé maintenant, bien sûr. Toi, tu as *très* besoin de Lui, Bobby, certainement il passera par ici ce soir. Tâche seulement de rester éveillé ; quand il viendra, tu lui diras ce qu'il te faut. »

« Mais Jack, je ne puis pas tenir mes yeux ouverts ; je suis si fatigué ! »

Jack demeura perplexe pendant un instant, puis :

« Sais-tu, Bobby, lève la main, alors il te verra et te demandera ce que tu veux. »

Trois fois Bobby essaya de lever sa petite main, et trois fois, il la laissa retomber, vaincu par la douleur.

« Je ne peux pas, c'est inutile, » et un gros sanglot le secoua tout entier.

« Ne pleure pas, » fait Jack ; « prends mon oreiller, je n'en ai pas besoin. » Et doucement il place la main de son ami sur l'oreiller, assujetti aux barreaux de la couchette.

Puis la nuit se fit et les deux enfants s'assoupirent, pauvres et abandonnés quant à ce monde, mais riches en foi. En s'endormant, Bobby murmurait tout bas : « Seigneur Jésus, viens vite ; j'ai besoin de toi. »

Et le Seigneur Jésus entendit la prière de l'enfant. Lui qui aime à bénir, il passa par cette salle d'hôpital cette nuit-là. Le lendemain au matin, lorsque la sœur fit sa tournée habituelle, Bobby reposait paisible ; ses grands yeux étaient clos et sa petite main était encore soutenue par l'oreiller de son camarade. Mais pour lui il n'était plus de souffrance ; le Bon

Berger avait recueilli dans son sein le faible agneau qui « avait besoin de Lui. »

Et toi, lecteur, ne répondras-tu pas maintenant à son appel de grâce ? Pour toi, Jésus *passé* aujourd'hui. N'as-tu pas besoin de Lui ce soir ? Demain il peut être trop tard. Quand la porte sera fermée, oh ! qui dira l'angoisse de ceux qui viendront y frapper en vain ? Lui seul peut te guérir, Lui seul peut effacer les péchés qui l'accablent.

Ce soir tu peux encore le trouver ; il est près de tous ceux qui l'invoquent ; il est mort pour te sauver. Oui, pour te sauver, *toi*, pauvre pécheur perdu. Ne le repousse pas. Comme l'aveugle d'autrefois, adresse-toi à Lui. « Seigneur, aie pitié de moi ! » Et pour toi comme pour lui, se fera entendre la réponse divine : « Recouvre la vue, ta foi l'a guéri »

Venez au Sauveur qui vous aime,
Venez, Il a brisé vos fers ;
Il veut vous recevoir lui-même,
Ses bras vous sont ouverts.



Histoire du royaume de Juda

RÈGNE DE JEHOIAKIN

(2 Rois XXIV, 8-17 ; 2 Chroniques XXXVI, 9-10)

SOPHIE. — Tu m'as dit, maman, que Jehoiakim avait été privé d'une sépulture honorable ; mais comment donc mourut-il ?

LA MÈRE. — La Parole dit simplement « qu'il s'endormit avec ses pères. » Son fils lui succéda, et, dans ce temps-là, Jérusalem fut assiégée par le roi de Babylone. Il est possible qu'il mourut pendant le siège et que les Chaldéens, lorsqu'ils entrèrent dans

la ville, agirent envers sa dépouille conformément à la parole de l'Éternel.

SOPHIE. — Quel fut le nom du fils de Jehoïakim ?

LA MÈRE. — Le même que celui de son père, avec cette différence qu'il se termine par *n* au lieu de *m* : *Jehoïakin*. Il est aussi appelé *Conia*, en Jérémie XXII, 24, 28 ; XXXVII, 1 ; et *Jéconias*, en 1 Chroniques III, 16 ; Esther II, 6 ; Jérémie XXVIII, 4, et Matthieu I, 11.

SOPHIE. — Je suppose qu'il ne régna pas longtemps, puisque Nébucadnetsar assiégeait sa capitale.

LA MÈRE. — Son règne ne dura que trois mois. Pendant le siège, il sortit avec sa mère, ses serviteurs, ses chefs et ses eunuques, et Nébucadnetsar les prit tous, ainsi que beaucoup d'autres, en tout sept mille hommes, et les emmena captifs à Babylone. Il emporta aussi les ustensiles et les trésors du temple et de la maison du roi. C'est de cette transportation que faisait partie Ézéchiel, ainsi que la famille de Mardochée, l'oncle de la reine Esther (1).

SOPHIE. — Comme tu me l'as rappelé plusieurs fois : « C'est une chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant » (2).

LA MÈRE. — En effet, Sophie. Aussi devons-nous avertir ceux au milieu desquels nous vivons, que le jugement est à la porte. Car les hommes aujourd'hui, comme Israël alors, abusent du temps de la patience de Dieu. Au lieu d'en profiter à salut, ils cherchent à embellir ce monde par tous les moyens qui sont en leur pouvoir et se divertissent tout en s'acheminant au-devant du jour fatal, comme les contemporains de Noé, dont il est dit : « Et ils ne connurent rien, jusqu'à ce que le déluge vint et les

(1) Ézéchiel I, 2. Esther II, 6.

(2) Hébreux X, 31.

emporta tous » (1). Cependant Dieu les avait avertis par Noé ; mais ils ne *crurent pas* ; c'est pourquoi ils ne *connurent rien*.

SOPHIE. — Est-ce que Jehoïakin fut aussi averti par Jérémie, comme l'avait été son père ?

LA MÈRE. — Une seule prophétie le concerne directement ; elle annonce, hélas ! son jugement, ainsi que tu peux le lire au chap. XXII de Jérémie, 24-27.

SOPHIE (*lit*). — « Je suis vivant, dit l'Éternel, que quand même Conia, fils de Jehoïakim, roi de Juda, serait un cachet à ma main droite, je l'arracherai de là ! Et je te livrerai en la main de ceux qui cherchent la vie, et en la main de ceux dont tu as peur, et en la main de Nébucadretsar, roi de Babylone, et en la main des Chaldéens. Et je te jetterai, toi et la mère qui t'a enfanté, dans un autre pays où vous n'êtes pas nés ; et là vous mourrez. Et, dans le pays où ils désirent ardemment de retourner, ils ne retourneront point. »

LA MÈRE. — La sainteté de l'Éternel ne pouvait plus supporter le mal. On voit dans quelle pénible nécessité Dieu se trouvait d'agir énergiquement contre la maison du roi. Fût-il comme un cachet dans sa main droite, un ornement précieux — c'est ce qu'aurait été la maison de David pour l'Éternel si elle eût marché dans ses voies — Dieu l'arrachait de sa main. Mais il est intéressant de comparer ce passage avec le dernier verset du livre d'Aggée, où l'Éternel dit de Zorobabel : « Je te mettrai comme un cachet ; car je t'ai choisi, dit l'Éternel des armées. »

SOPHIE. — Qui était ce Zorobabel, maman ?

LA MÈRE. — C'était le gouverneur de Juda, qui

(1) Matthieu XXIV, 30.

revint à la tête du peuple, selon l'ordre de Cyrus, après la captivité, pour rebâtir le temple de Jérusalem (1). Il descendait en troisième ligne du malheureux roi Jehoiakin; mais dans ce passage, il est une figure de Christ, vrai fils de David, qui sera précieux pour Dieu comme un cachet, lorsqu'il renversera toute la puissance des ennemis de son peuple.

SOPHIE. — Dieu se propose, n'est-ce pas, de remplacer tous ces rois infidèles par son propre Fils, le Messie d'Israël, qui amènera finalement la bénédiction promise?

LA MÈRE. — Précisément. Aussi Dieu aime à présenter cet objet de son cœur dans toutes les prophéties. C'est ce qu'il dit encore par Jérémie, à la suite de ce que tu as lu concernant le jugement de Conia, chapitre XXIII, 5-7. « Voici, les jours viennent, dit l'Éternel, et je susciterai à David un Germe juste; et il régnera en roi, et prospérera, et exercera la justice et le jugement dans le pays. Dans ses jours Juda sera sauvé et Israël demeurera en sécurité; et c'est ici le nom dont on l'appellera: L'Éternel notre *justice*. »

SOPHIE. — Jérémie et les fidèles qui étaient avec lui, durent être encouragés en entendant ces promesses.

LA MÈRE. — C'est bien en vue des fidèles et pour fortifier leur foi, que l'Éternel les donnait. Elles serviront encore au résidu d'Israël aux derniers jours.

SOPHIE. — Que devint Jérusalem après le siège et le départ du peuple pour Babylone?

LA MÈRE. — L'Éternel voulut encore user de patience envers sa ville bien-aimée et le peuple qui restait. Quoique Nébucadnetsar eût emmené un

(1) Esdras II, 2.

grand nombre de prisonniers, il restait beaucoup de monde en Juda. Il établit roi à la place de Jehoïakin, un fils de Josias, nommé Matthanias, et changea son nom en celui de Sédécias. Il régna onze ans, jusqu'à la transportation finale du peuple à Babylone.

SOPHIE. — Quelle patience et quelle bonté de Dieu, et quel contraste avec l'homme toujours si prompt à tirer vengeance des torts qui lui sont faits!

LA MÈRE. — C'est vrai, Sophie. Aussi nous avons à considérer ces voies admirables pour en agir de même avec ceux qui nous entourent, quels qu'ils soient.

SOPHIE. — Que devint Jehoïakin à Babylone?

LA MÈRE. — Il resta en prison jusqu'à la mort de Nébucadnetsar, soit pendant trente-sept ans. Alors Evil-Mérodac, fils et successeur de ce dernier, lui rendit la liberté et le traita avec bienveillance jusqu'à sa mort.

SOPHIE. — C'est touchant de voir la bonté de Dieu s'exerçant envers ce roi coupable pour adoucir le jugement auquel il avait été livré.

LA MÈRE. — Jacques dit dans son épître : « La miséricorde se glorifie vis-à-vis du jugement » (1), principe pleinement mis en évidence à la croix où le jugement, enduré par Christ, a donné libre cours à la miséricorde de Dieu envers les coupables, et dont les résultats seront à sa gloire pour l'éternité. Nous aussi, comme Jehoïakin, nous avons été tirés de la prison de la mort, par le grand Roi qui nous parla avec bonté; changea nos vêtements souillés contre la robe de justice; nous éleva à la position royale que la grâce seule pouvait nous donner, et

(1) Jacques II, 13.

nous admit à manger à sa table, pourvoyant à notre entretien jour après jour (1).

SOPHIE. — C'est merveilleux de considérer de quelle manière la grâce de Dieu brille dans toutes les pages de l'Écriture !

LA MÈRE. — Avant de terminer, nous pouvons encore considérer, en Jérémie XXIV, un encouragement que donna l'Éternel à l'occasion de la transportation qui eut lieu sous Jehoïakin. Le prophète voit deux paniers de figues : un de bons fruits et l'autre de mauvais. Les bonnes figues représentaient le peuple emmené en captivité, dont l'Éternel dit qu'il aurait les yeux sur lui pour son bien et qu'il le ferait revenir dans le pays. Mais la prophétie va plus loin, jusqu'à la bénédiction finale, disant : « Et je leur donnerai un cœur pour me connaître, car moi je suis l'Éternel ; et ils seront mon peuple, et moi je serai leur Dieu ; car ils retourneront à moi de tout leur cœur. » Le panier de mauvaises figues représentait le peuple qui restait, ne se soumettait pas au jugement de Dieu, et serait détruit. C'est ce que nous verrons, Dieu voulant, en nous entretenant du règne de Sédécias.

*« Mets-moi comme un cachet sur ton cœur » (2), ô Jésus !...
Tu mis pour moi ta vie à la croix du Calvaire,
O Sauveur débonnaire !
Et par ton sang versé, mes péchés ne sont plus.*

*« Mets-moi comme un cachet sur ton bras, » mon Sauveur !
Et me garde pour Toi dans mon pèlerinage.
Que d'un cœur sans partage
Je te serve sans cesse, avec zèle et ferveur !*

(1) Voir aussi 2 Samuel IX, 43.

(2) Cantique des Cantiques, VIII, 6.

« Mets-moi comme un cachet sur ton bras, sur ton cœur ! »
 En attendant le jour de ta sainte venue,
 Où, ravi dans la nue,
 Je te contemplerai, bien-aimé Rédempteur !



Il put chanter aussi le cantique

(Souvenirs de réunions pour jeunes gens)

On ne saurait assez encourager la jeunesse à ne pas négliger les occasions offertes pour profiter des enseignements de la bonne parole de Dieu, qui peut « rendre sage à salut par la foi qui est dans le Christ Jésus. » (2 Tim. IV, 15.) Il en résulte de la bénédiction, une fois ou l'autre; maints exemples en sont la preuve.



Il y a une trentaine d'années, à la suite d'un réveil qui eut lieu dans la contrée, nombre de jeunes gens furent convertis et amenés à marcher dans la vérité. C'était remarquable de voir ces âmes franchement tournées vers le Seigneur, comme jadis les croyants de Thessalonique, malgré les difficultés diverses qu'elles avaient à rencontrer. On ne voyait pas, comme souvent de nos jours, hélas ! ces jeunes croyants côtoyer le monde avec des cœurs partagés; ils en étaient, au contraire, nettement séparés, recherchant les occasions d'être affermis dans la vérité. Il s'organisa à leur intention des réunions particulières où la parole de Dieu était l'objet d'entretiens fraternels. Dans ces heureux moments, où chacun était tout oreille pour écouter, on oubliait volontiers la fatigue de la journée, le chemin parcouru, et la joie du revoir retrempait les cœurs. La

vie chrétienne de ces nouveaux convertis avait ainsi un début des plus réjouissants qui exerça une heureuse influence sur toute leur marche ultérieure.

Peu après, on fut conduit à rassembler les enfants de quelques personnes appartenant au Seigneur pour s'entretenir avec eux des choses relatives au salut de leurs âmes, auxquelles ils étaient encore étrangers. Il y avait pourtant une exception ; l'un d'entre eux était loin d'y être indifférent.

Un certain soir, qui était celui de la réunion habituelle de la semaine à l'intention des « jeunes, » ils s'y trouvèrent en bien petit nombre ; et encore, sans l'intervention de leur mère, deux d'entre eux ne s'y seraient probablement pas rendus. Fatigués du travail du jour, ils n'auraient rien moins désiré que d'aller se livrer au repos. Mais la mère, fidèle servante du Seigneur, qui élevait sa famille dans la crainte de Dieu, les encouragea à se rendre à la réunion. Ayant l'habitude d'obéir, le cadet, qui aurait mieux aimé prendre le chemin du lit que celui du local, suivit son aîné. Celui-ci ne se faisait pas prier ; il était, depuis un certain temps déjà, exercé dans sa conscience au sujet de ses péchés et désirait jouir du pardon. Ah ! combien de fois n'avait-il pas essayé de se délivrer par lui-même, sans y avoir jamais réussi. On le comprend. Si intense était son travail d'âme que sa figure en était changée : au lieu de la douce gaieté de la jeunesse, il avait quelque chose de particulièrement triste dans l'expression. En peut-il être autrement lorsque, à quelque âge que ce soit, on voit le danger de sa position ?

C'est dans un tel état qu'il prit place dans la modeste réunion, ce soir-là. On débuta par le chant d'un cantique :

« Je la connais, cette joie excellente
 Que ton Esprit, Jésus! met dans un cœur;
 Je suis heureux, oui, mon âme est contente,
 Puisque je sais qu'en toi j'ai mon Sauveur. »

Après la prière pour implorer la bénédiction du Seigneur sur la Parole qui allait occuper les cœurs, on lut le chapitre III de l'évangile de Jean. Le verset 16, si précieux et qui renferme pour ainsi dire tout l'Évangile — texte qui a été en bénédiction à beaucoup d'âmes angoissées — fut surtout l'objet de quelques importantes réflexions quant au moyen de salut que Dieu, dans sa grâce, présente au pauvre pécheur.

Mais auparavant, celui qui était avec ces jeunes amis, les intéressant aux choses d'en haut, les rendit attentifs à ce qu'ils venaient d'exprimer dans le chant du cantique.

« Pensez-vous, » leur dit-il, « exprimer en vérité ce que nous venons de chanter ensemble? »

Silence général.

« Personne donc n'est dans ce cas, » continua-t-il; « eh bien! pourquoi en est-il ainsi de vous, mes chers amis? Vous ne l'ignorez pas: il faut jouir personnellement des choses précieuses rappelées dans ce merveilleux passage. Faites attention à ce qu'il renferme. Il nous parle d'abord du grand amour de Dieu pour un monde coupable et perdu dont vous faites partie aussi, amour qu'il a montré d'une manière touchante en donnant pour nous son Fils unique et bien-aimé. Vous savez qu'il est venu et — ainsi que l'affirme le verset précédent — que le fils de l'homme a été élevé, comme Moïse éleva le serpent au désert. Il est mort sur la croix, il a été ressuscité; mais pourquoi cela? Lisez le reste

du passage : « Afin que quiconque croit en Lui ne péricule pas, mais qu'il ait la vie éternelle. » Voilà qui est tout aussi vrai, n'est-ce pas ? Mais le croyez-vous ? »

Au moment où l'on méditait ainsi en toute simplicité sur ce précieux sujet, la figure du jeune homme anxieux quant à son état, prit subitement une toute autre expression, car il trouva la paix sur le champ en croyant les déclarations de la parole de Dieu, qu'il venait d'entendre.

Ne valait-il pas la peine d'être venu, ce soir-là, pour s'occuper de ces choses si importantes ? Évidemment ; et la bénédiction du Seigneur allait-elle se limiter à lui seul, en cette mémorable soirée ?

Le frère de notre jeune ami s'aperçut aussitôt du changement qui venait d'avoir lieu chez son aîné. Celui-ci, à l'issue de la réunion, ne put s'empêcher de raconter l'heureuse délivrance qui venait de s'opérer en sa faveur, affirmant humblement pouvoir maintenant chanter le cantique par lequel la soirée avait commencé.

Dès qu'il eut fait connaître la grâce dont il venait d'être l'objet, Henri, leur camarade, âgé de quinze ans, qui était resté indifférent jusqu'à ce jour au sujet de l'état de son âme, bien qu'il eût aussi le privilège d'avoir des parents pieux, fut comme transpercé d'une flèche dans sa conscience. Il fut littéralement bouleversé ! Et pourquoi ? Ah ! c'est que, comme jadis Ésaïe (Ésaïe VI), il venait d'être amené pour la première fois de sa vie en la présence de Dieu, d'un Dieu de grâce, c'est vrai, mais aussi du Dieu saint et juste qu'il avait offensé.

Il vit immédiatement qu'il était un pécheur, un coupable, digne du jugement, malgré son jeune âge ; et c'est dans cet état lamentable et angoissé qu'il prit le chemin de la maison. Arrivé auprès de ses

parents, il leur raconta, d'un bout à l'autre, ce qui s'était passé, ne leur cachant pas le trouble qui remplissait son cœur et qu'au reste on pouvait facilement remarquer dans sa physionomie.

Cet heureux réveil fut aussi subit que celui du geôlier de Philippe (Actes XVI), et la délivrance, comme pour ce dernier, ne se fit pas attendre non plus.

Les parents du jeune homme, qui connaissaient le Sauveur d'ancienne date, purent dire à leur fils, comme autrefois l'apôtre Paul à celui auquel nous venons de faire allusion : « Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé. » (Actes XVI, 31.) Le jeune Henri crut lui aussi et obtint la douce assurance d'être sauvé. Jouissant de la grâce, il dit à ses parents, émerveillés de l'œuvre qui s'accomplissait, sous leurs yeux, dans leur unique enfant : « *Je puis chanter aussi le cantique maintenant.* »

Et là, dans le silence de la nuit, comme jadis chez le geôlier, cette paisible famille chantait un cantique de délivrance à la gloire du Rédempteur. Quelle intime et touchante réunion de famille que celle-là !

Le lendemain matin, de très bonne heure, l'heureux garçon prit rapidement le chemin du local où demeurerait l'ami qui s'intéressait à eux et, le cœur débordant de joie, lui raconta les choses merveilleuses dont il était l'objet, en ajoutant pour terminer : « *Je peux chanter aussi le cantique maintenant !* »

Et toi, cher jeune lecteur, pourrais-tu en dire de même en vérité ?

L. P.



Martin Luther (*suite*)

CHAPITRE VII

La dispute de Leipzig.

On avait l'habitude, au moyen âge, d'organiser des disputes ou discussions, soit entre professeurs ou étudiants de la même université, soit entre délégués d'universités différentes. Ces joutes oratoires étaient suivies avec un intérêt passionné par un nombreux auditoire, attiré quelquefois par l'à-propos du sujet traité, le plus souvent par l'adresse que déployaient les partis en présence. En général, du reste, c'étaient simplement des prétextes pour mettre en évidence le talent de tel ou tel champion renommé; les thèses discutées n'avaient que rarement quelque valeur scientifique ou morale.

Bien que ces disputes commençassent, au XVI^e siècle, à tomber en défaveur, les questions soulevées dans le domaine religieux présentaient trop d'actualité pour que l'idée ne surgit pas de les soumettre à un débat public. Le célèbre docteur Eck se déclara prêt à défendre l'autorité pontificale contre le fougueux Carlstadt, partisan de Luther; ils venaient de soutenir l'un contre l'autre une vive polémique par écrit. Mais Eck souhaitait par-dessus tout de voir Luther venir au secours de son ami, et il n'eut ni trêve ni repos jusqu'à ce qu'il eût obtenu du duc de Saxe la permission pour le réformateur de se rendre à Leipzig, malgré l'opposition des professeurs de cette ville, peu soucieux de voir leur université contaminée par les nouvelles doctrines.

Eck arriva le premier à Leipzig. Il y fit une entrée solennelle, revêtu d'un costume éclatant et suivi d'un nombreux cortège. Il se hâta de rendre visite

aux dignitaires de l'église et aux principaux professeurs, afin de les gagner d'avance à sa cause, chose facile, du reste par suite de l'hostilité qui existait entre l'université de Leipzig et celle de Wittemberg. Lorsque Carlstadt arriva à son tour, il eut une mésaventure au moment de pénétrer dans la ville : une roue de son luxueux carrosse se brisa et le pauvre docteur, qui était fort vaniteux, roula dans la boue, aux éclats de rire de la foule ; très mortifié, il dut gagner à pied son logis.

La discussion s'ouvrit le 27 juin 1519. De grand matin, les adversaires assistèrent à une messe solennelle, puis ils se rendirent en grand apparat à la salle qui leur avait été assignée. En tête marchait le duc Georges de Saxe lui-même, accompagné d'une brillante escorte de comtes, de barons et de chevaliers. Une garde d'honneur était formée de citoyens de Leipzig armés de hallebardes et défilant, bannières au vent, aux sons d'une éclatante fanfare.

On avait aménagé avec luxe une des plus belles et des plus vastes pièces du château ducal en vue de la discussion, pour recevoir les auditeurs très nombreux et distingués qui désiraient y assister. Deux grands pupitres s'y élevaient en face l'un de l'autre, recouverts de somptueuses tapisseries, de même que les bancs et les sièges. A côté du pupitre destiné au docteur Eck se trouvait un tableau représentant St-Georges terrassant le dragon, tandis qu'en face de celui de Luther un autre tableau figurait St-Martin.

Pendant les premiers jours, le débat eut lieu entre Eck et Carlstadt, Luther n'intervenant que de temps à autre pour renforcer les arguments avancés par son ami. Lorsqu'il entra lui-même personnellement en lice, la discussion prit aussitôt une autre tournure. Tandis que jusque-là, elle avait été trainante

et parfois si monotone que nombre d'auditeurs s'endormaient régulièrement à chaque séance, elle devint tout à coup vive, alerte, et l'attention de tous se trouva éveillée. En vain le champion catholique chercha à abattre son adversaire en le privant même des ressources matérielles dont il avait cru pouvoir se servir: Luther fit face de tous les côtés, étonnant chacun par la promptitude de ses réparties, par la hauteur de ses vues, par son infinie supériorité morale. Eck s'opposa même à ce que son rival pût consulter les textes soit de la parole de Dieu, soit des Pères de l'Église, qu'il avait apportés avec lui. Nullement déconcerté, Luther céda aussitôt sur ce point, citant de mémoire, sans la moindre erreur, passage après passage, tellement il était nourri de l'Écriture, et gagnant par là même de nombreux partisans à sa cause. « Ainsi, » disait-on, « le résultat final de la discussion sera moins la recherche de la vérité que le désir de voir lequel des deux orateurs a la meilleure mémoire et déploie le plus d'éloquence. » Nul doute que Luther ne dût avoir en ces moments présente devant son cœur cette précieuse déclaration du Seigneur et qu'il n'en réalisât la puissance: « Mettez donc dans vos cœurs de ne pas vous préoccuper à l'avance de votre défense, car moi je vous donnerai une bouche et une sagesse, à laquelle tous vos adversaires ne pourront répondre ou résister. » (Luc XXI, 14, 15.)

Il ne saurait entrer dans le cadre de notre récit d'exposer en détail tous les points discutés; la plupart des questions soulevées seraient fort au-dessus de la portée des lecteurs de ce journal. Contentons-nous de dire que d'emblée les deux antagonistes ne devaient pas tomber d'accord et que le fossé qui les séparait alla, de jour en jour, en s'élargissant. Luther en effet déclara que pour lui la Bible était à la

fois la plus haute et l'unique autorité; Eck, au contraire, s'en référait à chaque instant soit aux Pères de l'Église, soit aux conciles, soit aux décisions des papes, refusant d'admettre que ces documents, tout respectables que fussent nombre d'entre eux, n'avaient qu'une valeur limitée en tant qu'œuvres humaines. Son principal grief à l'adresse de Luther était que celui-ci remettait en honneur les hérésies de Jean Huss. « Comment nier, » répondit le réformateur, « que beaucoup des affirmations de Huss n'aient un caractère nettement évangélique, celle-ci par exemple: Il n'est point nécessaire, pour être sauvé, d'admettre la supériorité de l'Église romaine sur toute autre. » Ces mots excitèrent un violent tumulte. Le duc Georges, effrayé de la tournure que prenait la discussion, s'écria à haute voix: « Le moine est fou. » Tout l'auditoire était partagé entre la consternation et la joie; des groupes se formaient dans la salle, des conversations animées s'engageaient et, pendant un temps assez long, la discussion se trouva suspendue.

(A suivre.)

Réponses aux questions du mois d'août

- 1^o Il était sacrificateur. (Jérémie I, 1.)
- 2^o Le livre de Jérémie. Les Lamentations de Jérémie. Voir aussi 2 Chroniques XXXV, 25.
- 3^o Il était craintif, timide et irrésolu. (Jérémie I, 6; XX, 7, etc.)
- 4^o Neuf fois. 2 Chroniques XXXV, 25; XXXVI, 12, 21-22; Esdras I, 1; Daniel IX, 2; Matthieu II, 17; XVI, 14; XXVII, 9.
- 5^o Quatorze prières. Jérémie III, 23; V, 3; X, 6, 7;

23 ; XII, 1-4 ; XIV, 7-9 ; 13 ; 20-22 ; XV, 15-18 ; XVI, 19 ; XVII, 12-18 ; XVIII, 19-23 ; XX, 7-13 ; XXXII, 17-25.

6° Romains IX, 20-21 ; Matthieu XX, 15 ; 2 Corinthiens V, 17 ; 2 Timothée II, 20-21.

7° Jérémie XXIII, 5-6 ; XXX, 9 ; 21-22 ; XXXIII, 15-17.

8° Jérémie VII, 11 (Matthieu XXI, 43 ; Marc XI, 17 ; Luc XIX, 46) ; IX, 24 (1 Corinthiens I, 31 ; 2 Corinthiens X, 17) ; XXXI, 15 (Matthieu II, 18) ; 31 (Hébreux VIII, 8-12) ; 33-34 (Hébreux X, 16-17.)

Questions pour le mois de septembre

1° Quel roi de Juda eut le plus long règne et lequel le plus court ?

2° Quelle fut la durée exacte du règne de Jéhoïakin ?

3° Lequel des rois de Juda atteignit l'âge le plus avancé ?

4° Lequel fut le plus mauvais de tous ces rois ?

5° Quelle parole de l'Éternel prononcée à peu près 400 ans auparavant trouva son accomplissement partiel sous le règne de Jéhoïakin ?

6° Relevez dans le livre de Jérémie dix noms différents de l'Éternel.

7° Quel passage du prophète Habakuk (contemporain de Jérémie) se trouve cité à trois reprises dans le Nouveau Testament ?

8° Illustrez 2 Rois XXV, 28-30, par un ou deux passages du Nouveau Testament.





L'écolier arabe.

Vous n'avez pas oublié, mes jeunes amis, ma dernière lettre sur les Arabes de l'Oranie, ni la promesse que je vous avais faite de vous parler encore d'eux.

C'est ce que je vais faire aujourd'hui en vous entretenant des écoles arabes, non pas de celles où des maîtres diplômés enseignent aux jeunes indigènes les mêmes matières qu'aux enfants européens, mais de l'école religieuse musulmane, dont le programme, très simple, tient tout entier dans la lecture. L'écriture et la récitation du Coran.

Le *thaleb*, ou maître d'école, n'a aucun titre universitaire. Il peut, il est vrai, réciter le livre sacré, mais le cycle de ses connaissances ne renferme pas autre chose que le « Livre de Dieu, » qui, à ses yeux, réunit tout ce qu'un bon musulman doit savoir. On rencontre le *thaleb* dans presque tous les centres indigènes, où il est aussi appelé *cheikh*, *derrér*. Il s'efforce de réunir vingt ou trente pères de famille, qui consentent à lui payer un salaire annuel de vingt francs chacun. Cette allocation, augmentée des petits dons en nature qui lui sont offerts, lui assure un traitement de mille francs par an environ.

La salle de classe du *thaleb* est meublée très sommairement. Celles du village nègre d'Oran sont installées dans de petits locaux humides et nauséabonds, situés au niveau de la rue. Elles servent à la fois de logement au maître et de salle d'étude. Quelques nattes en alfa, posées à terre, constituent le mobilier scolaire en même temps que le sien propre. C'est sur une natte que le professeur se repose des fatigues intellectuelles de la journée.

Dans l'exercice de ses fonctions, le *thaleb* s'accroupit sur la natte et tous ses élèves l'imitent en se plaçant autour de lui sans ordre, après avoir, suivant la coutume orientale, enlevé leurs chaussures qu'ils placent pêle-mêle à l'entrée de la salle. Chaque élève possède un *lough* (planchette), qui lui sert à la fois de cahier et de livre de lecture. Le *lough* est

enduit d'une mince couche de *sensal*, sorte d'argile blanche, sur laquelle le *thaleb* trace, avec son *klam* ou stylet et de l'encre faite de fumier de mouton, de laine brûlée et d'eau, les éléments de l'alphabet arabe, puis les syllabes, et enfin les innombrables versets du texte coranique.

Pendant la leçon de lecture, les élèves balancent vivement le haut du corps en épelant leurs phrases. Chacun d'eux a une leçon différente suivant son degré d'instruction, et le nasillement de ces syllabes gutturales produit un bourdonnement au milieu duquel le *thaleb* seul est capable de se reconnaître.

La discipline de ces écoles est barbare. Malgré la surveillance de la police, le maître maltraite souvent les enfants; il a pour cela toute latitude de la part des parents. Il y a quelques semaines à peine, un des jeunes élèves de M... avait manqué la classe. Le lendemain, son père l'amena au *thaleb* qui le battit outrageusement après l'avoir suspendu par les pieds à une poutre de son logement.

Après un séjour de deux ou trois ans à l'école, les jeunes Arabes possèdent une connaissance suffisante des textes coraniques; c'est là tout leur bagage intellectuel. Le maître s'abstient de toute leçon de savoir-vivre, de politesse ou de morale.

(A suivre.)



Histoire du royaume de Juda

RÈGNE DE SÉDÉCIAS

(2 Rois XXIV, 18-XXV; 2 Chroniques XXXVI, 1-21; Jérémie LII.)

SOPHIE. — D'après ce que tu m'as dit dans notre dernier entretien, nous arrivons aujourd'hui à l'histoire du dernier roi de Juda.

LA MÈRE. — En effet, Sophie. En attendant le glorieux jour où le sceptre sera placé entre les dignes mains du Roi de justice et de paix, le vrai Fils de David, le roi selon les pensées de Dieu, Jérusalem allait cesser d'être le trône de l'Éternel, le gouvernement et la puissance étant confiés aux gentils. C'était un moment bien solennel dans l'histoire du peuple de Dieu sur la terre et une conséquence terrible de sa désobéissance.

SOPHIE. — Ce dernier roi s'appelait Sédécias et régna onze ans, m'as-tu dit ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Il fit, hélas ! comme ses prédécesseurs, « ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel. » Outre son abominable idolâtrie, il se révolta contre Nébucadnetsar, auquel il avait juré soumission au nom de l'Éternel, montrant ainsi moins de respect pour ce Nom que le roi païen qui comptait sur sa fidélité à cause de son serment.

SOPHIE. — C'était extrêmement grave pour Sédécias que de manquer ainsi à sa parole ; ne trompait-il pas Dieu aussi bien que Nébucadnetsar ?

LA MÈRE. — Certainement. Aussi l'Éternel dit à cet égard par le prophète Ézéchiel : « Je suis vivant, si je ne mets sur sa tête mon serment qu'il a méprisé, et mon alliance qu'il a rompue ! Et j'étendrai sur lui mon filet, et il sera pris dans mon piège ; et je l'amènerai à Babylone, et là j'entrerai en jugement avec lui pour son infidélité par laquelle il a été infidèle envers moi (1). »

SOPHIE. — C'est probablement cette infidélité qui a déterminé Nébucadnetsar à mettre fin au royaume de Juda.

LA MÈRE. — Sans doute, car au jugement de Nébucadnetsar, Juda aurait pu rester simplement tri-

(1) Voir Ézéchiel XVII, 11-20.

butaire. Mais depuis longtemps déjà, l'Éternel avait décidé d'en finir avec un état de choses aussi outrageant pour Lui et à l'égard duquel il avait montré sa grande patience. De plus, l'Esprit de Dieu relève le fait grave que Sédécias ne s'humilia pas devant Jérémie, lorsqu'il lui parlait de la part de l'Éternel, mais le fit, au contraire, beaucoup souffrir.

SOPHIE. — Sédécias fut donc averti par Jérémie, comme l'avait été Jehoiakim ?

LA MÈRE. — Oui. Au début de son règne, il fut prévenu, ainsi que d'autres rois avec lesquels il cherchait probablement à s'unir pour secouer le joug de Nébucadnetsar, qu'il fallait accepter cet asservissement : « Prêtez vos cons au joug du roi de Babylone, » disait Jérémie, « et servez-le, lui et son peuple, et vous vivrez (1). » Jérémie voyait avec peine plusieurs faux prophètes jouir d'un grand crédit auprès du roi et du peuple. Ainsi l'un d'eux, Hanania, prédisait faussement que, dans deux années, l'Éternel ferait revenir le peuple qui était déjà transporté, ainsi que les ustensiles du temple, et que le joug du roi de Babylone serait brisé (2).

SOPHIE. — Ces paroles, bien différentes de celles de Jérémie, devaient plaire au peuple.

LA MÈRE. — Hélas ! il en est toujours ainsi pour ceux qui se trouvent dans un état de choses mauvais. L'apôtre Paul, en parlant de la chrétienté au temps actuel, dit à Timothée : « Ils ne supporteront pas le sain enseignement ; mais, ayant des oreilles qui leur démangent, ils s'amasseront des docteurs selon leurs propres convoitises, et ils détourneront leurs oreilles de la vérité et se tourneront vers les fables (3). » Il parle aussi d'hommes qui résistent à

(1) Jérémie XXVII, 12.

(2) Jérémie XXVIII, 1-4.

(3) 2 Timothée IV, 3.

la vérité en l'imitant, comme les magiciens en Égypte au temps de Moïse, lesquels empêchaient le Pharaon de croire à la puissance de Dieu, déployée devant lui; ceux-ci faisaient des miracles semblables, par la puissance de Satan (1).

SOPHIE. — Jérémie devait être en effet bien affligé en entendant ces prophètes de mensonges, qui détournaient le peuple des avertissements donnés par Dieu.

LA MÈRE. — Il était soutenu par la parole de l'Éternel dans les moments profondément pénibles qu'il traversait. Dans une circonstance entre autres, il dit à l'Éternel : « Sache que, pour toi, je porte l'opprobre. Tes paroles se sont-elles trouvées, je les ai mangées; et tes paroles ont été pour moi l'allégresse et la joie de mon cœur... (2). » Aussi l'Éternel lui dit : « Je te ferai être à l'égard de ce peuple une muraille d'airain bien forte; ils combattront contre toi, mais ils ne prévaudront pas sur toi, car je suis avec toi pour te sauver et te délivrer; et je te délivrerai de la main des iniques et te rachèterai de la main des violents (3). » Aussi lorsqu'il entendit les paroles d'Hanania, il est dit qu'« il s'en alla son chemin (4). » Aujourd'hui celui qui veut être fidèle doit agir de même : se nourrir de la parole de Dieu, compter sur Dieu seul, Lui rendre témoignage et passer son chemin en attendant la délivrance. Quel bel exemple à suivre, n'est-ce pas?

SOPHIE. — Jérémie n'était donc pas en prison, comme au temps de Jehoiakim?

LA MÈRE. — Il n'y fut, semble-t-il, que pendant

(1) 2 Timothée III, 8-9.

(2) Jérémie XV, 15-16.

(3) Jérémie XV, 20-21.

(4) Jérémie XXVIII, 11.

la dernière partie du siège, car Nébucadnetsar assiégea Jérusalem pendant trois ans.

SOPHIE. — Était-ce le roi qui fit emprisonner Jérémie, maman ?

LA MÈRE. — Non, mais il en restait responsable, puisqu'il possédait l'autorité ; au chap. XXXII de Jérémie, l'emprisonnement du prophète est bien attribué au roi. Un intendant du temple ayant entendu les paroles que prononçait Jérémie, le fit mettre au bloc — instrument de torture — dont il ne le retira que le lendemain (1). Les princes lui montrèrent aussi plus d'hostilité que le roi lui-même. Celui-ci le fit interroger plusieurs fois, afin de savoir si l'Éternel ne le délivrerait pas. Mais Sédécias paraît avoir eu un caractère faible : il redoutait les princes et n'avait aucune confiance en l'Éternel. Il se tourna même vers le roi d'Égypte pour lui demander du secours. Ce dernier marcha en effet contre les Chaldéens pendant qu'ils assiégeaient Jérusalem. En même temps, Sédécias envoyait des messagers au prophète, afin qu'il intercédât auprès de l'Éternel. L'Éternel lui fit dire que les Égyptiens ne lui seraient d'aucun secours, et que les Chaldéens, qui s'étaient retirés pour combattre contre les Égyptiens, reviendraient et brûleraient la ville (2).

SOPHIE. — C'est assez singulier de voir Sédécias consulter l'Éternel, puisqu'il ne se fiait pas à Lui et avait cherché du secours en Égypte !

LA MÈRE. — L'homme naturel voudrait bien se servir de Dieu pour satisfaire aux désirs de son cœur et éviter les maux dont il est menacé, afin de pouvoir continuer à suivre le chemin large. Mais reconnaître son état, s'en humilier, écouter la parole

(1) Jérémie XX, 1-2.

(2) Jérémie XXXVIII, 1-8.

de Dieu, il ne le veut pas ; car au fond il n'aime pas Dieu, il ne peut supporter sa lumière. Malgré tout, l'Éternel, dans sa bonté, lit dire plusieurs fois au roi et au peuple de se rendre aux Chaldéens, qu'ils auraient la vie sauve s'ils le faisaient ; mais malheureusement leur orgueil les en empêchait. Ils ne voulaient pas passer par l'humiliation de la captivité ; peu leur importait la gloire de l'Éternel qu'ils offensaient par leurs actions.

SOPHIE. — C'est touchant de voir Dieu faire tout ce qui était possible pour les épargner, tout en les laissant subir le châtement qu'ils avaient mérité.

LA MÈRE. — Oui, Sophie, mais rien ne les touchait. Pendant que les Chaldéens combattaient contre les Égyptiens, Jérémie voulut sortir de Jérusalem vers le peuple ; arrivé à l'une des portes de la ville, un capitaine l'arrêta sous prétexte qu'il allait se rendre aux ennemis, et le conduisit vers les princes qui le battirent et l'emprisonnèrent dans les caveaux d'une maison de détention, où il resta bien des jours. Le roi l'en fit enfin sortir pour lui demander encore s'il y avait une parole de l'Éternel pour lui. Jérémie lui répondit : « Il y en a une : Tu seras livré en la main du roi de Babylone (1). »

SOPHIE. — Sédécias fit-il remettre Jérémie dans cette prison, après avoir reçu une telle réponse ?

LA MÈRE. — Le prophète intercédait auprès du roi pour ne pas retourner dans ce lieu où il était exposé à la mort. Il lui représenta qu'il n'avait rien fait qui méritât ce châtement. Sédécias le fit alors garder dans la cour de la prison. Mais les princes, entendant le prophète continuer à annoncer au peuple ce qui arriverait à ceux qui ne se rendaient pas aux Chaldéens, dirent au roi : « Qu'on fasse mourir cet

(1) Jérémie XXXVII, 14-17.

homme! » Le faible Sédécias leur répondit : « Voici, il est entre vos mains ; car le roi ne peut rien contre vous. » Alors ils jetèrent Jérémie dans une fosse où se trouvait de la boue « dans laquelle il enfonça (1). » Nous verrons dans notre prochain entretien, Dieu voulant, de quelle manière le prophète fut délivré de ce triste lieu.

Martin Luther (suite)

CHAPITRE VII (fin)

La dispute de Leipzig.

La dispute dura vingt jours entiers et se termina à l'entière confusion du docteur Eck. Non pas, il est vrai, qu'il s'avoua vaincu ; il resta au contraire à Leipzig, après le départ de Luther, et parcourut la ville en proclamant hautement la défaite de son rival, le qualifiant de publicain et de pécheur. Luther se montra plus réservé, mais ne se méprit point sur la vraie cause du succès qu'il venait de remporter aux yeux de tous les gens bien pensants. « Eck, » disait-il, « voyage à la surface de la parole de Dieu en se contentant de l'effleurer, comme une araignée qui traverse une nappe d'eau. Il évite les Saintes Écritures, » ajouta-t-il en matière de conclusion, « tout autant que le diable qui s'enfuit à la vue de la croix. Pour ma part, malgré le respect que je dois aux Pères de l'Église, je leur préfère à tous égards l'autorité de la Bible ; c'est de cette pensée surtout que je voudrais pénétrer nos juges. »

La dispute de Leipzig eut des conséquences importantes sur la marche générale de la Réformation.

(1) Jérémie XXXVIII, 4-6.

Elle convainquit Luther, d'une manière définitive, de l'erreur profonde et irrémédiable dans laquelle gisait l'Église romaine, en lui montrant surtout combien était fragile la base qui lui servait de fondation. Amené, au cours de la discussion, à parler de l'autorité que pouvait avoir un concile, il dut déclarer qu'à ses yeux, cette autorité était nulle, vu qu'un concile était composé d'hommes, et que ceux-ci sont inévitablement sujets à l'erreur. Ainsi s'affirma dans son cœur une conviction qu'il possédait déjà, à coup sûr, mais que jamais encore il n'avait osé exprimer catégoriquement ni à autrui, ni à lui-même. Les misérables arguments employés par Eck ne servirent pas moins à ouvrir les yeux du réformateur sur ce que pouvait valoir une religion qui ne craignait pas d'avoir recours à de tels procédés.

L'impression produite sur les auditeurs et les contemporains fut immense. Beaucoup s'étaient laissé gagner par l'assurance et la forfanterie du docteur catholique; mais de l'aveu de plus d'un, quand ils virent Luther aux prises avec son antagoniste, ils crurent voir un agneau tombé entre les pattes d'un loup, tellement d'un côté il y avait de vraie douceur chrétienne, tandis que de l'autre ne se manifestait que haine implacable. Seulement c'est l'agneau qui devait triompher. Une conséquence palpable de ces dispositions ne tarda pas à se manifester: l'université de Leipzig perdit un grand nombre d'étudiants qui affluèrent à Wittemberg. Luther en comptait quatre cents à ses cours et parmi eux Poliander, un des plus chauds défenseurs de Eck. La population de Wittemberg s'accrut tellement de ce fait que l'on souffrit cruellement de la pénurie des logements.

C'est ainsi que Dieu, dans sa sagesse infinie, fit tourner ces circonstances au plus grand bien de son serviteur. Au cours même de la discussion, il traversa

de pénibles luttres intérieures, tellement il avait de peine à renier tout ce en quoi il avait cru jusque-là ; mais le Seigneur le soutint et le fit triompher. Eck avait cherché à étouffer la vérité : Dieu permit qu'il en fût tout autrement, en faisant servir à sa gloire les intentions malveillantes des hommes.

CHAPITRE VIII

La bulle d'excommunication.

Après sa défaite à Leipzig, le docteur Eck retourna en Italie et là il ne s'accorda ni trêve, ni repos, jusqu'à ce qu'il eût forgé de nouvelles armes contre Martin Luther. Il n'hésita pas à s'adresser au pape lui-même pour obtenir une bulle d'excommunication contre le courageux réformateur et trouva un auxiliaire précieux chez Cajétan qui, quoique malade, se fit transporter dans la salle où l'on délibérait sur les mesures à prendre pour combattre l'hérésie.

Prévenu de ces machinations, Luther résolut de prendre les devants et, en date du 23 juin 1520, il publia son mémorable *Appel adressé à Sa Majesté impériale et à la noblesse chrétienne de la nation allemande, sur la réformation de la chrétienté*. Ce n'est qu'après mûre réflexion qu'il rédigea cet écrit dont le retentissement fut immense. Depuis longtemps il avait eu l'occasion d'étudier l'histoire de la papauté et de sonder les raisons pour lesquelles elle avait acquis un développement si extraordinaire. Cette étude l'avait rempli d'une juste indignation qui éclate à chacune des pages de ce pamphlet.

« Ce n'est pas à la légère, » écrit-il, « que moi, homme du peuple, j'entreprends de m'adresser à Vos Seigneuries. Le malheur et l'oppression qui accablent maintenant les états de la chrétienté, et sur-

tout l'Allemagne, m'arrachent un cri de détresse. Je me sens pressé de crier au secours. Dieu n'accordera-t-il pas son Esprit à quelque homme de notre pays et n'étendra-t-il pas sa main sur notre malheureuse nation ? »

Vient ensuite une violente attaque contre tous les abus dont se rendait coupable la papauté : « N'est-il pas ridicule que le pape se considère comme l'héritier légitime de l'empire ? Qui l'y a autorisé ? Est-ce Christ quand il a dit : « Les rois des nations les dominent... mais il n'en sera pas ainsi de vous » ? (Luc XXII, 25, 26.) Que le pape renonce donc à toutes ses prétentions sur Naples et la Sicile ; il n'y a pas plus droit que moi. « Nul homme, » dit l'apôtre Paul, « qui va à la guerre ne s'embarrasse dans les affaires de la vie » (2 Tim. II, 4) ; mais le pape, qui se proclame chef de l'Église militante, s'embarrasse plus dans les affaires de la vie qu'aucun empereur ou roi. Soulageons-le de ce fardeau. Que l'empereur laisse au pape la Bible et le missel, afin que Sa Sainteté puisse abandonner le gouvernement aux rois et se vouer à la prédication et à la prière ! »

Enfin, après une peinture vivante de toutes les violences commises par les agents de l'Église, Luther s'écrie : « Entends-tu bien ces choses, ô pape, non pas très saint, mais très pécheur ? Puisse Dieu, des hauteurs du ciel, précipiter ton trône dans l'abîme ! » (1)

Grâce au style très simple de cet *Appel* qui le rendait facile à comprendre même aux gens les moins lettrés ; grâce surtout à la force des arguments qui y étaient développés, il s'en vendit en peu de

(1) Le lecteur saisira mieux la portée de l'*Appel*, en lisant, dans *l'Église ou l'Assemblée, son histoire sur la terre*, le chapitre consacré à la papauté (Tome II, p. 2-16.)

temps plus de quatre mille exemplaires. Le peuple trouvait dans son auteur un véritable ami. A Wittenberg, chacun était convaincu que le pape ne pouvait être autre que l'antichrist.

Mais Rome ne fit pas attendre sa réponse. Léon X, qui osait s'intituler le serviteur des serviteurs de Christ, lança contre Luther la bulle d'excommunication qui condamnait sans rémission le réformateur. Jadis, un pareil moyen d'action aurait produit un effet terrifiant, aux temps où souverains et peuples courbaient la tête devant les foudres de l'Église. Mais ces jours-là étaient passés, et Luther lui-même rassurait les plus timorés par son attitude calme et digne, mais surtout par sa confiance inébranlable en Dieu. Il écrivait à son ami Spalatin : « Aie bon courage et n'arrête pas tes regards sur les événements que tu vois. La foi est la conviction de ce qu'on ne voit pas ; pourquoi donc juger d'après les faits visibles ? Dans toute cette affaire, il y a autre chose que ce qui se présente à nos yeux. »

Le décret pontifical renfermait des menaces terribles. Luther était sommé de se rétracter formellement et sans réserve dans les soixante jours. Il devait cesser immédiatement de prêcher, d'enseigner et d'écrire, et avait en outre à brûler lui-même tous ses écrits. Faute par lui de se conformer à ces injonctions, il était déclaré hérétique et devenait passible de tous les châtimens dont disposait alors l'Église à l'égard des récalcitrans (1).

Tout en admirant le courage de Luther, ses amis n'en éprouvaient pas moins de vives angoisses sur le sort qui le menaçait, et ce fut pour les calmer que le réformateur tenta un dernier effort auprès de Léon X, en cherchant, une fois de plus, à lui expli-

(1) Voir *l'Église ou l'Assemblée*, tome II, p. 10, 11.

quer les doctrines évangéliques. Il ne paraît pas, du reste, s'être fait à lui-même d'illusions sur le résultat de sa tentative. « Loin de concevoir la moindre malveillance contre vous, » écrivit-il en substance au pape, « je vous souhaite les plus grandes bénédictions pour toute l'éternité. Je n'ai fait qu'une chose : j'ai cherché à défendre la parole de vérité. Je suis prêt à céder sur tous les points, sauf ceux où je me trouverais en contradiction avec la parole de Dieu que je ne puis ni ne veux abandonner. Il est vrai que j'ai attaqué la cour pontificale ; mais qui oserait en nier l'extrême corruption, pire que celle de Sodome et de Gomorrhe ? Ce qui me remplit d'horreur, c'est de voir que vous et le pauvre peuple, vous vous laissiez entraîner dans cet abîme d'iniquité. Réprimez donc ceux qui cherchent à troubler la paix générale. Quant à moi, je ne puis rétracter mes doctrines. Je ne puis admettre que les hommes interprètent la parole de Dieu selon leurs idées. On doit la laisser couler librement, cette Parole qui est elle-même la source de la vraie liberté des enfants de Dieu. »

La lettre de Luther demeura sans réponse. Ne voulant pas rester sous le coup des accusations portées contre lui, le réformateur en appela du pape à un concile général de l'Église pour apprécier la valeur des doctrines qu'il avait énoncées ; puis, voulant affirmer par un acte solennel sa rupture entière et définitive avec Rome, il fit afficher dans toutes les rues de Wittemberg une proclamation invitant la population et les étudiants à se réunir le 10 décembre 1520, auprès de l'une des portes de la ville. Là, en présence d'une foule nombreuse qui ne lui ménagea pas ses applaudissements, Luther brûla, sur un immense bûcher, tous les ouvrages écrits en vue de défendre l'autorité pontificale. Lorsqu'ils

furent consumés, il prit en main la bulle du pape et la voua aux flammes, au milieu d'un profond silence, tandis qu'il prononçait ces paroles : « De même que tu as troublé les saints du Seigneur, puisse le feu éternel le détruire aussi. » Pas un son ne se fit entendre jusqu'à ce que la dernière lueur de ces flammes symboliques fût éteinte. Quand la foule se dispersa, les visages portaient tous l'expression d'une gravité qui contrastait avec l'enthousiasme déployé au début de la cérémonie ; on sentait qu'un événement capital venait de se passer, qu'une ère nouvelle commençait pour l'Allemagne.

Luther ne voulait pas, du reste, laisser les spectateurs sous l'impression quelque peu théâtrale de ce qui venait de se passer. Dès le lendemain, il s'adressa en ces termes aux étudiants, groupés, plus nombreux encore que de coutume, au pied de sa chaire : « Gardez-vous des lois et des décrets du pape. Je les ai brûlés, mais ce n'est qu'un jeu d'enfant. Il est temps, plus que temps, que le pape lui-même soit consumé, je veux dire par là son pouvoir, ses fausses doctrines et toutes ses abominations. » Puis il ajouta d'un ton solennel : « Si vous ne résistez pas, de tout votre cœur, à ces impiétés, vous ne pouvez être sauvés. Quiconque se complaît dans les pratiques de la papauté sera perdu à tout jamais. Il est vrai qu'en leur résistant, nous devons nous attendre à subir toute espèce de dangers, même à perdre la vie. Mais mieux vaut nous exposer aux menaces du présent siècle, que de garder le silence. Aussi longtemps que je vivrai, je ne cesserai pas de prévenir mes frères contre Babylone, de crainte que ceux qui marchent maintenant avec nous ne retombent dans le puits de l'enfer. »

Chose étrange ! Dans les milieux mêmes où Luther n'avait jusqu'alors entendu que des paroles de sym-

pathie s'élevaient maintenant des murmures de reproche : « Il est seul, » disait-on ; « il professe de nouvelles doctrines. »

« Qui sait, » leur répondit le réformateur, « si ceux qui me méprisent ainsi ne sont pas, après tout, des contempteurs de Dieu lui-même ? Moïse était seul à faire sortir les Israélites du pays d'Égypte. Élie était seul aux temps du roi Achab. Ézéchiël était seul à Babylone. Dieu n'a jamais choisi comme prophètes le souverain sacrificateur, ni des personnes de haute condition, mais plutôt des hommes de naissance obscure, tels qu'Amos, le berger. Toujours les saints ont eu à reprendre les grands de ce monde, cela même au péril de leur vie... Je ne veux pas dire que je suis un prophète ; mais j'affirme que mes adversaires ont lieu de craindre, parce que moi je suis seul et qu'eux sont nombreux. Une chose est pour moi une certitude : la parole de Dieu est avec moi, mais elle n'est pas avec eux. »

(A suivre.)



Confiance.

La journée avait été étouffante, mais déjà le soleil s'apprêtait à disparaître derrière les hauts sommets et la brume étendait son voile sur la vallée, tandis qu'une petite caravane montait lentement le chemin rocailleux. Un peu plus bas un enfant sanglotait, appelant de temps en temps : « Papa, papa ! »

Frappés par cette détresse, nous nous arrêtons et toujours à intervalles la voix de l'enfant répète : « Papa, papa ! » Enfin n'y tenant plus, j'y cours. En quelques enjambées, je me trouve auprès d'un petit garçon de deux à trois ans, assis au détour d'un sentier qui devient très raide et difficile à cet en-

droit. A mon arrivée soudaine, il me regarde étonné et craintif. Je lui demande :

-- Où est ton papa ?

-- Là-bas, répondit l'enfant en levant son doigt dans la direction de quelques chalets pas bien loin.

-- Eh bien, allons vers lui !

Je l'emporte, mais au bout de quelques pas, un homme s'approche rapidement de nous.

-- Papa ! dit encore l'enfant, mais comme sa voix est changée, comme il se serre, se pelotonne contre son père.

Celui-ci m'explique alors que le petit a été au bois avec son grand frère qui, trainant sa charge, ne pouvait le porter et l'a laissé en arrière.

En allant rejoindre mes compagnons de route, la voix suppliante et confiante qui appelait : « Papa, papa ! » continuait à résonner à mon oreille. Sommes-nous aussi confiants envers notre Père céleste ? Lui demandons-nous aide et secours à chacune de nos difficultés grandes et petites : pour un problème difficile, un devoir ennuyeux ? Quand Marie, pour soulager sa mère, garde un moment ses petits frères turbulents et vifs, demande-t-elle à son Père de lui donner patience et vigilance ? Quand Charles est moniteur et doit veiller à ce qu'il n'y ait pas de bruit en classe à l'entrée du maître, une prière intérieure monte-t-elle à Celui qui seul peut bien disposer les cœurs ? Celui qui a dit que tous les cheveux de notre tête sont comptés et que nous valons mieux qu'un passereau, s'intéresse à tous les détails de notre vie, même si nous ne le sentons pas ; Il veille toujours à côté de nous, prêt à nous soutenir si nous bronchons, à nous aider, si nous le lui demandons.

Soir d'été.

Le soir est descendu sur l'alpe solitaire;
L'azur profond du ciel s'assombrit lentement;
Le silence est partout; seule la voix austère
Du torrent indompté résonne sourdement.

Après les fiers sommets et les pentes neigeuses,
Le glacier a rougi sous l'adieu du soleil,
Fleuve tumultueux aux vagues orageuses,
Entraîné dans son cours, songea-t-il au réveil?

Le ciel est merveilleux en ses reflets intenses;
Un nuage léger à l'occident s'en va;
Il glisse vaporeux vers les lointains immenses
Et l'œil rêveur le suit, plongeant dans l'au-delà.

Et moi, je regardais, m'efforçant de comprendre,
De fixer en mon cœur le charme pénétrant
Qui s'exhalait des choses, et pour le mieux entendre
Je voulais à moi-même échapper un instant.

Je murmurais tout bas : « Que la nature est belle ?
Que souhaiter encor ? pourquoi quitter ce lieu ?
Mais que doit être donc la splendeur éternelle
Des célestes parvis où règne notre Dieu ? »

Déjà la nuit descend sur l'alpe solitaire,
Les dernières clartés s'effacent lentement.
Mon cœur est attristé. Tout finit sur la terre.
Au ciel, le jour parfait dure éternellement.

Oh ! oui, tout est beauté dans la maison du Père;
D'ineffable bonheur notre cœur inondé,
Satisfait à toujours, comprendra le mystère
De l'amour qu'ici-bas nul n'a jamais sondé.

M. R.

Assurance enfantine.

Un petit garçon vint un jour vers son père et lui demanda anxieusement :

— Papa, Satan est-il plus fort que moi ?

— Oui, mon enfant, répondit le père.

— Est-il plus fort que toi ? insista l'enfant.

— Oui, il est plus fort que moi, répondit encore le père.

Le petit leva vers son père un regard consterné ; puis après un instant de réflexion :

— Mais, papa, dis-moi, Satan est-il plus fort que le Seigneur Jésus ?

— Non, fit le père, Jésus est plus fort que lui.

La figure de l'enfant s'éclaira.

— Oh ! papa, s'écria-t-il, je suis si content. Je n'ai plus peur de Satan du tout. Je n'ai qu'à rester tout près du Seigneur Jésus, et le diable ne pourra rien me faire !

Réponses aux questions du mois de septembre

1^o Manassé (2 Rois XXI, 1) ; Joakhaz (2 Rois XXIII, 31.)

2^o Trois mois et dix jours (2 Chroniques XXXVI, 9.)

3^o Ozias ou Azaria. (2 Rois XV, 2.)

4^o Amon. (2 Rois XXI, 6 ; 2 Chroniques XXVIII, 22-23.)

5^o 1 Rois IX, 6-8.

6^o La Source des eaux vives (Jérémie II, 13.)
Père (III, 4.) Dieu des armées (V, 14.) Roi de Sion

(VIII, 49.) Roi des nations, Dieu vivant, Roi d'éternité, la Portion de Jacob. (X, 7, 10, 16.) Attente d'Israël (XIV, 8.) Éternel, notre justice (XXIII, 6.)

7° Habakuk II, 4 (Romains I, 17 ; Galates III, 11 ; Hébreux X, 38.)

8° Éphésiens II, 4-5 ; Tite III, 4-7.

Questions pour le mois d'octobre

1° Quel prophète prophétisa en la cinquième année de la transportation du roi Jehoiakin ?

2° Quel psaume décrit plus spécialement l'état d'esprit du peuple transporté à Babylone ?

3° Un psaume qui parle du rétablissement des captifs de Sion.

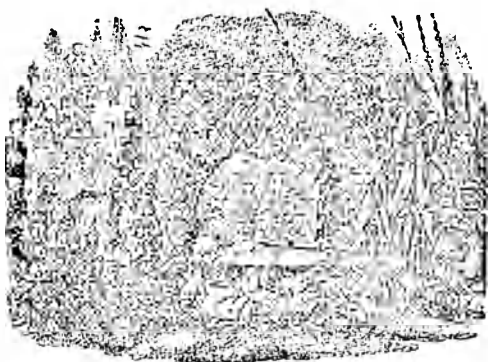
4° Où Babylone est-elle mentionnée pour la dernière fois dans l'Écriture ?

5° Combien de fois Jérémie prédit-il la durée exacte de la captivité ?

6° Dire aussi exactement que possible par ordre chronologique, quelles parties du livre de Jérémie se rapportent au règne de Sédécias.

7° Combien de fois Jérémie s'adresse-t-il au peuple par des signes, ou actes symboliques ?

8° Combien de fois Nebucadnetsar monta-t-il contre Israël ?



Le filet de l'araignée

Dans le voisinage de notre demeure, nous avons un modeste rucher abritant quelques colonies d'abeilles. Sur le devant se trouve un vigoureux pied de sureau qui est sorti de terre à cette place. Il recouvre une partie du toit moussu ; et deux branches latérales ont été dirigées au-dessus de deux rangées de ruches. Le tout est d'un effet pittoresque.

Eu voulant orner et ombrager, en même temps, la façade de cette petite habitation, j'ignorais que je formais le berceau du plus redoutable des ennemis des abeilles : la vilaine et désagréable araignée. La suite me le prouva.

Les araignées, cachées dans le feuillage de l'arbuste pendant la journée, en sortent au crépuscule pour filer leurs toiles jusqu'à l'entrée des ruches. Le lendemain matin on peut voir ces filets tendus avec art, en bien des endroits. D'un coup de main,

ils sont anéantis, mais la nuit suivante l'araignée recommence son travail, tirant de son propre corps la matière qui compose les fils minces et soyeux. On a beau détruire l'ouvrage de cet intrépide chasseur, il le rétablit sans se décourager : il a l'instinct que la conservation de son existence en dépend.

Malheur à la diligente abeille si elle vient à tomber dans le redoutable filet de son ennemi ! Le plus souvent elle est infailliblement perdue ; elle a beau s'y débattre pour chercher à se dégager ; elle ne fait que s'embarrasser davantage, tandis que ses mouvements éveillent l'attention de l'araignée blottie dans sa cachette. Sitôt avertie, celle-ci sort précipitamment, et se jette sur sa proie qu'elle emporte aussitôt.

Si quelqu'un est à portée pour la secourir à ce moment-là, il peut délivrer la prisonnière, au risque d'être piqué lui-même : l'abeille redoute la main libératrice, la prenant pour un ennemi plus terrible que l'araignée. Mais il est souvent trop tard de secourir la pauvre victime, surtout si l'araignée la tient entre ses pattes depuis quelques instants. Qu'advient-il alors ? Le sort de toutes deux est le même : en détruisant l'araignée, l'abeille doit périr infailliblement aussi.

* * *

Et maintenant, jeunes lecteurs, j'aimerais vous présenter quelques réflexions sur ce que je viens de vous dire, et vous citer le cas de quelqu'un qui tomba dans un filet d'un autre genre que celui tendu à l'abeille par l'araignée.

L'araignée me fait penser à Satan, l'ennemi de nos âmes, qui ne cesse de tendre sur notre chemin ses lacets redoutables et variés. Prenez-y garde, le piège, comme celui de l'araignée, semble n'être

qu'une apparence; mais il suffit pour nous retenir captifs, sans que nous ayons, par nous-mêmes, la force de nous dégager.

Heureux êtes-vous d'avoir des parents croyants, lesquels s'efforcent, par la parole et par l'exemple, de vous enseigner le chemin que vous avez à suivre pour les éviter : « Écoute, mon fils, l'instruction de ton père, et n'abandonne pas l'enseignement de ta mère » (Proverbes I, 8), nous dit l'Écriture.

Et toi, jeune homme, qui as été forcé de t'éloigner du toit paternel, ou qui as perdu ceux qui ont guidé tes premiers pas, n'oublie pas le trésor qu'ils t'ont laissé : la précieuse Bible. Lis-la chaque jour avec recueillement, demandant à Dieu qu'il la bénisse pour ton âme. Ce sont ses paroles « qui peuvent te rendre sage à salut par la foi qui est dans le Christ Jésus » (2 Timothée III, 15), comme Timothée qui, instruit par sa mère et sa grand'mère, devint un croyant lui-même, et plus tard un fidèle serviteur du Seigneur. En négligeant ce que tu as le privilège de posséder; en différant de recevoir, par la foi, le Seigneur Jésus pour être sauvé, comme un pauvre pécheur coupable et perdu; ignorant ainsi Celui qui seul a le pouvoir de te garder, tu es en danger d'être enlacé dans les pièges de l'ennemi, d'une façon ou de l'autre. En voici un exemple solennel.

J'ai connu un jeune homme qui avait toujours été sérieux, mais qui se laissa entraîner au mal par ses camarades : il tomba ainsi dans le filet de Satan, sans s'en douter, et ne vit que bien tard le danger de sa position. Lorsque ses yeux s'ouvrirent, il eut le terrible sentiment qu'il était perdu, comme l'abeille dans la toile de l'araignée. C'est en vain qu'il chercha à se délivrer; à mesure que le temps passait, sa condition ne fit qu'empirer : il avait devant lui, comme un lugubre cortège, la mort, le jugement

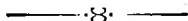
et la condamnation éternelle ! Rien absolument ne pouvait rassurer sa conscience troublée et son cœur angoissé, quoi qu'il fit et quoi qu'on lui dit.

Mais un certain jour, qui fit époque dans sa vie -- jour béni ! -- il éprouva un soulagement réel en regardant au Seigneur Jésus mort sur la croix pour les pécheurs perdus. Il fit précisément comme l'Israélite au désert, mordu par les serpents brûlants, pour être guéri. (Nombres XXI, 4-9.) Ce jeune homme, si malheureux, trouva ainsi la paix. Le Dieu Sauveur, qui ne veut pas la mort du pécheur, mais qui l'invite à se tourner vers Lui pour qu'il vive, eut pitié de lui et étendit sur lui sa main puissante pour le sauver. Ces paroles, prononcées jadis aux oreilles de Job, se réalisèrent en sa faveur : « Délivre-le pour qu'il ne descende pas dans la fosse : j'ai trouvé une propitiation. » (Job XXXIII, 24.) Quel bonheur pour ce jeune homme désormais ! Son âme, échappée du terrible filet, venait d'être délivrée de la mort, du jugement et de la condamnation éternelle qu'il redoutait si fort, et il devint, dans la suite, un disciple du Seigneur Jésus, en qui il s'était confié pour son salut.

Il y a déjà un certain nombre d'années que cette miséricordieuse délivrance eut lieu. Celui qui en a été l'objet est maintenant sur le déclin de la vie. Cher lecteur, je voudrais, en terminant, te dire quelque chose de sa part, si tu es dans le même cas. C'est de te tourner aussi vers le même bien-aimé Sauveur, tandis que le temps est favorable. Écoute ces paroles encourageantes : « Tournez-vous vers moi, et soyez sauvés. » (Ésaïe XLV, 22.) Porte tes regards sans délai, du sein de ta misère, vers Celui qui s'est donné pour accomplir l'œuvre parfaite de la rédemption, en vertu de laquelle il peut te sauver et te bénir. Il a vaincu Satan à la croix, et il dé-

livre les captifs de l'ennemi pour en faire ses bienheureux captifs. Quel bonheur ce serait assurément aussi pour toi d'être du nombre de ses rachetés !

Mais le temps presse. Si la mort venait à poser sa main glacée sur toi, l'arrachant à la scène de ce monde, avant que tu fusses sauvé, comme la noire araignée qui fond sur l'abeille captive dans son filet, malheur à toi ! Ne subirais-tu pas inévitablement le même sort affreux que Satan qui t'a séduit ? Ne serais-tu pas jeté dans le feu éternel, là où leur ver ne meurt point ? Oh ! saisis par la foi, la main que Jésus étend, en ce moment, vers toi ! Il n'y a de salut en aucun autre ; mais ne tarde pas, ... ne tarde pas ; souviens-toi du filet de l'araignée !



Histoire du royaume de Juda

RÈGNE DE SÉDÉCIAS (suite)

(2 Rois XXIV, 18-XXV ; 2 Chroniques XXXVI, 11-21 ;

Jérémie LII.)

SOPHIE. — Combien j'ai pensé à Jérémie, maman, depuis notre dernier entretien. Il me tarde de savoir comment il fut retiré de ce puits où il enfonçait dans la boue.

LA MÈRE. — L'Éternel était avec lui ; c'est lui-même qui l'avait encouragé, lui disant : « Ils ne prévaudront pas sur toi. Je suis avec toi pour te délivrer. » Un eunuque de la cour nommé Ébed-Mélec, Éthiopien, eut compassion du prophète et intercédâ auprès du roi pour le faire sortir de cette affreuse prison. Par ordre de Sédécias, Ébed-Mélec prit avec lui trente hommes pour faire remonter le prophète

de ce triste lieu. Le puits étant profond, paraît-il, il fallut l'en retirer avec des cordes, et pour que ces cordes ne blessassent point Jérémie, Ébed-Mélec lui fit parvenir des lambeaux d'étoffe et des haillons pour les placer sous les aisselles de ses bras ; puis ils le tirèrent hors de la fosse (1).

SOPHIE. — Quelle bonté et quelle délicate attention on trouve chez cet étranger, tandis que les concitoyens de Jérémie lui témoignaient tant de dureté et de haine !

LA MÈRE. — Aussi, l'Éternel fit dire à Ébed-Mélec par Jérémie : « Voici, je fais venir mes paroles sur cette ville pour le mal, et non pour le bien ; et elles auront lieu devant toi, en ce jour-là. Et je te délivrerai en ce jour-là, dit l'Éternel, et tu ne seras point livré en la main des hommes dont tu as peur ; car certainement je te sauverai, et tu ne tomberas pas par l'épée ; et tu auras ta vie pour butin ; car tu as eu confiance en moi, dit l'Éternel (2). »

SOPHIE. — Ébed-Mélec croyait donc en ce que Dieu disait par le prophète au roi et au peuple ; c'est ce qui l'engageait à user de bonté envers Jérémie. Cela me rappelle Rahab à Jéricho ; elle crut aussi que Dieu allait détruire la ville, c'est pourquoi elle reçut les espions en paix, et elle fut sauvée par la bonté de l'Éternel en qui elle avait eu confiance.

LA MÈRE. — Précisément, Sophie ; et c'est de cette manière que le pécheur peut être sauvé aujourd'hui. Il faut qu'il croie au jugement qu'il a mérité, étant d'accord avec Dieu contre lui-même, pour pouvoir obtenir le salut par la foi au Seigneur Jésus, qui, par grâce, a subi le jugement dû au coupable.

SOPHIE. — Que devint Jérémie après avoir été tiré de la fosse ?

(1) Jérémie XXXVIII, 7-13.

(2) Jérémie XXXIX, 16-18.

LA MÈRE. — Il resta dans la cour de la prison jusqu'au jour où Jérusalem fut prise. Sédécias le fit appeler en secret à la troisième porte du temple pour le consulter encore au sujet du sort de la ville. Après que Jérémie se fut assuré que le roi ne le ferait point mourir, il lui déclara de nouveau de la part de l'Éternel les paroles suivantes que tu peux lire en Jérémie XXXVIII, 17-18.

SOPHIE (lit). — « Ainsi dit l'Éternel, le Dieu des armées, le Dieu d'Israël : Si tu sors franchement vers les princes du roi de Babylone, ton âme vivra et cette ville ne sera point brûlée par le feu, mais tu vivras, toi et ta maison. Mais si tu ne sors pas vers les princes du roi de Babylone, cette ville sera livrée en la main des Chaldéens, et ils la brûleront par le feu ; et toi, tu n'échapperas pas à leur main. » Que fit le roi après avoir entendu des paroles aussi positives ?

LA MÈRE. — Il répondit à Jérémie : « Je crains les Juifs qui se sont rendus aux Chaldéens ; j'ai peur qu'on ne me livre en leur main, et qu'ils ne me maltraitent (1). »

SOPHIE. — Ce pauvre roi craignait davantage les hommes, que l'Éternel qui lui promettait la délivrance s'il l'écoutait. Cela me rappelle les paroles du Seigneur Jésus à ses disciples : « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et qui après cela ne peuvent rien faire de plus ; mais je vous montrerai qui vous devez craindre : Craignez celui qui, après avoir tué, a le pouvoir de jeter dans la géhenne : oui, vous dis-je, craignez celui-là (2). »

LA MÈRE. — En effet, Sophie. Hélas ! combien n'y en a-t-il pas qui subiront les peines éternelles pour avoir craint de déplaire à telle ou telle personne

(1) Jérémie XXXVIII, 19.

(2) Luc XII, 4-5.

pendant leur court passage ici-bas, plutôt que d'avoir craint le Dieu Sauveur qui leur offrait le salut.

SOPHIE. — Jérémie devait être bien attristé en voyant la lâcheté du roi qui marchait à sa ruine tête baissée.

LA MÈRE. — Certainement; aussi fit-il tout son possible pour l'engager à écouter. Il lui dit encore : « On ne te livrera point; écoute, je te prie, la voix de l'Éternel dans ce que je te dis, et tout ira bien pour toi, et ton âme vivra (1). » Il lui représenta de la part de l'Éternel qu'il s'exposait à subir les reproches des femmes restées dans le palais, lorsqu'elles seraient menées en présence des princes du roi de Babylone : « Tes familiers, diraient-elles, l'ont entraîné, ils ont prévalu sur toi; tes pieds se sont enfoncés dans le borbier, ils ont glissé en arrière (2). »

SOPHIE. — La simple pensée de la honte qu'il risquait d'encourir ainsi aurait dû engager Sédécias à écouter le prophète. J'admire la patience dont usait l'Éternel envers le roi, pour l'engager à obéir. Sédécias était d'autant plus coupable, n'est-ce pas, maman ?

LA MÈRE. — Sans doute, Sophie. La dureté du cœur de l'homme et sa méchanceté ont toujours été une occasion pour Dieu de manifester la grandeur de sa miséricorde, sa longue patience, et finalement son amour parfait. Ainsi l'homme reste sans excuses lorsqu'il est atteint par le jugement. C'est ce qui a été démontré à la croix d'une manière parfaite. La haine de l'homme contre Dieu avait atteint son apogée quand il mit à mort le Fils de Dieu venu en grâce; c'est alors que l'amour parfait de Dieu a été constaté. D'un côté, les hommes rejetant le Fils de Dieu; de l'autre, Dieu donnant son Fils unique, afin

(1) Jérémie XXXVIII, 20

(2) Jérémie XXXVIII, 22.

que quiconque croit en Lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle.

SOPHIE. — Si la culpabilité de Sédécias était grande après cette longue patience de Dieu, celle des hommes qui méprisent la grâce qui leur est offerte maintenant en vertu du sacrifice de Christ, l'est bien davantage. N'y a-t-il pas un passage qui dit : « Comment échapperons-nous, si nous négligeons un si grand salut ? (1) »

LA MÈRE. — Oui, Sophie; aussi cela doit nous faire apprécier la grâce que Dieu nous a faite d'écouter sa parole et de la croire. Mais revenons à Sédécias. Ce pauvre roi, sans foi, sans force, sans caractère, après avoir entendu toutes ces paroles, osa dire au prophète : « Que personne ne sache rien de ces paroles, et tu ne mourras pas (2). » Tant il avait peur que les princes n'apprirent quel avait été le sujet de son entretien avec le prophète.

SOPHIE. — Il aurait dû au contraire se servir de son autorité royale pour proclamer aux princes tout ce qu'il venait encore d'entendre.

LA MÈRE. — Assurément; mais pour avoir la force de lutter contre le mal et se servir de l'autorité donnée de Dieu, il faut être libre. Sédécias ne l'était pas; il était depuis longtemps l'esclave de celui à qui il obéissait : Satan, le meurtrier, celui qui aveugle le cœur des incrédules, pour les entraîner dans l'abîme. Il y a un seul moyen d'échapper à ce terrible aveuglement, à cette étreinte de l'ennemi. Peux-tu me le dire, Sophie?

SOPHIE. — C'est de croire ce que dit la parole de Dieu, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie. C'est pourquoi il faut l'écouter dès sa jeunesse, et résister à toutes les

(1) Hébreux II, 3.

(2) Jérémie XXXVIII, 24-28.

suggestions de Satan en lui disant : « Il est écrit. » Mais pour pouvoir parler ainsi, il faut nécessairement croire ce qui est écrit, car entendre la parole de Dieu et ne pas la croire, ou même y être indifférent, a pour effet d'endurcir le cœur ; c'est pourquoi nous lisons : « Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs (1). » Les enfants qui ont le privilège d'être mis en rapport avec les Écritures, doivent prendre garde à ce solennel avertissement. Hélas ! le pauvre Sédécias subit les terribles conséquences d'avoir refusé de croire les paroles de l'Éternel.

SOPHIE. — Pourtant, il n'y avait pas chez lui autant de méchanceté et de haine contre le prophète que chez Jehoiakim, par exemple ; il usait d'une certaine bienveillance envers Jérémie, faisant quelque chose pour adoucir sa captivité ; il le faisait aussi souvent appeler, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Ta remarque est juste, Sophie, mais nous en reparlerons dans notre prochain entretien dans lequel nous arriverons, Dieu voulant, à la fin de l'histoire de Sédécias, qui, comme je te l'ai déjà dit, termine douloureusement celle du royaume de Juda.



Martin Luther (suite)

CHAPITRE IX

La diète de Worms.

Les princes allemands venaient d'élire un nouveau souverain en la personne du jeune roi d'Espagne, Charles, généralement connu sous le nom de Char-

(1) Hébreux IV, 7.

les V ou Charles-Quint. Le moment était solennel. Si l'empereur témoignait quelque faveur à la Réformation, il pouvait en encourager énormément l'expansion. Si, au contraire, il se montrait hostile, il risquait, à vues humaines, de l'entraver à tout jamais. Il ne tarda du reste pas à se démasquer. Élevé dans les Pays-Bas, il n'éprouvait qu'une médiocre sympathie pour les Allemands dont il ne connaissait pas même bien la langue. D'un caractère froid et réservé, il avait toutes les aptitudes d'un diplomate ; tout enthousiasme lui était inconnu ; seule une raison implacable, une logique serrée dirigeait chacun de ses actes et le conduisait à poursuivre un but suprême : amener tous ses sujets à l'unité religieuse et politique. La Réformation ne pouvait que lui être odieuse, puisqu'elle tendait à rompre la solidité du faisceau germanique.

Charles-Quint n'avait que vingt ans au moment de son élection, en 1520. Dès le début de l'année suivante, il résolut de convoquer la diète (1) de l'empire à Worms, dans le but, soit de terminer les différends nombreux qui divisaient les princes, soit aussi de mettre fin si possible aux disputes religieuses qui agitaient les esprits. Les ennemis de la vérité déployèrent tous leurs efforts pour gagner le jeune empereur à leur cause. « Un roi sage disperse les méchants, » lisons-nous en Proverbes XX, 26. Charles-Quint n'avait pas dans son cœur la source d'où pouvait jaillir en lui la force nécessaire pour résister au courant qui l'entraînait et, pendant quelques jours, le légat du pape, Aleander, crut avoir triomphé. Luther et tous ses partisans devaient être non seulement frappés de l'excommunication religieuse,

(1) On appelait ainsi une assemblée formée d'un grand nombre de dignitaires allemands et qui avait pour mission de s'occuper des affaires de l'empire.

mais encore privés de la protection des lois, comme des malfaiteurs, en sorte que chacun aurait eu le droit et même le devoir de les faire mourir.

Mais les amis du réformateur — et il en comptait de très influents à la diète, entre autres l'électeur de Saxe — mirent tout en œuvre pour entraver ces desseins diaboliques. Ils demandèrent qu'avant de condamner Luther, on consentit au moins à l'entendre, et ces justes exigences trouvèrent d'autant plus d'écho qu'elles furent appuyées par le duc Georges de Saxe, cousin de l'électeur, dont on connaissait l'opposition aux nouvelles idées ; mais, avec beaucoup d'autres princes catholiques, il avait à se plaindre des abus de tout genre commis par la papauté, et il jugeait qu'une occasion favorable se présentait pour en obtenir le redressement. C'est en vain qu'Aléander défendit son point de vue dans un long et véhément discours qui dura trois heures, et dans lequel il dépeignit, dans les termes les plus sombres, la situation faite au Saint-Siège. « Si, » s'écria-t-il en parlant de Luther, « vous ne mettez pas la hache à cette plante vénéneuse, si vous ne lui infligez pas le coup de grâce, je vois qu'elle étendra ses rameaux sur tout l'héritage du Seigneur, transformant cette vigne fertile en un désert désolé et faisant du royaume de Dieu un repaire de bêtes féroces ; l'Allemagne tombera dans un état de barbarie et de ruine pareil à celui où se trouve réduite l'Asie pour avoir accepté les superstitions de Mahomet. » Quel langage blasphématoire, et pourtant quelle vision juste de l'avenir en parlant de la puissance d'expansion de l'Évangile !

Ces paroles ne produisirent que peu d'effet, et quelques jours plus tard, Luther recevait une citation formelle, l'invitant à comparaître devant la diète dans un délai de vingt-un jours ; il lui était accordé

un sauf-conduit de même durée. Tout ce qu'Aléander avait obtenu, c'était que Luther ne serait pas autorisé à tenir un débat contradictoire, ni même à se justifier, mais qu'on l'engagerait purement et simplement à rétracter ses prétendues erreurs. C'est ainsi que s'accomplissaient les desseins de Dieu. L'humble moine, fils d'un mineur de la Thuringe, allait se présenter devant le monarque le plus puissant de son temps. La lampe, allumée par le Seigneur lui-même, n'était pas destinée à rester cachée sous le boisseau; elle devait être placée sur le pied de lampe et luire pour tous les hommes. (Matthieu V, 14-16.) Et c'est le Seigneur aussi qui remplissait de courage l'âme de son serviteur, le faisant jouir d'une paix profonde, tandis que tous ceux qui l'entouraient avaient le cœur rempli d'angoisse. Luther éprouva, nous dit-il, une bénédiction toute particulière en méditant ces paroles de Luc I, 46-52: « Mon âme magnifie le Seigneur, et mon esprit s'est réjoui en Dieu mon Sauveur;..... car le Puissant m'a fait de grandes choses, et son nom est saint... Il a agi puissamment par son bras;..... il a fait descendre les puissants de leurs trônes, et il a élevé les petits. »

Accompagné de trois amis, Luther quitta Wittemberg le 2 avril 1521. Le conseil de la ville avait mis à sa disposition un chariot recouvert d'une bache que les voyageurs pouvaient retirer ou déployer à volonté. Devant eux chevauchait le héraut impérial, revêtu de ses insignes et de son costume des grands jours.

On aurait dit le voyage d'un triomphateur. A l'entrée de chaque localité, le petit cortège était attendu par une foule nombreuse de gens avides de voir l'homme assez courageux pour tenir tête au pape et à l'empereur, les deux autorités qui se partageaient,

pour ainsi dire, le monde d'alors. Des acclamations enthousiastes le saluaient à son passage, et bien des prières sincères montèrent pour lui devant Dieu.

Dans plusieurs endroits, Luther prêcha devant des auditoires compacts ; à Erfurt, entre autres, où il était entré pour la première fois en contact direct avec la Bible, il parla sur ce texte, si approprié à ses circonstances présentes : « Jésus leur dit : Paix vous soit ! Et ayant dit cela, il leur montra ses mains et son côté. » (Jean XX, 19, 20.)

Un soir, il venait de descendre dans une auberge pour y passer la nuit, quand un soldat s'avança et lui dit d'un ton dédaigneux : « C'est donc vous qui comptez renverser la papauté ! Et comment y réussirez-vous ? — Je compte sur le Dieu tout-puissant, » fut la réponse ; « j'obéis à ses ordres. — Ah ! » répliqua le soldat, subitement radouci, « moi, je sers l'empereur Charles, mais votre maître est plus grand que le mien et il saura vous protéger. »

Aleander et ses acolytes tentèrent un dernier effort pour empêcher la comparution de Luther devant la diète. Ils lui délèguèrent un émissaire pour l'engager à prendre quelque repos dans le château du comte de Sickingen, un de ses chauds partisans, où, disaient-ils, le confesseur de l'empereur désirait avoir un entretien avec lui. Leur but était de gagner du temps, afin que le terme du sauf-conduit expirât avant l'arrivée du réformateur et qu'ainsi ils pussent s'emparer de lui sans avoir de châtiment à redouter. Mais Luther refusa de se rendre à cette invitation, et comme Spalatin lui-même l'engageait à ne pas entrer dans Worms, craignant pour sa vie, le courageux réformateur répondit à l'envoyé de son ami : « Allez dire à votre maître que j'entrerai dans la ville alors même qu'il s'y trouverait autant de diables qu'il y a de tuiles sur les toits. »

Enfin, le 16 avril, au matin, on arriva en vue de Worms. L'impatience y était telle qu'une troupe de jeunes nobles vint bien loin au-devant du moine de Wittemberg et, entourant sa voiture, lui fit escorte. Dès que la troupe parut devant les portes, la sentinelle sonna de la trompette ; à ce signal une foule nombreuse accourut, et ce fut environné de plus de deux mille personnes que Luther arriva à l'hôtel qui lui était destiné.

Dans l'entourage de Charles-Quint, la consternation allait croissant. L'irieux de la faveur que rencontrait leur adversaire, les partisans du pape mirent tout en œuvre pour engager l'empereur à violer le sauf-conduit, lui rappelant que l'Église elle-même permettait de manquer à la parole donnée à un hérétique. Mais le jeune souverain s'y refusa, en disant : « Si la bonne foi était bannie de la terre, elle devrait se trouver dans le cœur des rois. »

Pendant la nuit qui suivit son arrivée, Luther passa par de terribles angoisses. Quoique si calme extérieurement, son cœur se serrait à la pensée de tout ce qui l'attendait et, laissé seul après l'agitation de la journée, il sembla un moment que sa foi l'avait abandonné. « Dieu tout-puissant et éternel ! » s'écria-t-il, « que ce monde est terrible ! Il voudrait me dévorer et ma confiance en toi est si faible. La chair est si faible et Satan est si fort ! Si je ne puis compter que sur la force de ce monde, tout est fini... O mon Dieu, aide-moi à me défendre contre la sagesse de ce monde !... Cette œuvre n'est pas la mienne, mais la tienne. . . Je n'ai rien à disputer aux grands de ce monde. Je passerais volontiers mes jours dans une paix heureuse, mais cette cause est la tienne ; elle est juste, elle est éternelle ! O Seigneur, aide-moi, toi qui es fidèle et immuable !... Et quand bien même le monde serait rempli de démons, quand

bien même mon corps, que tu as toi-même formé, serait jeté à la voirie, foulé aux pieds, coupé en morceaux, réduit en cendres, mon âme n'en est pas moins à toi. C'est la Parole qui m'en donne l'assurance. Mon âme l'appartient et demeurera auprès de toi pour l'éternité. Mon Dieu, viens à mon secours ! »

La réponse ne se fit pas attendre. Luther reçut d'un de ses amis, empêché de se trouver à ses côtés, une lettre où ce texte était cité : « Que l'Éternel te réponde au jour de la détresse ! Que le nom du Dieu de Jacob te protège ! Que du sanctuaire il envoie son secours, et que de Sion il te soutienne ! ... Qu'il te donne selon ton cœur, et qu'il accomplisse tous les conseils ! » (Psaume XX, 1, 2, 4.)

(A suivre.)



L'écolier arabe. (Suite et fin.)

Quand un jeune Arabe peut citer de mémoire les nombreuses *sourates* (versets) du Coran, il est considéré par ses coreligionnaires comme un maître ; il possède, selon eux, la sagesse désirable. On comprend qu'une telle éducation soit un obstacle insurmontable à toute conversion à l'Évangile de la grâce. Devenu homme, il sera insensible à toutes les impressions du dehors ; il suivra aveuglément les prescriptions de son culte ; il sera intolérant et cruel envers tous ceux de ses compatriotes qui s'écartent des préceptes de Mahomet ; enfin, il considérera comme des « chiens » les chrétiens ou les Juifs. J'ai connu à Tizi un indigène qui avait été occupé comme domestique dès son enfance dans une ferme exploitée par des chrétiens. Il était nourri et logé chez ses maîtres, qui l'avaient pris en affection. Ceux-ci l'avaient instruit dans les saintes lettres,

lui parlant souvent du don de Dieu et du Seigneur Jésus. Pendant plusieurs années il avait été heureux de confesser sa foi au Sauveur. Quand il eut atteint l'âge d'homme, ses parents, mis au courant de sa nouvelle vie, le firent rentrer au *douar* natal et là, un marabout fanatique entreprit de refaire son éducation. Puis, il fut marié de force à une mauresque stupide et depuis ce temps-là il est bien malheureux. Il revient de temps à autre chez ses anciens maîtres, en pleurant et en confessant sa faiblesse et son existence misérable. Son cœur est rempli de regrets, mais il est sans force pour secouer le terrible joug de ses coreligionnaires. Que Dieu ait pitié de lui !

Il est intéressant de voir avec quel soin le musulman de toutes les classes de la société observe les coutumes de l'islamisme ; les ablutions répétées, même avec le sable quand l'eau fait défaut ; la prière, qui, trois fois par jour, coupe ses travaux ou ses loisirs ; les jeûnes, longs et pénibles, comme celui du Rhamadam, qui dure près d'un mois et qui tombe tantôt en été, tantôt en hiver. Malgré les fatigues occasionnées par le labeur du jour, sous l'ardent sirocco ou pendant les froids cuisants de l'hiver dans les régions élevées, l'Arabe ne mange ni ne boit rien entre le lever et le coucher du soleil, pendant cette période. Il s'astreint volontiers à cette obligation avec l'insouciance de sa race. Dans les grandes villes, quand, le crépuscule venu, un coup de canon annonce pour la journée la suspension du jeûne, on voit les étalages des marchands de comestibles pris d'assaut, et ces affamés dévorent les aliments qu'ils viennent d'acheter.

Vous remarquerez, mes chers enfants, que l'homme observe toujours les prescriptions extérieures de sa religion, quelle qu'elle soit. Mais tant que

son cœur n'est pas régénéré par la grâce, il demeure éloigné de Dieu. Les Juifs ont encore, comme au temps où le Seigneur Jésus était sur la terre, un grand respect pour le sabbat. Ce jour-là plus de la moitié des magasins de la ville sont fermés. La tradition s'est maintenue avec la même rigueur qu'autrefois. Tous honorent Dieu de leurs lèvres, mais leurs cœurs sont éloignés de Lui.

Combien est différent l'esprit de l'Évangile éternel qui, par la Parole écrite, nous révèle la Parole vivante, Emmanuel, Jésus, le Sauveur, Christ, le Fils de Dieu, venu dans ce monde de la part du Père nous apporter la grâce et la vérité ! (Jean I, 17.)

Êtes-vous heureux, chers jeunes lecteurs, d'être mis en relation avec le Dieu d'amour qui a donné son Fils unique, afin que vous ne périissiez pas, mais que vous ayez la vie éternelle ? Bienheureux serez-vous si vous entrez de cœur dans la connaissance que le Seigneur veut vous donner de Lui-même par sa Parole, et si vous comprenez que votre foi repose sur un témoignage divin : des prophètes, des rois, des princes, des patriarches, des bergers, ont décrit par avance, poussés par le Saint-Esprit, par l'Esprit de Christ, tout ce qui se rapportait à ses gloires et aux souffrances qui devaient suivre. Puis, des hommes simples, des Galiléens, ont montré, sous l'inspiration du même Esprit, la merveilleuse réalisation en Christ de tous les types de l'Ancien Testament, nous le montrant comme le but et le centre de tous les conseils de Dieu. Bénissez de tout votre cœur celui qui vous a ainsi manifesté un tel amour.

J. G.



Viens !

Entends-tu, mon enfant, cette voix qui t'adresse
 Les appels si pressants et si doux du Sauveur ?
 Il te dit : « Viens à moi, oh ! viens, car le temps presse,
 Viens, et tu trouveras près de moi le bonheur. »

« Viens, » te dit-il encor, « viens en ce jour de grâce,
 Chercher auprès de moi la paix et le pardon ;
 Viens avec tes péchés, car mon sang les efface :
 Au Dieu saint, sur la croix, j'ai payé ta rançon ! »

Écoute, ô mon enfant, cette voix charitable
 Et viens en cet instant : Jésus te tend la main !
 C'est le jour du salut, c'est le jour favorable,
 Aujourd'hui viens à Lui, n'attends pas à demain.

Car sais-tu si demain tu l'entendras encore ?
 S'il te répètera ses appels suppliants ?
 Mon enfant, tu le sais, peut-être avant l'aurore
 Retentira son cri d'appel pour les croyants !

Alors à tout jamais se fermera la porte ;
 Alors il répondra : « Trop tard, il est trop tard ! »
 Reçois donc aujourd'hui le salut qu'Il t'apporte,
 Viens ! demeure à ses pieds, choisis la bonne part.

C.-II.

Réponses aux questions du mois d'octobre

- 1° Ézéchiel. (Ézéchiel I, 2.)
- 2° Psaume CXXXVII.
- 3° Psaume CXXVI.
- 4° Apocalypse XVIII.
- 5° Deux fois. (Jérémie XXV, 11 ; XXIX, 10.)

6° Jérémie XLIX, 34-39 ; XXVII, 1 (voir la note dans la nouvelle Version) ; XXVIII ; XXI ; XXXIV ; XXXVII ; XXXII ; XXXIII ; XXXVIII ; XXXIX, 15-18 ; XXXIX, 1-14 ; LII.

7° (Jérémie XIII.) La ceinture de lin, cachée au bord de l'Euphrate. Le vase de potier. (XIX.) Les liens et les jugs. (XXVII.) L'achat du champ. (XXXII.) Les pierres cachées. (XLIII, 8-13.)

8° Trois fois. (2 Rois XXIV, 1, 11 ; XXV, 1.)

Questions pour le mois de novembre

1° Qui était le père de Sédécias ?

2° Combien de temps dura le siège de Jérusalem par Nébucadnetsar ?

3° A quel incident de la vie du prophète est-il fait allusion en Jérémie XXXVIII, 26 ?

4° D'après Jérémie XXXVIII, que pensez-vous du caractère de Sédécias ?

5° Citez deux eunuques éthiopiens qui tous deux craignaient Dieu.

6° Quelles sont les femmes, n'appartenant pas au peuple d'Israël, dont les noms se trouvent dans la généalogie de Jésus-Christ ?

7° Que nous dit le Nouveau Testament quant au mobile d'action de la première de ces femmes ?

8° Pouvez-vous trouver dans l'Écriture une réponse à la question posée en Hébreux II, 3 ?



JAMES GARFIELD
président des Etats-Unis (1831-1881).

Sauvé par grâce.

Par une claire nuit d'automne, un navire descendait le grand fleuve du Mississipi. Sur le pont, appuyé contre le bastingage, se tenait un matelot. Il était le fils d'une mère chrétienne et d'ardentes prières montaient constamment à son sujet devant le trône de Dieu. Le jeune homme, plongé dans ses réflexions, suivait d'un regard rêveur le sillon d'argent que le navire laissait derrière lui ; ses pensées étaient bien loin de là. Mille projets s'agitaient dans sa tête : rêves d'avenir, desseins ambitieux, visions dorées... Tout à coup, par suite d'une fausse manœuvre, un énorme câble enlaça les pieds du jeune homme, lui fit perdre l'équilibre et l'entraîna par-dessus bord dans le fleuve. Désespéré, le malheureux se cramponna à la corde, mais se sentant enfoncer de plus en plus, il se rendit compte avec une

lucidité effrayante que le câble ne lui offrirait un point d'appui stable qu'après s'être déroulé de tout son long. Pour lui, c'était une mort certaine.

Soudain il éprouva une violente secousse et en même temps sentit la corde se tendre brusquement. Aussitôt il essaya de grimper le long de cet appui improvisé. Il osait à peine croire à tant de bonheur, mais ce n'était pas une illusion ; le câble, retenu solidement par une force inconnue, ne cédait pas. Après maints efforts, notre ami parvint à regagner le pont ; il était trempé jusqu'aux os et presque épuisé par la fatigue et l'émotion, mais pourtant sain et sauf. Dès qu'il eut repris haleine, il voulut se rendre compte de ce qui avait empêché le câble de se dérouler entièrement. A la clarté indécise de la lune, il découvrit dans le bastingage du navire une fente étroite dans laquelle le câble s'était engagé et où il s'était trouvé fixé avec une telle solidité qu'il fallut de grands efforts pour l'en dégager. Profondément surpris, le jeune homme gagna sa couche sans rien dire à personne.

Le lendemain matin il chercha par tous les moyens possibles à fixer de nouveau le câble dans la fente étroite qui l'avait retenu pendant la nuit. Ce fut inutile. Le jeune matelot s'y prit de mille façons différentes sans jamais réussir. Enfin, après une heure d'efforts infructueux, il tomba à genoux et s'écria :

« O Dieu ! tu as fait un miracle pour me sauver la vie ; tu es un Dieu miséricordieux et plein de bonté. Et maintenant, cette vie que tu as épargnée d'une manière si merveilleuse t'appartient entièrement. Me voici, Seigneur, fais de moi ce qu'il te semblera bon. » Et dès ce jour-là, le jeune homme se mit à suivre les traces du Sauveur qu'il avait jusqu'alors méprisé et méconnu. Il quitta le navire et retourna

auprès de sa pieuse mère qui le reçut avec des larmes de joie.

Ce matelot n'était autre que James Garfield, qui devint plus tard président des États-Unis. Législateur habile, il fut avant tout et jusqu'à la fin un chrétien fidèle et dévoué au service de son Maître.



Histoire du royaume de Juda

RÈGNE DE SÉDÉCIAS (*fin*)

(2 Rois XXIV, 18-XXV; 2 Chroniques XXXVI, 11-21;
Jérémie LII.)

LA MÈRE. — En réponse à la remarque que tu m'as faite, à la fin de notre dernier entretien, sur les dispositions bienveillantes de Sédécias à l'égard de Jérémie, je te dirai que cela nous fait voir que les qualités naturelles, tout appréciables qu'elles soient, n'empêchent pas ceux qui les possèdent de marcher à leur ruine. Il est absolument nécessaire d'être soumis à Dieu et à sa Parole, pour pouvoir accomplir le bien qui porte des fruits pour l'éternité. Comme le Seigneur le dit à Nicodème : « *Il faut être né de nouveau.* » On ne peut échapper au jugement sans cela. Il est vrai que Dieu dans son gouvernement sur la terre — et c'est avec cela que nous avons à faire dans l'histoire du peuple d'Israël — tient compte du bien comme du mal. Il est probable que c'est à cause de cette disposition bienveillante du roi envers Jérémie que l'Éternel lui fit savoir que Nébucadnetsar ne le mettrait pas à mort et qu'il mourrait en paix à Babylone (1). Mais s'il s'agit du

(1) Jérémie XXXIV, 2-5.

salut éternel, les qualités naturelles, les bonnes œuvres, les pratiques religieuses ne servent à rien : « Il vous faut être nés de nouveau (1). »

SOPHIE. — Je pense, maman, que bien des personnes se trompent à cet égard ; car on entend dire quelquefois, en parlant d'une personne qui vient de mourir, qu'elle est sans doute au ciel, parce qu'elle était si bonne, si aimable.

LA MÈRE. — Tu as raison, Sophie, car il n'y aura auprès du Seigneur que ceux qui auront été sauvés en vertu du sacrifice de Christ à la croix, et par lesquels Dieu montrera « dans les siècles à venir les immenses richesses de sa grâce, dans sa bonté envers nous dans le Christ Jésus (2). » Mais poursuivons notre histoire. Le terme de la patience de Dieu était arrivé ; après avoir soutenu pendant trois ans les assauts de l'armée de Nébucadnetsar, la muraille céda enfin et les Chaldéens entrèrent par la brèche dans Jérusalem.

SOPHIE. — Je pense que le peuple eut beaucoup à souffrir pendant ce long siège.

LA MÈRE. — Sans doute ; il est dit que la famine était très grande. Dans ses Lamentations, chap. IV, Jérémie décrit les souffrances endurées pendant le siège.

SOPHIE. — Quel moment d'effroi pour tous ceux qui avaient placé leur confiance dans les paroles de mensonge des faux prophètes, lorsqu'ils virent entrer les Chaldéens dans Jérusalem !

LA MÈRE. — Aussi le roi et son armée s'enfuirent-ils dans la campagne ; mais les Chaldéens poursuivirent Sédécias, l'atteignirent dans les plaines de Jéricho, et toute son armée se dispersa.

(1) Jean III, 7.

(2) Éphésiens II, 7

SOPHIE. — Pauvre roi ! Le voilà entre les mains de ses ennemis, abandonné de ceux en qui il se confiait. Le conduisit-on immédiatement à Babylone, maman ?

LA MÈRE. — Avant son départ, il dut assister à Ribla, à la mort de ses fils et des princes qu'il avait craints plus que l'Éternel. Puis on lui creva les yeux, on le chargea de chaînes d'airain et on le conduisit à Babylone, où il fut emprisonné jusqu'au jour de sa mort.

SOPHIE. — Combien cela est affreux ! Quel horrible tableau dut rester dans l'esprit du roi en pensant à la dernière chose qu'il vit de ses yeux ! Combien il devait regretter de n'avoir pas écouté Jérémie !

LA MÈRE. — Il dut, ainsi que le peuple, penser à cette parole de l'Éternel : « Les prophètes prophétisent avec mensonge, et les sacrificateurs dominent par leur moyen ; et mon peuple l'aime ainsi. Et que ferez-vous à la fin (1) ? »

SOPHIE. — Que devint alors le peuple, maman ?

LA MÈRE. — Un très grand nombre d'hommes périrent par l'épée. Le reste qui fut trouvé dans la ville, ainsi que ceux qui s'étaient rendus au roi de Babylone selon les conseils de Jérémie, furent emmenés prisonniers ; ils eurent leur vie pour butin. Les Chaldéens mirent à mort les chefs du temple. On voit ainsi que les plus coupables périrent. Quant aux pauvres du pays, on les laissa pour cultiver les terres.

SOPHIE. — La ville fut aussi détruite, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Sans doute, selon la parole de l'Éternel. Les murailles furent abattues, le temple pillé et brûlé, ainsi que les palais du roi et les grandes maisons de la ville. Les deux colonnes qui étaient

(1) Jérémie V, 31.

devant le temple furent brisées. Les Chaldéens transportèrent à Babylone la mer d'airain, les douze bœufs qui la supportaient, tous les ustensiles qui étaient restés dans le temple, en or, en argent et en airain. L'airain était en si grande quantité que l'on n'en connaissait pas le poids. Jérusalem demeura en ruine, et le pays fut désolé pendant les soixante-dix ans annoncés par Jérémie.

SOPHIE. — C'est triste de considérer la fin de ce royaume en pensant à ses débuts si glorieux, sous David et Salomon. Mais aussi de quelle grande patience Dieu a usé envers tous ces rois, surtout envers Sédécias !

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Aussi l'Esprit de Dieu, en parlant de la prise de Jérusalem, rappelle la bonté incessante de l'Éternel, disant : « L'Éternel, le Dieu de leurs pères, envoya vers eux par ses messagers, se levant de bonne heure et envoyant, car il avait compassion de son peuple et de sa demeure. Mais ils se moquaient des messagers de Dieu, et méprisaient ses paroles, et se raillaient de ses prophètes, jusqu'à ce que la fureur de l'Éternel monta contre son peuple et qu'il n'y eut plus de remède (1). »

Cette triste histoire du peuple d'Israël et de ses rois fait penser à Celui qui bientôt régnera en justice sur Israël et sur tout l'univers pour la gloire de Dieu et le bonheur de tous les hommes. Si, dans les 388 ans qu'a duré le royaume de Juda, dix-neuf rois se sont succédé et ont la plupart travaillé à la ruine du royaume pour le laisser entre les mains des gentils, un seul, le vrai fils de David, régnera glorieusement pendant mille ans, et remettra le royaume à Dieu le Père, sans que rien n'ait périclité dans ses mains. Ce qui succédera à ce glorieux règne, sera

(1) 2 Chroniques XXXVI, 15-16.

l'état éternel avec de nouveaux cieux et une nouvelle terre, où Dieu habitera avec les hommes ; ils seront son peuple ; toute larme sera essuyée de leurs yeux ; la mort ne sera plus, et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni peine, car les premières choses seront passées.

SOPHIE. — Quel bonheur de pouvoir être assurés que par le sang de Christ nous sommes rendus propres pour ce lieu de gloire et de bonheur, admis à contempler éternellement notre bien-aimé Sauveur. Mais que devint Jérémie ?

LA MÈRE. — Il était parmi le peuple qui fut emmené captif à Ribla auprès de Nébucadnetsar. Celui-ci ordonna au chef des gardes qui avait amené le peuple, de ne faire aucun mal au prophète, et d'agir envers lui selon ce que Jérémie lui dirait. Le chef des gardes le délivra de ses chaînes, et lui offrit de choisir ce qu'il préférerait : d'aller avec lui à Babylone où il le protégerait, ou de rester avec le peuple qu'il laissait en Juda. Comme le prophète ne répondait pas, le chef des gardes lui dit de retourner à Mitspa auprès de Guédalia qui avait été préposé sur les villes de Juda, et il habita là avec le peuple. Baruc, le scribe, qui avait écrit les paroles de Jérémie lorsqu'il était en prison sous le règne de Jehoïakim, fut aussi épargné selon une parole que l'Éternel avait dite à son sujet.

SOPHIE. — C'est admirable de voir la bonté de Dieu envers ceux qui lui ont été fidèles, Il les garde et les protège pendant que les calamités atteignent les méchants. C'est ce que l'on voit avec Jérémie, Ébel-Mélec et Baruc. Probablement il y en a eu d'autres encore, maman ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie, par exemple Guédalia, que je viens de nommer. Quoiqu'il fût parmi les nobles du pays, qui périrent pour la plupart, l'Éternel le fit

épargner par le roi de Babylone, on ne sait comment. C'était un homme de bien, ainsi que son père, Akhikam, qui délivra Jérémie des mains du peuple sous Jehoakim (1). Saphan, père d'Akhikam, s'il n'est pas celui qui lut dans le livre de la loi devant le roi Josias, était un de ceux qui entouraient ce roi pieux. C'est ainsi que s'accomplit ce que David dit dans un Psaume : « Mais la bonté de l'Éternel est de tout temps et à toujours sur ceux qui le craignent, et sa justice pour les fils de leurs fils, pour ceux qui gardent son alliance, et qui se souviennent de ses préceptes pour les faire (2), » et aussi : « Voici, l'œil de l'Éternel est sur ceux qui le craignent, sur ceux qui s'attendent à sa bonté, pour délivrer leur âme de la mort, et pour les conserver en vie durant la famine (3). »

Martin Luther (*suite*)

CHAPITRE IX (*suite*)

La diète de Worms.

Quand le jour parut, Luther avait retrouvé sa sérénité. Une paix profonde remplissait son cœur et ce fut même avec joie qu'il apprit qu'il devait comparaître devant la diète à quatre heures de l'après-midi. Certes, une fois de plus, il pouvait saisir la réalité de cette promesse : « Vous serez menés même devant les gouverneurs et les rois, à cause de moi, en témoignage à eux et aux nations. Et quand ils vous livreront, ne soyez pas en souci comment vous parlerez, ni de ce que vous direz, car il

(1) Jérémie XXVI, 24. — (2) Psaume CIII, 17-18.

(3) Psaume XXXIII, 18-19.

vous sera donné dans cette heure-là ce que vous direz ; car ce n'est pas vous qui parlez, mais c'est l'Esprit de votre Père qui parle en vous. » (Matthieu X, 18, 19, 20.)

A l'heure indiquée, le maréchal de l'empire, accompagné d'un héraut d'armes, vint chercher Luther pour le conduire à la salle où siégeait la diète. Mais une foule si nombreuse remplissait les rues que, malgré des appels et des ordres réitérés, la petite troupe ne put se frayer un passage. A la fin, le maréchal se fit ouvrir une maison particulière et, à travers des jardins et par des chemins détournés, on parvint à l'Hôtel de ville. Plus de cinq mille personnes y étaient massées ; pas une fenêtre, pas une corniche qui ne fussent garnies de grappes humaines ; nombre de spectateurs s'étaient même juchés sur les toits. Comme Luther et son escorte se dirigeaient vers la salle du conseil, un vaillant général, Georges Freundsberg, s'approcha du réformateur et, le frappant amicalement sur l'épaule, il lui dit avec émotion : « Moine, petit moine ! tu entreprends un combat tel que ni moi, ni aucun autre capitaine nous n'en avons vu de pareil dans nos mêlées les plus sanglantes. Mais si tu es bien assuré de la justice de ta cause, va de l'avant, au nom de Dieu, sans rien craindre : Il ne t'abandonnera pas. »

Les portes s'ouvrirent et Luther fut introduit. Jamais homme n'avait comparu devant une plus auguste assemblée. Sur un trône élevé, recouvert d'étoffes précieuses, siégeait l'empereur Charles-Quint, dont le pouvoir s'étendait sur les deux hémisphères. A ses côtés se trouvait son frère, l'archiduc Ferdinand ; puis, dans l'ordre de leurs dignités, six sur les sept électeurs impériaux, vingt-quatre ducs, huit margraves, trente archevêques, évêques et prélats, sept ambassadeurs, parmi lesquels ceux de France et

d'Angleterre, une foule nombreuse de princes, de comtes et de barons, en tout plus de deux cents personnes, appartenant à la plus haute noblesse. Tous étaient vêtus de costumes éclatants, chamarrés d'or et de broderies, tandis que les nonces du pape portaient de longues robes rouges.

Il y eut un instant de profond silence, puis le chancelier de l'archevêque de Trèves se leva et invita Luther à répondre aux deux questions suivantes : « Vous reconnaissez-vous l'auteur des livres déposés sur cette table ? Êtes-vous prêt à en rétracter le contenu ? »

Luther répondit qu'il était en effet l'auteur des volumes qu'on lui présentait. « Quant au second point, » continua-t-il, « comme il concerne la foi et le salut de l'âme, qu'il se rapporte en outre à la parole de Dieu, le plus grand et le plus précieux trésor qu'il y ait au monde, j'agiserais avec témérité si j'y répondais inconsidérément. Je pourrais dire moins que ne l'exigent les circonstances, ou dépasser l'exacte vérité, et ainsi pécher contre cette parole de Christ : « Quiconque me reniera devant les hommes, moi aussi je le renierai devant mon Père qui est dans les cieux. (1) » C'est pourquoi, je supplie humblement Sa Majesté impériale de m'accorder du temps pour réfléchir à ma réponse, afin que je ne cause pas de préjudice à la parole de Dieu »

On lui accorda jusqu'au lendemain. Lorsqu'il sortit, escorté par les officiers impériaux, une terreur panique s'empara de la multitude rassemblée dans les rues, et on entendit ce cri sortir de toutes les bouches :

« On l'emmène en prison !

— On me conduit à mon hôtel, » répondit avec calme la voix de celui qui, à dater de ce jour, était

(1) Matthieu X, 33.

devenu le grand homme de l'Allemagne. Et le tumulte s'apaisa.

Le lendemain, la foule qui encombraït la ville était encore plus nombreuse que la veille, et quand Luther fut enfin arrivé à l'hôtel de ville, il dut attendre, dans la cour, pendant deux longues heures jusqu'à ce que la diète eût terminé ses délibérations. Tout autre que lui en eût été cruellement gêné, mais le Seigneur était là pour le soutenir et rien ne pouvait le troubler. Le soir tombait; on alluma des torches et leur lumière rougeâtre, qui se reflétait à travers les vitraux peints, donnait à toute la scène un air lugubre et solennel.

Introduit enfin devant la diète, Luther prononça un discours remarquable par sa fermeté. Il divisa ses écrits en trois catégories : ceux où il discutait des questions concernant la foi et les bonnes œuvres, ceux où il attaquait la papauté, ceux où il combattait certains individus. « Les premiers, » continua-t-il, « présentent la vérité avec tellement de pureté que mes ennemis même en considèrent la lecture comme profitable. Voudriez-vous donc que je fusse seul à les rétracter? — Quant aux seconds, ils ne contiennent rien qui ne soit de notoriété publique. Quiconque craint Dieu ne peut manquer d'éprouver une profonde affliction en voyant combien le pape cherche à fausser les consciences fidèles, tandis que ses extorsions continuelles ne tendent à rien moins qu'à engouffrer toute la fortune de la chrétienté et celle surtout de notre nation. En me rétractant sur ces points, je ne ferai qu'encourager la tyrannie et sanctionner l'impïété. — Si, enfin, j'ai attaqué certaines personnes avec trop d'âpreté, j'en exprime mes regrets; mais ici non plus, je ne puis revenir en arrière sur le fond de mes allégations, par crainte de paraître sanctionner les fausses doc-

trines de mes adversaires. — Pour ma défense, j'emploierai les paroles mêmes du Seigneur : « Si j'ai mal parlé, rends témoignage du mal (1). » Ainsi donc, auguste empereur et illustres princes, je vous supplie de me prouver, par les écrits des prophètes et des apôtres, que je suis dans l'erreur; si vous y parvenez, je serai le premier à jeter mes livres dans les flammes. Je connais les dangers auxquels je m'expose, mais je me réjouis aussi de voir qu'aujourd'hui, comme autrefois, l'Évangile occasionne de l'agitation; c'est là ce qui le caractérise. « Je ne suis pas venu mettre la paix sur la terre, mais l'épée (2), » a dit le Seigneur. Veillez aussi à ce que le règne de notre jeune et noble souverain, sur lequel reposent tant d'espérances, ne débute pas par des actes d'intolérance commis contre ceux qui craignent Dieu. Je pourrais vous prouver par nombre d'exemples combien de rois, croyant assurer leur pouvoir par des mesures pareilles, ont contribué plus que personne à leur propre ruine. « Dieu transporte les montagnes, et elles ne savent pas qu'il les renverse dans sa colère (3). »

Luther ayant exprimé clairement l'opinion que le pape et même les conciles pouvaient se tromper, cette assertion suscita un violent tumulte, mais il le domina de sa voix puissante et, jetant un regard d'une énergie indomptable sur cette assemblée qui tenait sa vie entre ses mains, il s'écria : « Me voici ; je ne puis agir autrement. Que Dieu me soit en aide ! Amen. »

Toute l'assistance était remplie d'étonnement et plusieurs des princes avaient peine à contenir

(1) Jean XVIII, 23.

(2) Matthieu X, 34.

(3) Job IX, 5.

l'expression de leur admiration. L'empereur lui-même dit à son entourage : « Ce moine parle avec un courage et une intrépidité extraordinaires. » Le discours de Luther avait produit sur tous une impression profonde ; tout en parlant, il s'en était rendu compte, et cela n'avait pas peu contribué à ranimer son ardeur. Le ton de conviction énergique avec lequel il s'était exprimé lui gagna même sur-le-champ plusieurs partisans chaleureux.

Dans la diète on vit se dessiner immédiatement deux partis : l'un qui voulait la condamnation immédiate et définitive de Luther, l'autre qui cherchait encore un moyen pour le sauver. Dans ce dernier groupe se trouvait l'électeur de Saxe et, comme Charles-Quint lui devait en quelque sorte son élection, il céda à ses sollicitations et consentit à accorder à son protégé un délai de trois jours, avant de statuer sur son sort. L'hôtel où logeait Martin Luther était littéralement assiégé par une foule de personnes qui désiraient avoir un entretien avec le vaillant défenseur de l'Évangile et des droits de la nation allemande ; la plupart voulaient apprendre de lui le secret de sa force ; quelques-uns cherchèrent à l'amener à des concessions, mais sans aucun succès ; il ne faisait que leur répéter à tous : « Je ne me rétracterai que si l'on me prouve par la Bible que je suis dans l'erreur. »

Les trois jours écoulés, comme Luther n'avait manifesté aucun changement dans sa manière de voir, il reçut l'ordre de regagner Wittenberg dans un délai de vingt-un jours, sans troubler la paix publique pendant son voyage ni par ses prédications, ni par ses écrits. Il fit aussitôt ses préparatifs de départ et quitta Worms le 26 avril au matin, suivi jusque hors des portes par une foule nombreuse et

accompagné de vingt gentilshommes à cheval qui insistèrent pour lui faire la conduite pendant quelques jours.

(A suivre.)



Lettre d'une grand'mère à un jeune garçon.

V., le 18 décembre 1903.

Mon cher ami,

Permetts-moi d'ajouter quelques lignes au petit témoignage d'affection que je t'envoie. Je voudrais, à la fin de cette année, t'exprimer le vœu que forme mon cœur pour ton bonheur présent et éternel. Une année qui s'enfuit nous rappelle que notre vie est fugitive, que bientôt notre carrière terrestre sera achevée, et que nous devons alors entrer dans l'éternité. C'est une vieille amie qui a fait, pendant de très longues années, l'expérience de l'amour du Seigneur Jésus, qui t'engage à venir à Lui pour être heureux maintenant et pour toujours.

Ce monde ne peut pas nous rendre heureux. Le grand roi Salomon, qui avait, en abondance, de l'or, de l'argent, des palais, des chevaux, des jardins, en un mot, tout ce que son cœur pouvait désirer, a déclaré que toutes les choses d'ici-bas les plus belles et les plus désirables ne donnaient pas le bonheur. Il a résumé toute son expérience par ces paroles du livre de l'Écclésiaste : « Vanité des vanités, tout est vanité et poursuite du vent. » (Écclésiaste 1, 2 ; 11, 11.)

Et non seulement cela, mais ni la santé, ni les richesses ne peuvent retarder d'une seconde le moment où il faut quitter la scène de ce monde et

paraître devant Dieu. Aussi, en prévision de cette heure solennelle, la Parole nous dit : « Prépare-toi à la rencontre de ton Dieu. » (Amos IV, 12.)

Tu me diras peut-être, mon cher ami, que tu as toujours été un brave et honnête garçon, ce qui est parfaitement vrai. Mais cela n'est pas assez pour entrer au ciel. Un seul péché suffit pour nous en fermer l'accès, et le meilleur de tous en a commis beaucoup, car l'Écriture nous dit : « Tous ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu. » (Romains III, 23.)

Il n'est pas nécessaire de s'être rendu coupable de péchés grossiers pour être un pécheur devant Dieu : un seul mensonge, une seule mauvaise parole, une seule mauvaise pensée est un péché ; aussi la Parole infallible de Dieu nous assure que tous ont péché et « qu'il n'y a point de juste, non pas même un seul. » (Romains III, 10.)

C'est pourquoi Dieu a vu que nous avons besoin d'un Sauveur. Il a envoyé son Fils unique souffrir sur la croix pour les pécheurs, afin que « quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. » (Jean III, 16.)

Celui qui croit en Jésus mort sur la croix, est justifié devant Dieu, c'est-à-dire que tous ses péchés sont effacés, lavés dans le sang de Christ ; il est juste devant Dieu à cause de Christ ; il n'a plus peur de la mort ; il a la vie éternelle. Il attend avec joie le retour du Seigneur, qui le prendra avec tous ses rachetés, auprès de Lui dans le ciel.

Ce bonheur t'appartiendra, mon cher enfant, si tu crois le témoignage de la Parole, et le désir sincère de ta vieille amie est que le Seigneur l'en fasse la grâce dès aujourd'hui, afin que tu puisses commencer cette nouvelle année avec Lui.

Reçois, mon cher ami, les affectueux souhaits de celle qui t'aime.

M. L.

Marie de Magdala.

(Jean XX, 1-18.)

Le sabbat a pris fin et le jour qui commence
 Sur une femme en deuil projette sa lueur ;
 Sa démarche est alerte et seule elle s'avance
 Vers le tombeau du Christ où règne le silence,
 Pour trouver son Seigneur.

Marie, avec émoi, du sépulcre s'approche,
 Le considère et dit, avec étonnement :
 « Qui donc a déplacé cette porte de roche ?
 Le corps a disparu !... Mais, sans doute, il est proche
 De cet emplacement. »

Perplexe elle s'en va rapporter la nouvelle
 A deux de ses amis : Simon et Jean surpris
 Apprennent, sans tarder, que la chose est réelle :
 « *Christ est ressuscité !* » — ô victoire éternelle ! —
 Tous les deux l'ont compris.

Ils s'en retournent donc chacun à sa demeure,
 Voilà Marie, en pleurs, restant seule en ces lieux,
 Debout près du tombeau, toujours elle demeure ;
 Et pour bien s'assurer qu'il est vide à cette heure
 Elle y jette les yeux.

Deux anges glorieux — ô divine merveille ! —
 Dans le tombeau du Christ sont assis maintenant :
 « Pourquoi, » lui disent-ils, « ta douleur sans pareille ? »
 — « On a pris mon Seigneur et ma douleur s'éveille, »
 Dit-elle en soupirant.

Après avoir parlé, regardant en arrière,
 Marie a vu quelqu'un modestement vêtu
 — Elle ignore Jésus, cette personne chère —
 Qui lui dit : « Mais pourquoi cette douleur amère
 Et qui donc cherches-tu ? »

Pensant au jardinier, elle dit sans attendre :
 « Si tu l'as emporté, dis donc où tu l'as mis,
 Et moi je l'ôterai. » Son cœur va se répandre,
 En entendant la voix de son Berger si tendre
 Appeler sa brebis.

Marie, avec transport, vers le Seigneur se tourne,
 S'écriant : « Rabboni. » Elle veut s'approcher,
 Le recevoir enfin, mais Jésus l'en détourne
 En disant : « Vers mon Père, il faut que je retourne :
 Tu ne peux me toucher ! »

Près du sépulcre alors — ô joie inexprimable ! —
 Marie a retrouvé le trésor de son cœur.
 Grand est son dévouement, son amour admirable,
 Mais l'amour de Jésus est le seul immuable,
 La source du bonheur !

De son divin Seigneur elle a donc vu la face,
 Et son cœur satisfait veut servir en retour ;
 Jésus ressuscité l'honneur de la grâce
 De recevoir aussi, dans cette heureuse place,
 Un message d'amour.

« Va, » dit-il à Marie, en sa bonté suprême,
 « Va dire à tous les miens » — témoignage divin —
 « Vers mon Père je vais, votre Père lui-même,
 Vers mon Dieu, votre Dieu. » — Vers ceux que Jésus aime,
 Marie accourt enfin.

Son cœur est débordant et sa bouche proclame
 Aux disciples du Christ qu'elle a vu le Sauveur ;
 Fidèle envers Celui dont elle se réclame,
 Marie annonce encore, et de toute son âme,
 Les propos du Seigneur.

Et vous, jeunes croyants, dispersés sur la terre,
 Qui connaissez aussi ce message si doux ;
 Manifesterez-vous, durant votre carrière,
 Ce zèle précieux et cet amour sincère
 Mis ici devant vous ?

L. P.



Réponses aux questions du mois de novembre

1° De Josias. (2 Rois XXIII, 31, et XXIV, 18.)

2° 1 an et 6 mois. (Jérémie LII, 4-6.)

3° Jérémie XXXVII, 11-17.

4° Il était lâche et tremblant devant les grands du peuple, tout en désirant se concilier la faveur du prophète. (Jérémie XXXVIII, 5, 10, 19, 25, 26.)

5° Ébed-Mélec (Jérémie XXXIX, 15-18), et l'eunuque de la reine Candace. (Actes VIII, 27.)

6° Rahab et Ruth. (Matthieu I, 4.)

7° Hébreux XI, 31.

8° Aucune, car pour ceux qui négligent ce grand salut, il ne reste plus qu'une *certaine attente terrible de jugement*. (Hébreux X, 27.)

Questions pour le mois de décembre

1 A qui Jésus adresse-t-il ces paroles : « Il vous faut être nés de nouveau » ?

2° Citez dans l'Ancien Testament un homme qui, avec toutes les qualités naturelles, n'était pas un enfant de Dieu.

3° Cherchez le même cas dans le Nouveau Testament.

4° Un grand pécheur sauvé à la onzième heure en vertu du sacrifice de Christ.

5° Quels étaient les noms des deux colonnes qui se trouvaient devant le temple ?

6° Qui est-ce qui les avait faites ?

7° Quelle parabole du Nouveau Testament rappelle 2 Chroniques XXXVI, 15-16 ?

8° Où nous est-il dit que Christ remettra le royaume à Dieu le Père ? (1 Corinthiens.)

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
Aux lecteurs de la Bonne Nouvelle	3
Marius	21
Les Arabes de l'Oranie	37, 41, 74, 91
Un épi moissonné	53
« L'élève mes yeux vers les montagnes »	61, 81, 112
L'asile et la demeure	92, 107
Le jeune Africain	132
Les fruits d'une invitation	138
La fleur est fanée	141
Le nom de mon Père	156
Bobby	161
Il put chanter aussi le cantique	171
L'écolier arabe	181, 216
Confiance	196
Assurance enfantine	199
Le filet de l'araignée	201
Sauvé par grâce	221
Lettre d'une grand'mère à un jeune garçon	234
Questions et réponses	20, 40, 59, 80, 99, 120, 140, 159, 179, 199, 219, 238
 Martin Luther :	
Chap. I. Années d'enfance et de jeunesse	15
II. Luther à l'Université d'Erfurt	32
III. Luther au couvent	50, 69
IV. Voyage à Rome	71
V. Luther et les indulgences	115, 127
VI. Luther devant le légat du pape	129, 152
VII. La dispute de Leipzig	176, 189
VIII. La bulle d'excommunication	191
IX. La diète de Worms	210, 228

	PAGES
Histoire du royaume de Juda :	
Règne d'Ézéchias	9, 27, 45, 65
Règnes de Manassé et d'Amon	78
Règne de Josias	101, 122
Règnes de Joakhaz et de Jehoïakim	146
Règne de Jehoïakim	165
Règne de Sédécias	183, 205, 223

Poésies.

En souvenir de C. R., morte à l'âge de 18 mois	58
Reconnaissance	79
1 Pierre I, 24-25	100
Repos	119
Je suis plus heureux qu'eux	121
Aujourd'hui !	158
Soir d'été	198
Viens !	219
Marie de Magdala	236
Strophes diverses	6, 20, 90, 112, 127, 170

